This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2084

ATION FUND

3/6

MEMOIRES
SECRETS
DE
LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

MEMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES,

OU

LE THÉATRE DE LA VÉRITÉ;

Par l'Auteur des Lettres JUIVES.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez NEAULME.

M. DCC. XLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

LETTRE SEPTIÉME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens philosophes sur les principes géneraux de la physique, & les sentimens qu'ils ont eus sur bien des choses, dont on attribue trop légerement la découverte & l'invention aux physiciens modernes.

MONSIEUR,

POUR suivre exactement le plan que je me suis prescrit, dans les deux dernieres lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & par

MEMOIRES
SECRETS
DE
LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

MEMOIRES
SECRETS
DE
LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES,
OU
LE THÉATRE DE LA VÉRITÉ;

Par l'Auteur des Lettres JUIVES.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez NEAULME.

M. DCC. XLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

LETTRE SEPTIÉME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens philosophes sur les principes généraux de la physique, & les sentimens qu'ils ont eus sur bien des choses, dont on attribue trop légerement la découverte & l'invention aux physiciens modernes.

MONSIEUR,

POUR suivre exactement le plan que je me suis prescrit, dans les deux dernieres lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & par-

courir, dans celle-ci, les sentimens des anciens sur les principales questions de la physique, & comparer les anciennes opinions avec les nouvelles. Je trouverai ainsi le moyen de vous parler de l'étendue des connoissances des physiciens qui se distinguerent autrefois dans la Grece, & de ceux qui ont fleuri dans ces derniers tems. Il ne me restera plus, après cela, pour achever de vous tenir ma parole, qu'à faire quelques réflexions particulieres sur les sentimens moraux des philosophes modernes, & sur ce qu'ils ont pensé de l'essence de Dieu & de celle de l'ame, ayant déja rapporté les opinions des anciens sur ces différens articles.

Je commence donc par établir un sentiment, qui peut-être vous surprendra d'abord; mais qui, dans la suite, vous paroîtra très-vraisemblale. C'est que les physiciens modernes connoissent bien peu de choses, qui n'ayent été sçues, ou du moins apperçues par quelques-uns des anciens philosophes. Ces connoissances furent oubliées dans la suite, ou tout-à-fait négligées; &

lorsque l'étude de la philosophie revint en usage, & qu'après plus de cinq ou six cens ans d'ignorance, on commença à établir la doctrine d'Aristote dans les écoles; on s'y attacha si fort, qu'on négligea absolument tous les écrits des autres philosophes.

Le bon-sens, après avoir été enseveli, pendant plus de trois siécles, par le mauvais goût, l'amour de la dispute & l'envie de briller par des thèses aussi subtiles qu'inutiles, commença à reparoitre. On osa soutenir qu'Aristote n'étoit point infaillible; que Scot & saint Thomas avoient très-mal expliqué les sentimens de ce philosophe; & qu'ils en avoient eu eux-mêmes de très-faux. On étudia la nature dans elle-même; on parcourut également les ouvrages de tous les auteurs anciens; & l'on trouva que plusieurs d'eux avoient pensé, dans bien des occasions, beaucoup plus sensément qu'Aristote & ses adhérans. Plusieurs sçavans firent un nouveau corps de philosophie: ils proposerent des systêmes qui furent parfaitement reçus du public; on les regarda comme

inconnus jusqu'alors, quoique presque toutes les différentes parties en eussent été connues par les Grecs & par les Romains; & que les philosophes modernes n'eussent fait que les joindre ensemble, & composer une hypothèse nouvelle des suppositions très-anciennes.

Il faut cependant rendre aux physiciens des derniers siécles la gloire qu'ils méritent : non-seulement ils se sont servis utilement des découvertes des anciens; mais ils en ont fait aussi quelques-unes de très-utiles : & ils ont beaucoup perfectionné la physique expérimentale. Mais pour ce qui regarde celle qui n'est fondée que sur le raisonnement, on n'est guéres plus avancé aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille cinq cens ans. Je vais, en vous faisant parcourir leurs principales opinions, tâcher de vous démontrer cette vérité.

Phérécide, le plus ancien des philosophes Grecs, dont le nom soit venu à la postérité, ne nous a laissé aucun ouvrage qui puisse nous faire juger de l'étendue de ses connoissances. Il devoit

cependant être fort versé dans la connoissance des soufres, des minéraux, &c. car Ciceron (1) nous apprend » que ce philosophe ayant considéré de » l'eau, qu'on venoit de tirer d'un » puits, prédit qu'il arriveroit bientôt » un tremblement de terre. « Pour annoncer un pareil événement, il devoit avoir apperçu des sels acides, détachés par l'embrasement souterrain, qui s'étoient fondus ensemble, & avoient communiqué à l'eau du puits une couleur particuliere, qui étoit connue de Phérécide, & qui lui avoit fait croire que la croute extérieure de la terre étoit menacée de quelque dérangement. Cela étant, il falloit que ce philosophe eût la même science que les chimistes d'aujourd'hui, qui s'apperçoivent, par la présence de certains sels, *que les corps vont se décomposer, & se pénétrer de qualités toutes différentes des premieres.*

(1) Pherecydes quidem Pythagoræ magister potius divinus habebitur quam physicus : qui cum vidisset haustam aquam de juge puteo, terræ motus dixit instare. *Cic. de divin. lib.* 1.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

LETTRE SEPTIÉME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens philosophes sur les principes généraux de la physique, & les sentimens qu'ils ont eus sur bien des choses, dont on attribue trop légerement la découverte & l'invention aux physiciens modernes.

MONSIEUR,

POUR suivre exactement le plan que je me suis prescrit, dans les deux dernieres lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & par

renouveller, & de lui donner quelque réputation. Jean-Baptiste Van-Helmont assuroit qu'il avoit un *alkaest*, ou un dissolvant général, avec lequel il décomposoit les corps les plus durs & les plus compactes, & les réduisoit en liqueur. Vous demanderez peut-être, monsieur, si jamais ce chimiste a communiqué à quelqu'un le secret de ce fameux dissolvant : je vous répondrai qu'il auroit été bien embarrassé de le faire, parce qu'il n'avoit existé que dans son imagination. Cet *alkaest* n'avoit pas plus de réalité que la poudre de *projection*, si vantée par les artistes.

Thalès fut assez bon géometre (1), & assez bon astronome. Il composa un ouvrage sur les équinoxes & sur les révolutions des astres ; mais ce n'est point ici le lieu de vous parler de cela : je me réserve d'en faire mention, lorsque je ferai voir la supériorité des astronomes modernes sur les anciens. Il

(1) Thales Milesius .... fuit ..... geometriæ penes Graïos primus .... repertor ; & naturæ rerum certissimus explorator, & astrorum peritissimus contemplator. *Ap. Flor.* 4.

ne s'agit maintenant des philosophes, qu'en ce qui regarde les principes généraux & la physique expérimentale.

Anaximandre fut disciple de Thalès; & s'il n'en adopta que certaines opinions, il en soutint plusieurs qui avoient été inconnues à son maître. Il prétendit que tout venoit de l'infini, & rentroit dans l'infini : c'est-là du galimathias d'autant plus pompeux, que ce philosophe donnoit des explications de son systême, aussi obscures que le systême même. Il fut cependant le premier qui osa dresser une table géographique. C'est lui qu'on peut & qu'on doit regarder, comme le pere des géographes. Depuis l'invention des tables, dont le public lui fut redevable, on les rectifia beaucoup, & on les porta presque jusqu'à la perfection, où l'on voit aujourd'hui les cartes particulieres de certains pays. On attribue encore à Anaximandre l'établissement des cadrans solaires. Voilà, monsieur, deux choses bien utiles, dont on lui est redevable.

Anaximene, éleve & sectateur d'A

naximandre, imita la liberté & l'esprit d'indépendance de son maître. Il crut, ainsi que lui, que l'infini étoit le principe qui produisoit & absorboit, tour-à-tour, tous les êtres. » Selon lui, toute » la nature (1) étoit corporelle, c'est-» à-dire, inanimée, brute, sans aucune » force; mais le mouvement qui lui » étoit communiqué l'avoit élevée, » pour ainsi dire, à la divinité : cette » divinité pourtant n'étoit point une » suite de la nature du corps, mais » seulement de la totalité des corps, » arrangés dans le meilleur ordre où » ils peuvent être. «

Ce systême étoit le germe de celui de Spinosa, & de tous ceux qu'ont inventé les athées, qui n'ont reconnu d'autre divinité, que la matiere infinie dans ses trois dimensions, & contenant en elle tous les autres êtres. Je ne m'arrêterai pas à vous faire sentir le ridicule de cette opinion; je vous ai déja assez parlé des monstruosités qui découlent de toutes les hypothèses,

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 2. pag. 25.

qui ont quelque ressemblance avec celle de Spinosa.

Anaximene avoit un sentiment aussi absurde sur le soleil, que sur les premiers principes des choses. Il croyoit que cet astre ne tournoit point jusqu'au dessous de la terre, ainsi que le supposoient presque tous les philosophes, ses contemporains; mais il pensoit qu'il se cachoit, lorsqu'il se couchoit, derriere une montagne qui en déroboit la lumiere. Selon lui (1), la terre étoit un simple plan, une espece de table, autour de laquelle le soleil tournoit, comme un chapeau sur la tête d'une personne.

Ces opinions n'ont guéres fait honneur à Anaximene dans la suite des tems; & il mériteroit d'être beaucoup moins considéré que ses premiers maîtres, si Pline (2) ne lui attribuoit l'invention des cadrans solaires, & ne le faisoit auteur d'une découverte que plu-

(1) Anaximenes.... non.... subter terram dicit sidera commoveri, sed perinde ac circum caput nostrum vertitur pileum, circà terram verti. *Origen. philosoph. cap.* 7.

(2) Plin. hist. lib. 2. pag. 169.

ſieurs autres auteurs ont attribuée à Anaximandre, ainſi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aiſé de juger que, ſi ce philoſophe ne fut point l'inventeur des cadrans ſolaires, il dut du moins perfectionner les premieres expériences de ſon maître, puiſque les écrivains ont partagé entre eux deux la gloire de cette invention.

Anaximene fut le maître d'Anaxagoras. Ce dernier philoſophe s'éleva infiniment au-deſſus de ceux qui l'avoient précédé. Il reconnut combien il étoit abſurde de ſuppoſer que la matiere ſe fût donnée à elle-même le mouvement. Il condamna le ſentiment de ceux qui n'admettoient qu'une ſubſtance auſſi vile, & qui croyoient que le hazard étoit la ſeule cauſe de l'arrangement & de l'ordre qu'on voyoit dans l'univers.

C'eſt dommage qu'un homme, qui penſoit auſſi ſenſement qu'Anaxagoras, ait voulu ſe mêler de faire le charlatan, & qu'il ait annoncé qu'il devoit tomber une grande pierre du ſoleil ſur la terre.

Ce qu'il y a de plus honteux, pour la philosophie & pour les philosophes, c'est que de sçavans écrivains ont eu la bonté de transmettre à la postérité la chûte de cette pierre. Pline (1) assure fort sérieusement qu'il l'avoit vûe; & qu'on disoit, de son tems, que c'étoit la même, dont Anaxagoras avoit prédit la chûte.

Quelques anciens physiciens ont fait tomber fort aisément des choses des astres & des planettes. Héraclite a eu la bonté & la complaisance de faire accoucher la lune d'un homme très-bien formé, qu'on vit tomber sur la terre. Je ne sçai lequel de ces deux faits est le plus ridicule; celui de la pierre, ou de l'homme : mais je pense que vous conviendrez que l'un est beaucoup plus divertissant que l'autre. Pour moi, je me figure qu'il n'y auroit rien de plus amusant, que de voir arriver, par les airs, quelques habitans de la lune.

(1) Modicus lapis .... quem .... casurum. . . Anaxagoras prædixisse narratur .... colitur. Ego ipse vidi. *Id. ibid.*

Après avoir condamné le mensonge & la vision chimérique d'Anaxagoras, rendons-lui cependant la justice qu'il mérite. Convenons qu'on ne doit faire aucune comparaison entre lui & ceux dont il fut l'éleve. Plutarque le loue (1), avec raison, d'avoir admis une intelligence divine, un premier principe, qui avoit donné l'arrangement & l'ordre à l'univers. Son systême, en détail, étoit même assez sensé ; &, comme il raisonnoit beaucoup plus juste, sur l'hypothèse générale, qu'Anaximandre & Anaximene, il développoit, d'une maniere plus probable, les effets & les ressorts cachés de la nature. Il prétendoit que les élémens de l'univers n'étoient que les parties les plus subtiles de chaque tout ; de sorte que chaque corps étoit formé de particules, qui n'étoient uniquement propres qu'à sa formation ; & il appelloit ces particules, des *homæoméries* (2). Les os, selon

(1) Hic (Anaxagoras) probandus est, quia materiæ artificem adjunxit. *Plut. de Placit. lib.* 1.

(2) Nunc & Anaxagoræ scrutemur homœomeriam,

lui, étoient formés de petits os; les intestins des animaux étoient un assemblage de petits intestins; le sang devoit son existence à la coagulation de ses goutes; l'or étoit composé de parties d'or; la terre, le feu, l'eau & tout ce qui est enfin dans la nature, n'avoient point d'autres principes que leurs petites parties.

Lucrece a réfuté, d'une maniere victorieuse, ces *homœoméries*. » C'est » abuser, dit-il (1), du nom de prin- » cipes, que de le donner à des cho-

Quam Græci memorant, nec nostra dicere linguâ
Concedit nobis patrii sermonis egestas.
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis:
Principium rerum quam dicit homœomeriam;
Ossa videlicet è pauxillis, atque minutis
Ossibus, sic & de pauxillis, atque minutis
Visceribus viscus gigni, sanguenque creari.
Sanguinis inter se multis coëuntibu' guttis;
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum; & de terris terram concrescere parvis;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse;
Cetera consimili fingit ratione, putatque.

T. Lucr. de rerum naturâ, lib. 1. p. 78. vers. 830. & seq. edit. Lugd.

(1) Adde quod imbecilla nimis primordia fingit:
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Natura, atque ipsæ res sunt; æquequé laborant;

» ses, qui sont de même nature que
» celle qu'elles composent, & qui, par
» cette raison, sont sujettes à la disso-
» lution & à la destruction. Car, lors-
» que le composé viendra à être dé-
» truit, comment ces prétendus prin-
» cipes pourront-ils se garantir, & se
» conserver, sans recevoir aucun dom-
» mage? Il faudra qu'ils soient abso-
» lument dissous & divisés, puisque le
» feu, l'air, le sang, les os, quelque
» déliés qu'on suppose ces corps, sont
» manifestement aussi périssables que
» ceux dont nous pouvons, par le se-
» cours de nos yeux, appercevoir la
» destruction. D'ailleurs (1) peut-on

Et pereunt; neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, leti sub dentibus ipsis?
Ignis, an humor? an aura? quid horum, sanguis, anne os?
Nihil, ut opinor: ubi ex æquo res funditus omnis
Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliquâ vi victa perire.
Id. ibid. pag. 80. *vers.* 846. *& seq.*

(1) Præterea quoniam cibus auget corpus alitque:
Scire licet nobis venas, & sanguen, & ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omneis commisto corpore dicent

» niet

» nier que les veines, le sang, les os
» & les nerfs ne soient composés de
» parties étrangeres, puisque c'est par
» la nourriture, que le corps augmen-
» te, grandit & grossit? Que si l'on dit;
» que dans les alimens qui se répan-
» dent dans le corps, il y a de petits
» os, de petits nerfs, de petites vei-
» nes, de petites goutes de sang, il
» faudra alors soutenir que, dans la
» nourriture & le breuvage qui servent
» à l'augmentation des corps, il y a
» des os, des nerfs, des veines & du
» sang; ce qu'on ne sçauroit avancer;
» sans être forcé de convenir que les
» corps ne sont pas toujours composés
» de parties qui sont propres à elles
» seules. D'ailleurs, si tous les corps,
» qui sont produits de la terre, sont
» faits de petites parties de terre, il

Esse, & habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, & omnino venas, partesque cruoris:
Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,
Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus, & nervis, venisque, & sanguine mixto;
Præterea quæcumque è terrâ corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est
Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.

Idem, ibid. pag. 82. vers. 859. & seq.

» faut aussi que, parmi ces parties, il » y en ait d'étrangeres, puisque la terre » produit & sert à l'augmentation d'un » nombre d'êtres différens (1). Si l'on » objecte que le mêlange des choses » est tellement caché, que ce qui sem» ble n'être qu'une seule chose, est » souvent la mixtion de plusieurs, qui, » selon la forme & l'arrangement d'un » corps, se montrent sur sa surface : je » soutiendrai que cela est absolument » impossible, parce qu'il faudroit que » les grains de bled, étant broyés par » la meule, rendissent des gouttes de » sang, des nerfs, des os, ou quelque » autre chose propre à la nourriture

(1) Id quod Anaxagoras sibi sumit, ut omnibus omneis
Res putet immistas rebus latitare; sed illud
Apparere unum, cujus sunt pluria mista,
Et magis in promptu, primâque in fronte locata;
Quod tamen à verâ longe ratione repulsum est;
Conveniebat enim fruges, quoque sæpe minutas,
Robore cum saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis: aut aliquid, nostra quo corpora aluntur,
Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
Et latices, dulces guttas, similique sapore
Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis, &c.
Idem, ubi sup. pag. 82. vers. 874. & seqq.

» destinée à l'augmentation du corps
» humain ; & que les cailloux frappés,
» par des coups réciproques, les uns
» contre les autres, jettassent du sang ;
» les herbes & les eaux eussent du lait,
» dont le goût fût semblable à celui
» des brebis, &c. «

Quelque faux que soit le systême d'Anaxagoras, il a été cependant très-utile à beaucoup de philosophes modernes, qui, en le réduisant à un point plus raisonnable, & en lui ôtant ce qu'il avoit d'outré & d'absurde, s'en sont servis pour établir une hypothèse qui paroît assez vraisemblable. Le sage auteur de la critique de la philosophie convient tacitement, que ce philosophe a donné l'idée aux modernes des substances primordiales. » Ma derniere » observation, dit-il (1), fait honneur » à Anaxagoras . . . . elle suppose quel» que conformité entre son systême des » *homæoméries* & celui des plus judi» cieux philosophes de notre âge, qui » sont persuadés qu'il y a des substan-

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 2, pag. 36.

» ces primordiales répandues dans tous » les mixtes, lesquelles, quoi qu'il ar» rive à ces mixtes, gardent leur figure » déterminée, ainsi que des élémens » inaltérables, &c. sont invincibles à » tous les chocs & à toutes les attaques » du dehors. Telles sont les particules » salines, nitreuses, gypseuses, métalli» ques, sulphureuses, arsénicales, &c. » qui entrent dans la composition des » mixtes, & qui, malgré leurs diffé» rens changemens, ne souffrent jamais » aucune altération, reparoissent sous » leurs formes ordinaires, & repren» nent leurs premieres qualités, soit » par un effet naturel, soit par le se» cours de l'art, qui met la nature en » état d'agir. «

Voilà, monsieur, le systême d'Anaxagoras réduit à un point beaucoup plus raisonnable. L'on peut cependant soutenir hardiment que les modernes, qui l'y ont amené, ne doivent point être regardés comme inventeurs, mais comme réparateurs. Il reste encore bien des difficultés qu'ils ne résolvent point, ou qu'ils résolvent presque aussi mal

qu'Anaxagoras. Car, n'en déplaise à ces philosophes & au sçavant M. Deslandes, *ces parties naturelles qui, malgré leurs différens changemens, ne souffrent jamais d'altération; reparoissant sous leurs formes ordinaires, & reprenant leurs premieres qualités*, révoltent d'abord l'esprit. On en est étonné; & quant à moi, j'avoue que je ne comprends point comment une chose est sujette à la dissolution, sans que ses parties puissent jamais se ressentir de cette dissolution. *Ces parties si dures* m'ont tout l'air des prétendus atomes indivisibles; or c'est une chose un peu dure à digérer, que la supposition de leur indivisibilité. D'ailleurs, la cause de la nouvelle apparition de ces parties, *sous leurs formes ordinaires, & reprenant leurs mêmes qualités*, tient beaucoup des *vertus occultes* d'Aristote. Ce n'est rien expliquer, que de dire qu'une chose se fait par *un effet naturel*, ou *par le secours de l'art, qui met la nature en état d'agir*. Cela n'éclaircit guéres plus la difficulté, dont il s'agit, que si quelqu'un, interrogé sur les raisons & les causes qui ont produit un

phénomene, répondoit gravement, qu'il a été occasionné, ou par des effets naturels, ou par des effets surnaturels. Grand merci, pourroit-on lui dire, monsieur le philosophe, de votre éclaircissement. Il est dans le goût de plusieurs que le divin Aristote a donnés, il y a plus de deux mille ans ; il faut bien que j'aye la même docilité pour vous, que les Grecs eurent pour leur concitoyen : il ne reste qu'à sçavoir si les hommes, qui viendront quelques siécles après nous, croiront vous être beaucoup plus redevables, que ceux, qui vivent aujourd'hui, ne pensent l'être à Aristote d'avoir dit que l'aimant attire le fer, parce qu'il a dans soi une *vertu attractive*.

Je viens à Pythagore, dont je vous ai dit, monsieur, assez de mal dans mes dernieres lettres. Il faut cependant convenir que, quoiqu'il fût un grand fourbe, & qu'il mît tout en œuvre, pour passer pour un illustre sorcier, il ne laissoit pas d'avoir du génie. Il avança beaucoup la géométrie parmi les Grecs ; & cette science lui fut rede-

rable de son accroissement. Il fut aussi le premier, à ce que l'on dit, qui réduisit la musique en art. Comme il passoit auprès d'une forge, frappé par la différence des sons causés par les marteaux qui tomboient sur l'enclume ; » il » pensa, dit l'auteur de l'histoire critique de la philosophie (1), qu'on » pourroit donner à l'*ouïe* quelque se» cours qui assurât ses décisions, à peu » près comme on en a donné à la *vûe* » & au *toucher*, deux *sens* principaux, » dont l'un se rectifie par l'usage de l'é» querre & de la régle, l'autre par » celui de la balance & des mesures. » Plein de cette pensée, il entendit, » par hazard, le bruit de plusieurs » marteaux, qui, tombant sur une en» clume, formoient un mélange assorti » de sons, & rendoient des accords » parfaits. Il y distingua l'octave, la » quinte, la quarte. Un si heureux » événement l'engagea d'entrer dans » la forge, & il s'y assura, par beau» coup de répétitions faites à propos,

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 1, pag. 48. & 49.

» que la différence de ces ſons n'étoit » fondée que ſur les différentes peſanteurs des marteaux, & qu'on ne » devoit point tenir compte, ni de » leurs figures, ni de la ſituation du » fer qu'on battoit, ni de la diverſité » qui pouvoit ſe rencontrer dans l'impétuoſité du coup. Il examina donc, » avec toute l'attention poſſible, la peſanteur de ces marteaux, & s'en retourna chez lui. Là, ayant planté un » long bâton en forme de cheval, & » d'un angle de ſa chambre à l'autre, » il y attacha quatre cordes de même » matiere, de même longueur, de » même groſſeur; & afin que ſon expérience fût plus exacte, il eut ſoin » que ces cordes fuſſent tendues, ou » tirées par des poids : il remarqua » enſuite, dans leurs accords, les mêmes conſonances qu'il avoit remarquées à la forge. Car le ton de la » premiere corde, tendue par un poids » de 12 livres, comparé au ton de la » ſeconde, tendue par un poids de » 6 livres, étoit dans le rapport de » 2 à 1, qui eſt l'*octave*. La plus voiſine

» de

» de celle-ci, tirée par un poids de
» 8 livres, rendoit un ton qui étoit à
» celui de la premiere, comme 3 sont
» à 2, ou 12 à 8; ce qui forme la
» *quinte*. Enfin la quatrieme corde,
» tirée par un poids de 9 livres, ren-
» doit un ton, qui, comparé à celui
» de la premiere, formoit la *quarte*.
» Tous ces rapports convainquirent
» Pythagore à tel point, qu'il inventa
» un instrument, sur lequel il trouva
» moyen de rapporter la même tension
» que les poids avoient produite dans
» les cordes; & comme il vit, avec
» plaisir, que cette régle étoit toujours
» sûre, il l'appliqua, dans la suite, à
» plusieurs autres instrumens. «

Il est fâcheux, pour la gloire de Pythagore, qu'il y ait quelque chose qui s'oppose à ces louanges qu'on lui donne, comme au premier inventeur de l'art où l'on a réduit la musique. La même antiquité, qui a bien voulu nous instruire de l'aventure de la forge & des marteaux attachés aux cordes, &c. nous parle de la lyre d'Orphée, & des talens de ce fameux musicien. Or je

demande si l'on ignoroit, avant Pythagore, l'art de tendre des cordes de maniere que le son de l'une répondit à l'*octave* de l'autre; que la *quinte* & la *tierce* se trouvassent dans d'autres accords? Comment jouoit-on de la lyre, & comment accordoit-on cet instrument? Se contentoit-on de tourner les chevilles au hazard, & de tendre les cordes de même? Si cela étoit, comment le musicien pouvoit-il sçavoir les sons qu'il alloit tirer de son instrument? Orphée & tous les musiciens, avant Pythagore, ne devoient pas jouer de la lyre plus délicatement & plus sçavamment qu'un polisson, qui, trouvant un violon desaccordé, racle dessus, tant qu'il peut, avec l'archet.

Si l'on offroit aujourd'hui un instrument aux plus grands musiciens, qui ne fût point d'accord, il leur seroit presque impossible de pouvoir jouer une piece, quelque facile qu'elle fût. Je conviens pourtant qu'après avoir examiné attentivement les différens sons que rendroient les cordes dérangées, ils suppléeroient à cet inconvénient, &

forgeroient dans leur imagination une espece d'accord & d'arrangement particulier; au lieu qu'ils trouveroient l'*octave* ou la *tierce* sur une certaine corde si l'instrument étoit monté, comme il faut. Ils y chercheroient la *quinte*, ou la *quarte* : mais vous sentez, monsieur, qu'il faut être bien parfait musicien, pour pouvoir faire une pareille chose. On doit donc convenir, qu'il étoit impossible que des joueurs d'instrumens, avant Pythagore, pussent se servir d'une lyre qui n'étoit point d'accord. On doit encore avouer qu'ils ne pouvoient jouer plus agréablement sur une lyre desaccordée, qu'un homme qui remue les doigts sur le manche d'un violon, sans sçavoir ce qu'il fait, & qui traîne l'archet dessus avec l'autre main. On assure cependant qu'Orphée & les anciens musiciens enchantoient tous ceux qui les entendoient. Ils devoient donc sçavoir accorder leurs instrumens à certains tons justes & déterminés. Or ces tons ne pouvant être que l'*octave*, la *quinte*, la *tierce*, la *seconde*, & n'y en ayant point d'autres dans la musique,

il s'ensuit qu'ils étoient connus avant Pythagore.

Voilà toute l'histoire de la forge & des marteaux, pour le moins, très-incertaine : mais ce qui la rend encore moins croyable, c'est ce qu'on raconte des merveilles qu'opéroit la musique, avant Pythagore ; & que du tems de ce philosophe, elle inspiroit aux hommes toutes les différentes passions, en les rendant tristes, gays, furieux, mélancoliques, selon que les musiciens jouoient des airs sombres, sérieux, badins, animés ou lugubres. On ne vient pas à bout de produire de tels miracles, en raclant sur des instrumens desaccordés ; je le répete encore, la vénérable antiquité nous a transmis des fables, de quelque façon qu'on prenne les choses. Car, si l'on regarde Pythagore, comme le premier inventeur de la connoissance & de la distinction des sons, il faut absolument que toutes les histoires, qu'on raconte des premiers musiciens, soient des fables ; & voilà la respectable antiquité convaincue de mensonge. Si au contraire elles sont

véritables, l'histoire de Pythagore doit être mise au nombre des contes ; & voilà encore l'antiquité coupable du crime de faux. Avouons, monsieur, qu'on nous a transmis bien des faits incertains, & que la vérité a été souvent bien altérée, avant que de venir jusqu'à nous.

Quelque partisan de Pythagore sera peut-être fâché que je fasse ces réflexions, au détriment & au rabais de la réputation de ce philosophe : mais, en vérité, il ne mérite guéres qu'on ait des ménagemens pour sa mémoire, puisqu'il en a eu si peu pour les hommes ; & qu'il les a méprisés jusqu'au point de les croire capables de recevoir, comme des vérités évidentes, les folies les plus ridicules & les plus absurdes, parmi lesquelles je place (malgré les beaux raisonnemens de certains modernes (le sentiment qu'il avoit sur les nombres, qu'il regardoit comme les principes de tous les êtres. Je ne crois pas qu'on puisse rien inventer de plus fou, que de supposer des simples rapports, pour créateurs & fabricateurs

des corps & des substances corporelles. Car les nombres n'ont d'eux-mêmes aucune réalité : ils ne roulent que sur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaisons, &c. Y a-t-il en tout cela de quoi former de la matiere ? Les nombres, en tant que nombres, ont-ils les trois dimensions absolument nécessaires à l'essence du corps ? » Qu'on les éleve, dit un habile » critique (1), à telle puissance qu'on » voudra ; qu'on en tire les racines » quarrées ou cubiques ; qu'on les ré- » duise en fractions ou en parties *infi-* » *nitesimales* ; qu'on en forme des *series* » ou des suites, soit déterminées, soit » arbitraires, dont tous les termes iront » en croissant ou en diminuant : que » trouvera-t-on après tout ? Des nom- » bres rangés, il est vrai ; des manie- » res différentes & variées à l'infini : » mais on ne trouvera rien de plus. «

Lorsque j'examine, monsieur, les deux principaux systêmes de Pythagore, celui de la métempsycose & celui

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 2. pag. 68.

des nombres, je ne sçai quel est celui que je dois regarder comme le plus extravagant. Après y avoir pensé quelque tems, je me résous à dire qu'ils le sont tous les deux à un tel point, qu'il est impossible de pouvoir se déterminer sur le différent dégré de leur absurdité. Mais en voilà assez sur Pythagore, venons à Héraclite.

Ce philosophe prétendoit que le feu étoit le principe de toutes les choses naturelles; il croyoit que le monde étoit fini, & que le même feu, auquel il devoit son origine, causeroit un jour sa ruine. » N'est-ce pas une folie, dit » Lucrece (1), que d'outrager la na-

(1) Dicere porrò ignem, res omneis esse, neque ullam
Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem,
Quod facit hic idem, perdelirum esse videtur.
Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat:
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent:
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.
Credit enim sensus ignem cognoscere vere:
Cetera non credit, nihilo quæ clara minus sunt:
Quod mihi cùm vanum, tùm delirum esse videtur.
Quò referemus enim? quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, qui vera, ac falsa notemus?

» ture jusqu'à la croire une production
» du feu ? Héraclite, par son opinion
» insensée, combat les sens mêmes,
» & détruit les seules choses par les-
» quelles nous puissions avoir de véri-
» tables certitudes. N'est-ce pas par les
» sens, que le feu, qu'il appelle le
» principe de tous les êtres, a fait sur
» lui quelqu'impression, & qu'il a été
» sensible à sa chaleur ? Comment peut-
» il donc, quand il est convaincu du
» pouvoir des sens pour la connoissance
» du feu, nier, par un fol orgueil, des
» choses qui sont aussi évidentes ? Peut-
» on trouver une régle plus certaine
» que les sens, pour décider du vrai
» & du faux ? Qui ne seroit pas indigné
» d'une opinion qui préfere le feu,
» pour construire tous les êtres, aux
» autres choses de la nature ?

En vérité, monsieur, je suis charmé de la maniere vive & éloquente avec

Præterea quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere solam ;
Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat ?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.
T. Lucret. de rer. nat. lib. 1. p. 66. v. 690. & seq.

laquelle Lucrece démontre le faux du systême du lugubre Héraclite. En effet, ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la raison, pour établir des premiers principes, qui ne peuvent exister sans d'autres principes antérieurs ? Car enfin le feu n'est que par le moyen d'un autre corps qui l'a précédé, & n'a d'existence que par le moyen de ce même corps.

Lucrece n'a pas seulement condamné le systême d'Héraclite ; il a encore fait un portrait peu flatteur de ce philosophe. » Ceux qui prétendent, dit-il (1),

(1) Quapropter, qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
Magnopere à vera lapsi ratione videntur :
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes
Quam de graveis inter Graios, qui vera requirunt.
Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt ;
Veraque constituunt quæ belle tangere possunt
Aures, & lepido quæ sunt fucata sonore.
Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
Ex vero si sunt igni, puroque creatæ.
Nihil prodesset calidum denserier ignem,
Nec rarefieri, si parteis ignis eandem
Naturam, quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset ;

» que le feu est la premiere cause des
» êtres, sont dans l'erreur; Héraclite
» est le chef de ces gens-là. Il n'eut
» d'autre mérite, que l'obscurité de ses
» discours & de ses expressions. Aussi
» fut-il méprisé par tous les plus illus-
» tres Grecs; & il n'eut, pour lui,
» que quelques-uns de ces faux sça-
» vans, qui, peu touchés de la vérité,
» ne cherchent que des phrases & des
» expressions figurées qui les éblouis-
» sent, & n'approuvent que ce qu'on
» leur dit d'une façon brillante, & qui
» flatte leurs oreilles. Je voudrois bien
» que les partisans d'Héraclite voulus-
» sent m'apprendre comment il est pos-
» sible que tant d'êtres & de substan-
» ces différentes soient produites par

Languidior porro disjectis, disque suparis.
Amplius hoc fieri nihil est, quod posse rearis
Talibus in caussis: nedum variantia rerum
Tanta queat densis, rarisque ex ignibus esse.
Atque hi si faciant admistum rebus inane;
Denseri poterunt ignes rarique relinqui:
Sed quia multa sibi cernunt contraria esse,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum;
Ardua dum metuunt, amittunt vera viaï.
Nec rursum cernunt exempto rebus inani
Omnia denseri, fierique ex omnibus unum.
Idem, lib. 1, pag. 60. vers. 637. & seqq.

» le feu. Ils ne pourroient dire que » c'est par sa condensation, ou par sa » raréfaction, les parties du feu étant » de la même nature que le feu. Et, » quoique son ardeur soit plus violente » par l'union de ses parties, & qu'elle » ait moins d'ardeur, lorsqu'elles sont » plus divisées, il est cependant impos- » sible qu'il ait d'autre action que celle » de se condenser, ou de se raréfier ; » & cela ne sçauroit produire qu'une » violence un peu plus ou moins forte : » mais il seroit toujours impossible qu'il » pût être l'auteur de la variété & de » la diversité des corps, par la maniere » dont ses parties seroient plus ou » moins serrées, & plus ou moins » rares. «

Si un journaliste peignoit aujourd'hui un auteur moderne, des mêmes couleurs que Lucrece a employées au portrait d'Héraclite, je ne pense pas qu'il fût remercié par la personne qu'il auroit critiquée de la sorte. Il falloit que les écrits d'Héraclite fussent bien obscurs & bien inintelligibles, puisque Lucrece, qui a gardé une grande modéra-

tion en critiquant les autres philosophes, s'est emporté jusqu'à injurier celui-là.

Si le caractere lugubre d'Héraclite ne m'imprimoit un certain respect, je serois tenté de me joindre à Lucrece, & de lui dire aussi quelque injure, pour avoir soutenu une opinion cent fois plus extraordinaire, & cent fois plus ridicule, que celle qui a si fort irrité le poëte Latin. Ce philosophe Grec prétendoit que l'ame étoit un feu (1) ardent, qui, selon son dégré de chaleur, rendoit les hommes plus ou moins ingénieux, plus ou moins sages, plus ou moins vertueux. Les ames des philosophes devoient être aussi ardentes que la flamme d'une forge à trois soufflets; & celles des ignorans ressembloient à ces feux de paille, qui peuvent à peine agir sur les corps. Selon ce systême, la science, la prudence & toutes les vertus dépendoient d'un certain dégré de chaleur, comme les alchimistes pré-

(1) Igneus est ollis vigor, & cœlestis origo; *Virgil. æneid. lib.* 6.

tendent qu'en dépend l'opération parfaite de la pierre philosophale.

Héraclite étoit si grand partisan du feu, que peu s'en fallut qu'il ne haït autant l'eau, que ce fameux *yvrogne* qui se faisoit faire la barbe avec du vin de Champagne. Il assuroit qu'il n'y avoit point de sort plus triste, que celui de se noyer, parce que l'ame s'éteignoit dans l'eau, & qu'elle y étoit totalement détruite. Ne voilà t-il pas un beau raisonnement! Et comment se peut-il faire que l'eau détruise la nature de l'âme, si l'eau même est de la même nature qu'elle? Tous les êtres, selon Héraclite, étoient produits par le feu; l'eau par conséquent & les ames des hommes avoient été formées par les mêmes principes. D'où venoit donc cette antipathie qui se trouvoit entre elles? Une ame, qui tomboit dans une riviere, n'auroit pas dû s'éteindre plutôt qu'une qui traversoit les airs, puisque tous les élémens venoient d'une même source, & que leur nature découloit également du feu, seul & unique principe de toutes choses.

La seule ressource qu'il reste, pour excuser les pitoyables raisonnemens d'Héraclite, c'est de dire, comme fait Cicéron (1), qu'il est difficile de comprendre quel a été son véritable sentiment; parce que, quoiqu'il ait beaucoup écrit, & d'un stile très-élevé, il semble cependant que son but ait été qu'on ne l'entendît point. En recevant cette excuse pour bonne & valable, il reste encore à justifier Héraclite de sa façon d'écrire. A quoi bon publier des ouvrages que l'on ne veut point qu'on entende! Un livre écrit dans ce goût n'est pas plus utile qu'un volume, qu'on imprimeroit en arrangeant les lettres sans dessein, & au hazard.

Héraclite peut être regardé, comme le patriarche des chimistes. Comme eux, il a eu un respect infini pour le feu: comme eux, il a écrit pour n'être pas entendu; & comme eux, il est mort, sur le fumier, d'une mort, à la vérité, un peu plus tragique que celle des chercheurs de pierre philosophale.

(1) Cic. de finib. bon. & mal. lib. 2.

Car ce philosophe, pour guérir l'hydropisie dont il étoit attaqué, s'étant couvert de fiente de bœuf, fut dévoré par des chiens, qui se jetterent sur lui pendant qu'il dormoit. . . . .

Lucrece parle d'une maniere aussi honorable d'Empédocle, que méprisable d'Héraclite. Il dit (1) que » quoi-» que la Sicile soit admirée de toutes » les nations, & qu'elle jouisse abon-» damment de tous les biens que la » nature lui prodigue, elle préfere ce-» pendant, à tous ces avantages, l'hon-» neur qu'elle a reçu par la naissance » d'Empéclode; & n'a rien qui lui soit » plus précieux, que sa mémoire. «

Que sont devenus, monsieur, ces tems heureux, où des nations entieres

(1) Quæ cum magna modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
Rebus opima bonis, multa munita virûm vi:
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis, & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta;
Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.
Lucret. de rer. nat. lib. 1. p. 58. v. 726. & seq.

se glorifioient davantage d'avoir produit un grand philosophe, que de posséder les plus riches trésors? Aujourd'hui, quel cas fait-on, en *Europe*, d'un homme qui, par ses rares talens, illustre sa patrie? On le considere un peu plus qu'un danseur de corde, ou qu'un joueur de gobelets; mais beaucoup moins que le portier d'un financier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le dernier domestique d'un sous-fermier est plus assuré de ne pas manquer de pain, que bien des sçavans, dont les ouvrages sont dignes de passer à la postérité la plus reculée. Quelle honte n'est-ce pas pour notre siécle, que d'habiles physiciens, que des poëtes illustres ayent été à la veille de mourir de faim!

Il est encore une isle, où l'on pense d'une maniere aussi noble qu'on faisoit autrefois en Sicile; l'Angleterre respecte, honore, protege les sciences. Hé quoi, n'est-il donc permis qu'aux habitans des isles de penser sagement? & ceux, qui vivent dans le continent, sont-ils privés de cet avantage? Par quelle grace du ciel, les Anglois sont-ils

ils assez heureux, pour rendre justice au mérite de Newton, tandis que les François exilent Descartes, & l'obligent de chercher un asyle chez les nations étrangeres?

Revenons, monsieur, au système d'Empédocle. Lui & ses disciples admettoient (1) le mouvement dans le *plein*, & bannissoient le *vuide*. Ils disoient que les corps mous & fluides se prêtoient les uns aux autres. Ils soutenoient que la matiere étoit divisible à l'infini, & qu'il n'y avoit point de bornes dans l'affection des corps. Voilà, monsieur, tous les principes généraux du cartésianisme : *le mouvement qui se*

(1) Primum quò motus exempto rebus inani,
Constituunt, & res molles raraſque relinquunt,
Aëra, solem, ignem, terras, animalia, fruges:
Nec tamen admiſcent in eorum corpus inane:
Deinde quod omninò finem non esse secandis
Corporibus faciunt: neque pausam stare fragori:
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam:
Cum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur:
Conjicere ut possis ex hoc quæ cernere non quis
Extremum quod habent minimum consistere rebus.
Idem, ibid. pag. 70. vers. 741. & seq.

fait dans le plein, par la flexibilité & la souplesse des corps, qui se prêtent mutuellement les uns aux autres; les atomes détruits (1) & *divisibles à l'infini*, & le *vuide* (2) rempli *par une étendue corporelle.*

Les péripatéticiens & quelques au-

PROPOSITIO V.

(1) Nullæ dantur atomi.

DEMONSTRATIO.

Atomi sunt partes materiæ indivisibiles ex suâ naturâ (per def. 3.): sed cum natura materiæ consistat in extensione (per prop. 2. hujus), quæ natura sua, quantumvis parva, est divisibilis (per ax. 9. & def. 7.); ergò pars materiæ, quantumvis parva, natura sua est divisibilis, h. e. nullæ dantur atomi, sive partes materiæ natura sua indivisibiles, q. e. d. *Renat. Descartes, princip. philosoph. part. 1. & 2. more geometrico demonstratæ per Bened. Spinos. part. 2. pag. 50.*

PROPOSITIO II.

(2) Corporis sive materiæ natura in solâ extensione consistit.

DEMONSTRATIO.

Natura corporis non tollitur ex sublatione sensilium qualitatum (per propos. 1. hujus): ergo neque constituunt ipsius essentiam (per ax. 2.); Nihil ergo remanet præter extensionem, & ejus affectiones (per ax. 7.): quare, si tollatur extensio, nihil remanebit, quod ad naturam corporis pertineat, sed prorsus tolletur; ergo (per ax. 2.) in sola extensione corporis natura consistit, q. e. d.

COROLLARIUM.

Spatium & corpus in se non differunt.

tres philosophes soutiennent aussi les mêmes opinions. Il me suffit de vous faire remarquer, quant à présent, leur ancienneté. Je vous prie donc de vous souvenir que nous avons déja vu l'invention des cadrans solaires, celle des cartes géographiques, celle de la musique réduite en art, & les hypothèses (sur les principes généraux) de plusieurs philosophes modernes. Plus nous avancerons, & plus nous nous appercevrons que les anciens ont eu connoissance de plusieurs choses, dont les sçavans de ces derniers tems auroient fort souhaité de s'attribuer entierement l'invention, quoiqu'ils n'ayent que la gloire d'avoir perfectionné ce qu'on avoit déja fort ébauché.

DEMONSTRATIO.

Corpus & extensio in re non differtur (per propos.), spatium etiam, & extensio in re non differunt (per defin. 6.); ergo (per axiom. 15.) spatium & corpus in re non differunt. q. e. d.

PROPOSITIO. III.

Repugnat, ut detur vacuum.

DEMONSTRATIO.

Per vacuum intelligitur extensio sine substantiâ corporeâ (per defin. 5.), hoc est (per propos. 2. hujus), corpus sine corpore, quod est absurdum. *Idem, ibid. pag. 47. & 48.*

Empédocle avoit autant de vanité, que de génie. Il se fourra dans la cervelle de passer pour un dieu : son imagination, frappée de l'espérance & de la flatteuse vanité d'être regardé comme une nouvelle divinité, lui fit faire une action plus folle que toutes celles qu'ont faites plusieurs pieux insensés, pour obtenir une place dans le calendrier des saints. Ce philosophe résolut de se jetter dans un des gouffres du Mont-Etna. Il crut qu'en disparoissant pour toujours, lorsqu'on ne le verroit plus sur la terre, on concluroit sans doute de là qu'il devoit être dans les cieux. Sur cette belle & sage supposition, il exécuta son dessein, & se précipita dans un gouffre : mais, malheureusement pour lui, soit qu'il eût oublié un de ses souliers d'airain, soit que la flamme l'eût rejetté, ce soulier (1), trouvé sur le bord du précipice, décela la folie d'Empedocle ; & sa réputation fut

(1) . . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit . . . .
Q. Horat. Flac. de art. poet. v. 465. & seq.

très-endommagée par le genre de sa mort. Sans cette maudite pantoufle, le philosophe Grec eût été regardé par ses concitoyens comme un dieu : car, de tous les tems, les hommes ont été assez crédules ; & il ne falloit gueres plus de mystere & de façon pour placer autrefois quelqu'un au rang des dieux, qu'il en faut aujourd'hui pour être mis au rang des saints.

La chaussure d'Empedocle lui fut aussi funeste qu'une sandale le fut à un cordelier, qui s'étoit introduit, pendant l'absence du mari, dans la maison d'une jeune & très-jolie femme. Un moine franciscain, dans un tête à tête, ne s'amuse pas à conter des fleurettes : il étoit occupé à quelque chose de beaucoup plus essentiel ; lorsqu'il entendit venir le maître de la vigne à laquelle il travailloit : à peine eut-il le tems de se jetter sous le lit ; mais en montant dessus, il avoit laissé par terre deux sandales qui frapperent la vûe du mari. Qu'est-ce que ceci, dit-il à sa femme ? la chaussure d'un cordelier ! voyons un peu d'où viennent ces sandales. Le

moine fut bientôt découvert. Combien n'y a-t-il pas de galans à qui une épée, une canne, un chapeau, &c. ont presque été aussi funestes qu'une pantoufle à Empedocle?

» Vous avez vu, monsieur, dans les lettres que j'ai déja eu l'honneur de vous écrire, que Platon avoit établi deux sortes d'êtres: celui qui a toujours existé, & celui qui a eu un commencement. Le premier de ces êtres, qui étoit le Dieu suprême, ne pouvoit être sensible qu'à l'esprit, & connu que par la raison. Le second, qui change toujours, qui naît, qui meurt, qui passe, qui coule continuellement, étoit du ressort des sens. Ce philosophe croyoit qu'après que Dieu eut donné au monde la forme qu'il a aujourd'hui, il avoit créé les principaux êtres dont il est peuplé. Il prétendoit encore que les êtres seroient tous éternels; qu'ils ne retourneroient jamais dans le premier état, dont ils avoient été tirés; & que telle étoit la volonté de Dieu. » Ma » puissance, fait-il dire (1) à la divi-

(1) Plato, in Timæo.

» nité qui parle aux êtres qu'elle vient
» de créer, peut plus pour votre con-
» servation, que votre foible nature
» pour votre destruction ; je vous ga-
» rantirai éternellement de la mort &
» de la destruction. «

Il n'est pas étonnant que Dieu, selon le systême des platoniciens, assurât au monde une éternité future, puisque ce monde étoit Dieu lui-même, & formé, ainsi que le disoit Platon, *d'une substance que Dieu poussa hors de son sein.* Or eût-il convenu que Dieu eût laissé périr son fils, & qu'après avoir eu tant de peine à lui donner sa forme & son arrangement, il eût consenti à le voir détruit dans la suite des tems.

Je ne m'arrêterai pas davantage à l'opinion de Platon sur la formation de l'univers ; ce que je vous ai dit, dans mes lettres précédentes, des sentimens de ce philosophe sur la nature de Dieu & sur celle des ames, doit suffire pour votre éclaircissement. Je passe à ses connoissances particulieres dans la physique ; & je ne crains pas que vous me traitiez de téméraire, en vous disant

d'avance, que, si Platon fut, de tous les anciens, le meilleur métaphysicien, il fut aussi le plus mauvais physicien. Toutes les explications qu'il donne des phénomenes de la nature, ne sont fondées que sur la facilité que les élemens ont de se transformer l'un dans l'autre. Ce philosophe n'apporte aucune raison pour appuyer cette prétendue transmutation : il ne l'autorise par aucune expérience ; & tous ses principes sur la physique n'ont d'autre fondement, que ceux qu'il a plu à son imagination de leur établir. Il faut pourtant avouer que Platon a été le premier philosophe, si nous devons en croire Diogene-Laërce (1), qui ait enseigné qu'il y avoit des antipodes. Ainsi, on doit le regarder comme l'auteur d'une découverte, dont les modernes ont éclairci la vérité ; & quoiqu'on n'ait été aux antipodes que dans ces derniers siécles, on ne peut pas dire que les anciens n'en avoient aucune connoissance.

L'anatomie n'étoit gueres connue de

(1) Plato primus in philosophiâ antipod. *Diog. Laërt. lib. 3. pag. 75.*

Platon :

Platon : il croyoit que les veines étoient le siége & le véhicule des sensations ; & il ignoroit une chose sçue aujourd'hui des plus novices anatomistes, que ce sont les nerfs & les filets nerveux à qui l'on doit attribuer cet avantage.

Aristote fut bien meilleur physicien que son maître : il fit un corps complet de physique, dans lequel il parla amplement des principes des corps, du mouvement, du ciel, des planettes, des météores, des couleurs, des sens, &c. Ses VIII. livres des principes naturels doivent être regardés comme un ramas de plusieurs observations, & un assemblage de dissertations sur plusieurs sujets différens, plutôt que comme un ouvrage arrangé sur les mêmes vues, & tendant à la même fin. Ces VIII. livres traitent de l'extension des corps ; ce qui fait, selon Aristote, le principal & premier objet de la physique. Ils sont écrits d'une maniere obscure, quelquefois incompréhensible ; chargés de divisions, de subdivisions & de définitions, qui ne servent qu'à les rendre plus embrouillés & moins utiles.

Le caractere orgueilleux d'Aristote se découvre dès le commencement de cet ouvrage. Il insulte tous les philosophes qui l'ont précédé, & leur reproche d'avoir admis ou trop ou trop peu, de principes (1). Quant à lui, il en établit trois; la matiere, la forme & la privation. Il prétend que la matiere est éternelle, qu'elle a existé & qu'elle existera toujours : elle est le sujet général sur lequel la nature travaille (2) : elle produit & engendre tous les êtres, aidée & secondée par la forme, qui constitue le corps, & détermine, pour ainsi dire, la vertu opérante de la matiere.

Il faut, en suivant cette opinion, admettre autant de formes naturelles, naissantes & mourantes tour à tour, qu'il y a de différens corps primitifs élémentaires.

Quant à la privation, troisiéme principe d'Aristote, de quelque maniere qu'on s'y prenne pour vouloir le défendre, il faut absolument avouer (lorſ-

(1) Arist. physic. lib. 1. cap. 1. & 2.
(2) Idem, ibid. cap. 7.

qu'on ne veut point soutenir aveuglément une erreur, parce qu'elle vient d'un philosophe que l'on respecte) qu'il est ou ridicule, ou inutile. Si Aristote, comme le veulent plusieurs sçavans, a établi la privation pour une maniere de forme, & par conséquent pour une substance, il mérite justement le reproche que lui a fait Montaigne, de mettre le néant parmi les principes des choses. Car qu'est-ce que la privation, qu'un *rien*, un *non être*, enfin le *néant*? Et si Aristote ne regardoit ce principe que comme une suite nécessaire des autres, il étoit inutile, ainsi que le remarque très-à-propos le pere Mallebranche, de se donner tant de peine pour expliquer une chose connue des génies les plus bornés. Qui est-ce qui ignore que, pour qu'une chose acquiere une nouvelle forme, il faut qu'elle n'ait pas été auparavant, c'est-à-dire, qu'elle en ait eu *la privation*?

Un des défauts principaux de la physique d'Aristote, ce n'est pas qu'elle contienne des opinions fausses, mais c'est qu'elle n'apprend presque rien de

» que Dieu a fait de ce qu'il auroit pu
» faire. 2°. Il confond le naturel & le
» surnaturel, ou plutôt il fait voir qu'il
» n'y a rien dont la nature ne soit ca-
» pable. Mille effets, dit-il, nous pa-
» roissent au-dessus de leur cause; mais
» cela vient de ce que nous ne con-
» noissons point quelle est cette cau-
» se, c'est-à-dire, de ce que nous la
» croyons sans force & sans activité,
» sans un principe intérieur qui la porte
» à tout. «

Je crois, monsieur, que de tous les jugemens qu'on a prononcés, dans ces derniers tems, sur le mérite ou le démérite d'Aristote, celui du sage auteur, que je viens de citer, est un des plus vrais & des plus sensés. Quoi qu'en disent certains modernes, il faut convenir que ce philosophe Grec fut un grand génie, qu'il eut plusieurs talens admirables; mais il faut aussi ne point donner dans l'excès où tombent bien des péripatéticiens & des scolastiques, qui veulent non-seulement excuser & soutenir toutes les erreurs d'Aristote, mais encore placer au rang

des saints ce philosophe, qui fut athée, selon toutes les apparences, & qui enseigna clairement la mortalité de l'ame.

Lorsqu'on s'avise de vouloir canoniser un physicien, aussi peu orthodoxe que Spinosa, on peut bien prétendre que tout est expliqué clairement dans ses livres, & qu'il est *l'accomplissement & la perfection de l'intelligence humaine*. Averroës n'a pas fait difficulté d'employer ces expressions outrées. : *Aristotelis doctrina*, dit-il (1), *est summa veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectûs. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus, & datus nobis à divinâ providentiâ, ut non ignoremus possibilia sciri.* Le pere Mallebranche, qui rapporte ce passage, a raison d'ajouter (2) » qu'Averroës devoit même » dire, que la divine providence nous » avoit donné Aristote, pour nous ap» prendre ce qu'il n'est pas possible de » sçavoir : car il est vrai que ce philo» sophe ne nous apprend pas seulement

(1) Averroës, cité par Mallebr. recherche de la vérité, liv. 3. chap. 3. pag. 180.

(2) Idem, ibid.

» les choses que l'on peut sçavoir.; » mais, puisqu'il le faut croire sur sa » parole, sa doctrine étant la souve» raine vérité, *summa veritas*, il nous » apprend même les choses qu'il est » impossible de sçavoir. «

Ce sont les éloges déplacés qu'on a donnés à Aristote, qui ont occasionné, en partie, les critiques outrées qu'on a faites de ses ouvrages. Il semble qu'il ait été impossible, presqu'à tous ceux qui ont parlé de ce philosophe, de ne point aller au-delà des justes bornes : ou ils l'ont blâmé sans mesure, ou ils l'ont loué avec excès. Cependant l'on peut dire que jamais sçavant ne mérita de plus justes éloges que lui, & ne donna en même tems plus de sujets à une vaste & solide critique.

Je n'imiterai pas, monsieur, ces écrivains, dont je condamne la prévention; & après avoir blâmé le peu de précision, de netteté, de clarté & d'évidence, qui régnent dans les VIII. livres de physique d'Aristote; après être convenu, avec Montaigne, que les principes de ce philosophe *ne sont*

pas plus exempts du boute-hors, qu'étoient d'autres plus anciens (1) ; je soutiendrai qu'il a connu parfaitement plusieurs secrets de la nature, & éclairci beaucoup de choses, dont on ignoroit les causes avant lui. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on lui a fait dire très-souvent tout le contraire de ce qu'il a dit ; & que les modernes, en profitant de ses découvertes, ont voulu se les approprier, & lui en ôter la gloire. Il avoit connu, aussi-bien que d'autres philosophes, la cause du *son*, celle de l'*écho* & celle du *bruit du tonnerre* ; cependant les modernes, en disant la même chose que lui, ont prétendu qu'il avoit ignoré tout cela. Le jésuite Regnault a assez bien relevé la mauvaise foi & la dissimulation de ces philosophes *grapilleurs*. » Le son, dit-il (2), la voix même, » est un corps : il y a long-tems que les » stoïciens & le Timée (3) le pensoient » comme vous. Que dis-je ? Dès le sié-

(1) Essais de Michel de Montaigne, liv. 2. p. 541. onziéme édition.

(2) Origine de la physique nouvelle, tom. 1. pag. 167.

(3) Stoici vocem dicunt esse corpus. . . . . movet

» cle d'Empédocle (1), c'étoit un air
» agité, qui portoit son impression dans
» la coquille de l'oreille, jusques sur
» l'organe de l'ouïe. L'écho, qui redi-
» soit à Anaxagore ce qu'Anaxagore (2)
» venoit de lui dire, n'étoit qu'un air
» réfléchi. Aristote avoit-il une autre
» idée là-dessus? On lui fait dire que le
» *son* n'est point (3) un mouvement de
» l'air. Ecoutez Aristote lui-même sur
» ce point. *Le son*, dit-il (4), *est un*
» *mouvement de l'air* : demandez-lui ce
» que c'est que l'écho; *l'écho*, répond-
» il (5), *est un air réfléchi par une sur-*

concinnitas sonorum . . . . quidquid movet, corpus est. *Plut. de Plac. philos. lib. 4. cap. 20. cité par le P. Regnault.*

(1) Empedoclès auditionem fieri dicit, aëre accidente ad auris partem, quæ cochleæ in gyros contorta. *Plut. de Plac. philos. lib. 4. cap. 16. cité par le même.*

(2) Anaxagoras vocem edi, si spiritus occurrat solido aëri, & aversus retro objectum usque ad aures referatur; quo modo etiam fiat echo, quæ est, cum sonus percutitur. *Plut. de Placit. philos. lib. 4. cap. 19. cité par le même.*

(3) Sed qualitas orta ex motu. *Circul. Pison. pag. 97. cité par le même.*

(4) Sonus est motus aëris. *Arist. tom. 2. de animâ, lib. 2. cap. 8. pag. 34. cité par le même.*

(5) Echo fit quando . . . . propter vas termi-

» *face concave*. Aristote s'expliquoit en
» Grec, & d'une maniere assez obs-
» cure d'elle-même : est-il étonnant
» que l'on ait mis sur son compte des
» qualités inconcevables, qu'il ne con-
» noissoit guéres? Le bruit affreux du
» tonnerre n'étoit, dans sa pensée, que
» l'air agité violemment. Que dis-je ?
» C'étoit un air alternativement resserré
» & dilaté (1) ; par conséquent un mou-
» vement alternatif, un frémissement
» des vibrations de l'air. C'est ainsi que
» vous vous exprimez, après Aristote ;
» & malgré votre prévention contre
» les anciens, malgré votre penchant
» pour les modernes, enfin vous voilà
» péripatéticiens. «

On pourroit faire à bien des gens le reproche qu'Eudoxe fait à Aristote, & leur dire qu'ils sont péripatéticiens, dans le tems qu'ils déclament le plus vivement contre Aristote. On seroit aussi quelquefois très-fondé de leur re-

nans . . . . . aër repellitur quasi pila. *Idem*, *p.* 22. *cité par le même.*

(1) Voces oriri solent . . . . quod aër . . . . contractus & extensus & comprehensus cieatur. *Arist. tom.* 2. *de aud. pag.* 783. *cité par le même.*

présenter qu'ils tombent dans les mêmes défauts, que ceux qu'ils blâment avec le dernier mépris; & qu'ils oublient les principes, dont ils avoient résolu de ne s'écarter jamais. Mallebranche, qui a dit, avec beaucoup de raison, » qu'il faut avoir bien de la foi, » pour croire Aristote, lorsqu'il ne nous » donne que des raisons de logique; » & qu'il n'explique les effets de la » nature, que par les notions confuses » des sens, « a eu la bonté de vouloir expliquer philosophiquement la cause du péché originel, & a prétendu prouver qu'il n'étoit point au-dessus de la raison, d'approfondir le mystere de la condamnation des enfans morts sans baptême.

Un auteur moderne, à l'occasion de ce bizarre sentiment, a vengé Aristote des critiques mordantes du métaphysicien François. » Il a donné, dit-il (1), » dans un travers plus grand que tous » ceux qu'il reprochoit à Aristote; & » dans quatre lignes, il a plus écrit de

(1) Lettres juives, tom. 5. lettre 137. pag. 139. & 140. édit. de la Haye.

» choses extravagantes, & a voulu
» expliquer plus de mysteres inintelli-
» gibles, que le philosophe Grec n'a
» prétendu en avoir découvert dans les
» VIII. livres de sa physique.....Ainsi
» une mere, dit ce philosophe, dont le
» cerveau est rempli de traces qui, par
» leur nature, ont rapport aux choses
» essentielles, & qu'elle ne peut effa-
» cer, à cause que la concupiscence
» demeure en elle, & que son corps
» ne lui est point soumis, les commu-
» niquant nécessairement à son enfant,
» l'engendre pécheur, quoiqu'il soit
» juste. Cette mere est juste, parce
» qu'aimant actuellement, ou qu'ayant
» aimé Dieu par un amour de choix,
» cette concupiscence ne la rend point
» criminelle, quoiqu'elle en suive les
» mouvemens dans le sommeil : mais
» l'enfant qu'elle engendre, n'ayant
» point aimé Dieu par un amour de
» choix, & son cœur n'ayant point été
» tourné vers Dieu, il est évident qu'il
» est dans le désordre & dans le déré-
» glement, & qu'il n'y a rien dans lui,
» qui ne soit digne de la colere de

» Dieu. *Recherche de la vérité*, *liv. II. chap. 1. pag. 98.* Toutes ces illusions
» sublimes se réduisent à ceci : Une
» mere engendre son fils pécheur,
» parce qu'elle lui communique la con-
» cupiscence, dont elle est coupable :
» elle a cependant le droit de pouvoir
» se sauver, parce qu'elle a la liberté
» de faire usage de sa raison ; au lieu
» que son fils doit être damné, n'ayant
» point la faculté de réfléchir sur lui-
» même, & de pouvoir connoître Dieu.
» Ne voilà-t-il pas un beau raisonne-
» ment, & fondé sur d'excellens prin-
» cipes ! Je suppose, pour un moment,
» que je sois ce même Aristote que
» Mallebranche a si griévement inju-
» rié. Dites-moi, lui demanderois-je,
» M. le métaphysicien François, qui
» vous a appris qu'une mere puisse
» communiquer à une créature, qui ne
» peut réfléchir, des desirs de concu-
» piscence, qui doivent la rendre mal-
» heureuse ? Quelle preuve avez-vous,
» pour montrer qu'il est de la justice
» de Dieu de punir un innocent d'une
» faute, qu'il fait sans le sçavoir, &

» qu'il eſt néceſſité de faire? Je vou-
» drois bien que vous m'appriſſiez, s'il
» dépend d'un enfant de réſiſter aux
» impreſſions que font ſur lui les mou-
» vemens que reſſent ſa mere? S'il n'eſt
» pas le maître d'y apporter aucune
» réſiſtance, & s'il eſt déterminé à les
» ſuivre par les loix générales de la
» nature, n'eſt-il pas ridicule de dire
» qu'il eſt puni, parce qu'il a fait ce
» qu'il convenoit à ſon eſſence qu'il fit?
» J'aimerois mieux ſoutenir qu'un en-
» fant devient pécheur en naiſſant,
» parce qu'il ſuce le lait d'une nour-
» rice qui a péché, que de dire qu'il
» l'eſt par les mouvemens & les im-
» preſſions qu'il reçoit dans le ſein de
» ſa mere. La premiere de ces deux
» propoſitions eſt moins contraire au
» bon-ſens : car un enfant peut vivre
» ſans teter; mais il ne le peut, ſans
» reſſentir les mouvemens de ſa mere,
» lorſqu'il eſt encore dans ſon ſein. «

Si les péripatéticiens relevoient, de tems en tems, les fautes des plus célèbres philoſophes modernes, & s'ils les battoient avec les mêmes armes, dont

ils offensent Aristote, peut-être viendroient-ils à bout de les rendre plus modestes, ou plus orgueilleux. Les cartésiens, & sur-tout Mallebranche, ont affecté de parler des anciens philosophes, avec le dernier mépris. On croiroit, à les entendre, qu'ils ont toujours écrit les choses les plus sensées & les plus évidentes : il s'en-faut bien cependant que cela soit ; & ils sont tombés souvent dans des fautes qu'ils auroient relevées, dans les autres, avec une hauteur insupportable. J'espere vous faire convenir, dans quelque tems, de cette vérité. Ils ont même outré leurs crimes dans bien des endroits : ils ne se sont pas contentés de condamner tous les ouvrages de physique d'Aristote ; ils ont encore décrié & blâmé, sans restriction, la logique (1) de ce philosophe. Il est vrai qu'elle est beau-

(1) Les regles de la logique d'Aristote ..... sont plus propres pour diminuer la capacité de l'esprit, que pour l'augmenter ; parce qu'il est visible que, si l'on veut se servir, dans la recherche de quelque vérité, des regles qu'elle nous donne, la capacité de l'esprit en sera partagée ; de sorte qu'il en aura moins pour être attentif, & pour

coup moins instructive que les péripatéticiens ne le disent; mais enfin elle sert à former le jugement, pourvû qu'on en rejette les catégories, & qu'on ne s'amuse point à une étude aussi inutile & aussi infructueuse.

Il faut donc convenir de bonne-foi, avec les cartésiens, que *les catégories d'Aristote* (1), *dont on fait tant de mystere, sont d'elles-mêmes très-peu utiles, & non-seulement ne servent guéres à former le jugement, mais souvent y nuisent beaucoup*. Il faut aussi avouer qu'Aristote, dans sa logique, a prescrit plusieurs principes très-utiles, pour démêler les bonnes raisons des fausses objections, & pour détruire & anéantir les sophismes : c'est la justice que lui rendent de grands auteurs modernes. Un sage & sçavant écrivain, en condamnant les défauts de la logique de ce philosophe, en a loué les beautés. » Où » Aristote a le mieux réussi, dit-il (2),

comprendre toute l'étendue du sujet qu'il examine. *Mallebr. recher. de la vérité, liv.* 1. *chap.* 3. *pag.* 181.

(1) La logique ou l'art de penser, pag. 21.

(2) Hist. crit. de la philosophie, tom. 2. p. 278.

» c'eſt dans ſa logique : il y découvre
» les principales ſources de l'art de
» raiſonner. Il perce dans le fond iné-
» puiſable des penſées de l'homme. Il
» démêle ſes penſées, fait voir la liai-
» ſon qu'elles ont entr'elles, les ſuit
» dans leurs écarts & dans leurs con-
» trariétés, & les ramene enfin à un
» point fixe. Je m'imagine que, ſi l'on
» pouvoit atteindre le bout de l'eſprit,
» Ariſtote l'auroit atteint; mais ſa mé-
» thode, quoique louée par tous les
» philoſophes, n'eſt point exempte de
» défauts. 1°. Il s'étend trop, & par-
» là il rebute : on pourroit réduire
» à peu de pages tout ſon livre des
» catégories, & celui de l'interpréta-
» tion; le ſens y eſt noyé dans une
» trop grande abondance de paroles.
» 2°. Il eſt obſcur & embarraſſé; il
» veut qu'on le devine, & qu'on pro-
» duiſe avec lui ſes penſées : quelque
» habile qu'on ſoit, on ne peut guéres
» ſe flatter de l'avoir totalement en-
» tendu, témoin ſes analytiques, où
» tout l'art du ſyllogiſme eſt enſeigné;
» d'ailleurs cet art ne mérite pas de ſi

» grands éloges. Les hommes appren-
» nent de la nature à tirer des consé-
» quences d'un principe établi ; il ne
» leur faut point d'étude pour cela,
» ou du moins il leur faut peu d'é-
» tude. «

Pour fortifier ce dernier sentiment de l'auteur de l'histoire critique de la philosophie, je joindrai un passage de Locke à celui que je viens de rapporter. » Ce n'est point, dit cet illustre
» Anglois (1), par les régles du syllo-
» gisme, que l'esprit humain apprend
» à raisonner : il a une faculté natu-
» relle d'appercevoir la convenance ou
» la disconvenance de ses idées ; & il
» peut les mettre en bon ordre, sans tou-
» tes ces répétitions embarrassantes. «

Convenons donc, monsieur, qu'Aristote a été un grand génie ; qu'on lui est redevable d'avoir prescrit des régles utiles & nécessaires à la solution, & même à l'anéantissement des sophismes : mais n'allons point, comme les péripatéticiens outrés & les scholastiques,

(1) Locke, essais philosophiques sur l'entendement humain, liv. 4. chap. 17. pag. 126.

jusqu'à croire que Dieu a été si avare de ses faveurs envers les hommes, » que, se contentant (1) d'en faire des » créatures à deux jambes, il a laissé » à Aristote le soin de les rendre créa- » tures raisonnables. « Je finirai, monsieur, l'examen des défauts & des vertus de ce philosophe Grec, par l'éloge qu'il mérite, d'avoir condamné hautement toutes les chimeres & les folies que la superstition & le paganisme attribuoient à sa divinité. » Les addi- » tions, dit-il (2), que l'on a faites à la » nature divine, sont des fables accom- » modées à la portée du peuple & aux » intérêts de la société. C'est par cette » raison, que l'on a donné aux dieux » non-seulement la figure humaine, » mais quelquefois celle des bêtes. «

(1) Id. ibid.

(2) Tradita autem sunt quædam à majoribus nostris, & admodum antiquis, ac in fabulæ figura posterioribus relicta, quod hi dii sint, universamque naturam divinam contineant. Cætera vero fabulose ad multitudinis persuasionem, & ad legum, ac ejus quod conferat oportunitatem jam illata sunt. Hominiformes namque, ac aliorum animalium nonnulli similes eos dicunt, ac alia consequentia, & similia eis quæ dicta sunt. *Arist. metaph. lib. 12. cap. 8. pag. m. 744. E.*

Laiſſons Ariſtote, & paſſons à d'autres philoſophes platoniciens, qui avoient établi une ſecte, qui n'a ſubſiſté que peu de tems, en égard à la péripatéticienne. Xenophanès, natif de Colophon, en fut le fondateur. Elle fut appellée la ſecte d'Elée, parce qu'elle fut accrue par les ſoins de Zénon d'Elée : elle ne fut jamais cependant fort conſidérable & fort ſuivie ; mais elle produiſit pluſieurs grands hommes.

Xenophanès tourna en ridicule les divinités d'Homere, & ſe moqua de la maniere indécente dont Héſiode avoit parlé de la divinité. Il ſe récrioit, avec raiſon, ſur l'aveuglement des hommes, qui s'imaginoient que les dieux avoient pris naiſſance ; qu'ils s'habilloient, ſe nourriſſoient, ſe perpétuoient comme les ſimples mortels ; & que, non contens de les imiter dans leur façon de vivre, ils combattoient mutuellement les uns contre les autres, & ſe déclaroient la guerre pour les plus petites choſes.

Après avoir raiſonné auſſi ſenſément

ſur les divinités des poëtes, Xenophanès ſuppoſoit, à ſon tour, un dieu auſſi abſurde & auſſi criminel. A la vérité, il n'admettoit qu'un être (1) éternel & immuable : mais il lui donnoit une figure ſphérique ; & cet être étoit l'univers. Voilà le ſyſtême de Spinoſa dans tout ſon jour, à la figure ſphérique près, que ce philoſophe moderne ne ſoutenoit point, croyant la matiere indéfinie, ou plutôt infinie.

Il n'eſt pas ſurprenant que Xenophanès, ne connoiſſant d'autre divinité que la matiere, ſe moquât des dieux d'Homere : il ne faut point regarder ſon mépris, comme une marque de la ſupériorité de ſon génie ; car il eſt, pour le moins, auſſi abſurde de ſuppoſer un dieu matériel, & d'une forme ſphérique, tel qu'une boule faite au tour, que d'admettre des dieux qui ſont revêtus de la figure humaine. L'argument de Ciceron ne devoit point paroître

(1) Xenophanes . . . . dicit . . . unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum quidquam & ſempiternum, conglobata figura. *Cicer. acad. quæſt. lib.* 4.

méprisable à ceux qui cherchoient à soutenir les divinités des poëtes. » De
» toutes les formes, disoit cet illustre
» Romain (1), la plus parfaite & la
» plus belle est celle de l'homme. Dieu
» a une forme ; il doit donc avoir celle
» de l'homme. D'ailleurs personne ne
» peut être heureux sans la vertu, &
» vertueux sans la sagesse : la vertu
» & la sagesse ne se rencontrent que
» dans une figure humaine ; il faut donc
» que Dieu soit revêtu de la figure hu-
» maine. «

Ce raisonnement vaut beaucoup mieux, quoiqu'il soit faux, que celui de Xenophanès, qui, pour soutenir la figure sphérique de sa divinité, & détruire celle des dieux d'Homere, disoit que si les animaux se forgeoient des dieux, ils les revêtiroient de leurs for-

(1) Quod si omnium animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans est : eâ figurâ profectò est, quæ pulcherrima sit omnium : quoniamque Deos beatissimos esse constat, beatus autem esse sine virtute nemo potest, nec virtutes sine ratione constare, nec ratio usquam inesse nisi in hominis figurâ ; hominis esse specie Deos confitendum est. *Cic. de nat. deor. lib. 1. cap. 18.*

mes : *ex falso supponenti sequitur ridiculum.* Si les bêtes raisonnoient distinctement, elles connoîtroient, sans doute, que leur figure & leurs facultés sont au-dessous de celles des hommes ; & par conséquent elles donneroient à la divinité la forme la plus noble : mais à quoi sert de tirer des conséquences d'un principe évidemment faux ? En supposant que l'eau de la mer peut acquérir le même goût que le vin de Bourgogne, il me semble aisé de conclure que les Allemands, même ceux qui sont les plus attachés au pape, en feroient plus de cas, que de l'*eau-bénite*.

Dès qu'on suppose Dieu matériel, & qu'on lui attribue une forme déterminée, l'humaine est sans doute la plus noble & la plus raisonnable. Xenophanès n'avoit-il pas bonne grace de plaisanter sur les dieux d'Homere, dans se tems qu'il en admettoit un rond, voyant & entendant, ne respirant point, & n'ayant rien de semblable aux hommes ? Voilà un animal d'une espece aussi noble que la taupe & la marmote ; le seul avantage qu'il ait sur ces deux derniers,

c'est

c'est que ne respirant point & n'ayant point de poumon, il ne peut souffrir de l'*astme*, & ne craint pas de devenir pulmonique.

Il est surprenant qu'il se soit trouvé d'habiles gens, qui ayent voulu excuser les sentimens de Xenophanès. L'auteur de l'art de penser, en parlant du sophisme appellé, par Aristote, *ignoratio elenchi*, c'est-à-dire, l'ignorance de ce que l'on doit prouver contre son adversaire, dit (1) » qu'il eût été à souhaiter » qu'Aristote, qui a eu soin de nous » avertir de ce défaut, eût eu autant » de soin de l'éviter. Car on ne peut » dissimuler qu'il n'ait combattu plu- » sieurs des anciens philosophes, en » rapportant leur opinion peu sincere- » ment. Il réfute Parménide & Me- » lissus, pour n'avoir admis qu'un seul » principe de toutes choses, comme » s'ils avoient entendu par-là le prin- » cipe dont elles sont composées; au » lieu qu'ils entendoient le seul & uni- » que principe, dont toutes les choses

(1) La logique, ou l'art de penser, part. 3, chap. 19.

» ont tiré leur origine, qui eſt Dieu. «

L'envie, qu'ont eue certains philoſophes modernes, de rendre orthodoxes les ſentimens des plus célèbres anciens ſur la nature de Dieu, & la connoiſſance de ſon unité, a ſéduit l'auteur de l'art de penſer : il n'a pas pris garde que la prévention faiſoit ſur lui le mauvais effet qu'il croyoit qu'elle avoit produit ſur Ariſtote. » Il a fait plus d'honneur, dit un fameux philoſophe (1), » à Parménide & à Meliſſus, qu'ils n'en » méritent. Il les repréſente, comme » des gens orthodoxes ſur l'origine des » créatures; néanmoins ils étoient auſſi » impies que Spinoſa, ou peu s'en falloit. Ils ne reconnoiſſoient point de » différence entre le principe, dont les » choſes compoſées, & celui qui les a » produites : ils n'admettoient qu'un » ſeul être; & ils prétendoient que » tout étoit éternel : voilà ce qu'on » leur impute dans Euſebe... Ariſtote » ne leur impute point tout cela à tous » égards : il reconnoît que Parmé-

(1) Bayle, dictíon. hiſtor. & critique, article *Xenophanès*, remarque B.

» nide (1) enseignant, d'un côté, que
» réellement il n'y a qu'un être, mais
» que, selon les apparences, il y en a
» plusieurs, s'est accommodé à l'ap-
» parence, & a supposé deux autres
» principes ; le chaud & le froid, le
» feu & la terre. «

Je trouve, monsieur, dans la façon de penser de Xenophanès, autant de ressemblance avec celle de Spinosa, que dans les sentimens de ces philosophes : tous deux étoient également athées, ne reconnoissant d'autre divinité que l'univers, qu'ils croyoient avoir

(1) Coactus vero illa quæ apparent sequi, & unum ratione, plura vero secundum sensum putans esse, duas causas rursum, ac duo principia ponit, calidum & frigidum, velut ignem & terram dicens. *Arist. metaphysica*, *lib.* 1. *cap.* 5. *p.* 648.

Je dirai ici, en passant, que Bayle, qui a cité le passage de l'*art de penser* que je rapporte, n'a pas cité juste. Il renvoye au XVIII. chapitre de la troisiéme partie, & c'est au XIX. A Dieu ne plaise que je veuille taxer un aussi grand homme d'inexactitude : je ne fais cette remarque que pour faire sentir combien on est malheureux de passer par les mains de certaines gens. J'ai trouvé, en lisant le dictionnaire de ce sçavant & judicieux critique, cinq cens quatre-vingt-trois citations fausses. J'aurai occasion d'en indiquer un nombre considérable dans la lettre suivante.

été de tout tems ; & tous deux vouloient également couvrir leurs dogmes impies par quelques opinions qu'ils soutenoient seulement par forme, & pour ne pas heurter les apparences. Le *tractatus theologico-politico*, de Spinosa, est rempli de phrases fort belles à la louange de l'écriture, des prophétes & de la religion. Au fond, toutes ces phrases ne signifient rien : on connoît aisément où veut en venir cet athée ; on s'apperçoit qu'il joue le même rôle que Xenophanès, & qu'il ne travaille qu'à sauver les apparences.

L'auteur de l'art de penser n'a pas été le seul qui ait pris assez mal-à-propos la défense de ce dernier philosophe, contre Aristote. Le jésuite Lescalopier, dans le commentaire qu'il a fait sur l'ouvrage de Ciceron, intitulé, *de la nature des dieux*, est tombé dans la même faute. Il soutient (1) que le sen-

(1) Aristoteles..... Xenophanem.... à toto philosophorum senatu relegandum censet. Eam tamen Xenophani de Deo sententiam adscribit, quæ minimè agreste ingenium sapiat. *Lescalopier, in Cicer. de nat. deorum, lib.* 1.

timent, que Xenophanès avoit sur l'unité de Dieu, est une preuve qu'il avoit le génie vaste, sublime, & qu'il ne méritoit point les reproches d'ignorance & de grossiéreté, que lui a faits Aristote. Il n'est pas nécessaire, monsieur, que je vous fasse sentir le défaut de la critique du jésuite; vous lui appliquerez, sans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un instant, sur l'auteur de l'art de penser.

Xenophanès prétendoit qu'il n'y avoit aucun mouvement réel dans le monde, ou du moins il soutenoit qu'on ne pouvoit le prouver; car il croyoit fortement l'incompréhensibilité de toutes choses, & pensoit qu'on ne pouvoit s'assurer de rien touchant leur nature. En vous parlant des disciples de ce philosophe, je vous dirai les principales raisons sur lesquelles on appuyoit l'opinion qui rejettoit le mouvement. Je vous avertis d'avance qu'elles vous paroîtront fort mauvaises; aussi ne sont-elles pas trop bonnes: mais quelque extraordinaire, quelque faux que soit le sentiment qui rejette le mouvement,

quelque ridicule qu'il entraîne après lui, il faut cependant avouer que Xenophanès & ses disciples ont été de grands génies ; & qu'il falloit même avoir autant d'esprit qu'ils en avoient, pour donner quelque vraisemblance à une opinion aussi absurde, & pour défendre aussi-bien une aussi mauvaise cause.

Parménide fut un des plus célèbres disciples de Xenophanès : il ajouta quelques nouvelles opinions à celles de son maître ; on peut le regarder comme le modéle de Mallebranche. C'est lui qui soutint, le premier, » que nos » idées ont une existence réelle & in» dépendante de notre volonté ; qu'el» les subsistent de deux manieres, en » nous & hors de nous, &c. « L'auteur de l'histoire critique de la philosophie a parfaitement exposé toute la doctrine de ce philosophe sur les idées ; & il a eu raison de dire » que les sen» timens de Parménide (1), que Platon » a rapportés dans un dialogue, se

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 2. liv. 5. chap. 23. pag. 312.

» trouvent mieux placés dans les ou-
» vrages de saint Augustin, & dans
» ceux de Mallebranche, ce dernier
» ayant sur-tout démontré que nos
» idées sont hors de nous ; que nous
» ne les créons pas ; qu'elles sont éter-
» nelles, inaltérables, l'essence même
» de Dieu ; & que lui seul contient
» généralement toutes les perfections
» des êtres créés. «

En accordant au pere Mallebranche la gloire d'avoir perfectionné le systême des idées, il s'ensuivra toujours qu'il n'en a point été l'inventeur : saint Augustin, plus de mille ans avant lui, l'avoit soutenu dans ses ouvrages ; & Parménide, plusieurs siécles avant saint Augustin. Combien y a-t-il peu de Mallebranchistes qui pensent que leur maître n'est pas l'auteur d'une opinion qui lui a donné tant de réputation, & qu'il n'a fait que la présenter à ses lecteurs d'une maniere un peu plus subtile & plus sublime (j'ai pensé dire obscure), que Parménide. Voilà, monsieur, deux philosophes de la secte d'Elée, qui ont servi de modéles, dans ces derniers

tems, à deux auteurs bien opposés; Spinosa & Mallebranche.

Parménide eut une opinion, sur le soleil, assez extraordinaire. Il falloit que cet astre produisît sur lui un effet différent que sur le reste des hommes; car il soutenoit (1) qu'il étoit froid & chaud tout à la fois. Ce sont-là de ces découvertes qui sont si extraordinaires, que, le reste des hommes ne pouvant les appercevoir, l'auteur a travaillé à pure perte. En vérité, je ne sçai, monsieur, à quoi songeoit Parménide; peut-être croyoit-il que la singularité de ses opinions physiques devoit répondre à ses sublimes illusions métaphysiques. Un philosophe, qui veut prouver que l'essence de Dieu, diversement modifiée, représente tous les êtres possibles, peut bien soutenir que le soleil est froid & chaud.

Avant que de quitter Parménide, souffrez, monsieur, que je vous fasse appercevoir deux sortes de Spinosisme, ou plutôt de *parménidisme*: le

(1) Parmenides.... dixit solem ipsum calidum esse, atque frigidum. *Laertius. Menag. lib.* 9.

premier materiel, qui prétend que tous les corps ne ſont que des modifications d'une ſubſtance unique, qui eſt Dieu ; le ſecond ſpirituel, qui rend toutes les idées des hommes des modes d'une ſeule & unique ſubſtance immatérielle, qui eſt Dieu. Je vous ai montré, dans mes lettres précédentes, les abſurdités qui découlent du ſpinoſiſme matériel ; dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire, au premier jour, ſur les philoſophes modernes, j'eſpere vous prouver que le ſpirituel n'eſt ſujet à guéres moins d'inconvéniens.

Je viens à Meliſſus, qui, ayant été d'abord diſciple de Xenophanès, ſe perfectionna enſuite ſous Parménide : il ſoutint, ainſi que ſes maîtres, l'unité, l'immobilité & l'incompréhenſibilité de toutes choſes.

Zénon d'Elée fut un des principaux éleves de Meliſſus. Ce philoſophe n'eſt point le même Zénon, dont je vous ai déja parlé, qui ſe pendit, parce qu'il avoit fait une chute : ce dernier eſt appellé Zénon Cypriot ; il étoit natif de la ville de Cytie. Je retourne à celui

d'Elée. On assure qu'il étoit beau, bien fait ; & qu'il parloit bien, & avec beaucoup de grace. Il avoit un génie vif, sublime, pénétrant ; mais il n'employa pas trop utilement de si rares qualités. Il s'attacha fortement aux dogmes de Xénophanès & de Melissus, & soutint tous leurs paradoxes avec beaucoup de vivacité, ou plutôt avec beaucoup d'opiniâtreté. Il voulut surtout prouver qu'il n'y avoit point de mouvement : il se servit, pour cela, des argumens captieux de ses maîtres, & leur donna de nouvelles forces. Un corps, disoit-il, ne sçauroit être en deux lieux différens dans le même tems : or, s'il étoit vrai qu'une fléche, qui semble se mouvoir vers certain lieu, se mût réellement, il faudroit qu'elle fût tout ensemble en repos & en mouvement ; car la fléche est à chaque moment dans un espace qui lui est égal ; & elle y doit être en repos : puisqu'on n'est point dans un espace que l'on quitte, il n'est donc aucun instant, où elle se meuve ; si cela arrivoit, elle seroit tout ensemble en repos & en mouvement.

Le sçavant Bayle, qui s'est fait un plaisir de donner aux argumens de Zénon toute la force qu'ils peuvent avoir, après s'être assez étendu sur ce premier, qui dans le fond n'est qu'un sophisme, en propose plusieurs autres : je me contenterai de vous en rapporter un des principaux ; si vous êtes curieux de les sçavoir tous, vous pourrez les chercher dans l'original. » S'il y avoit du mou-» vement, *fait dire le philosophe moderne* » *à l'ancien* (1), il faudroit que le mo-» bile pût passer d'un lieu à un autre : » car tout mouvement enferme deux » extrémités, *terminum à quo*, *termi-» num ad quem* ; le lieu d'où l'on part, » & le lieu où l'on arrive : or ces deux » extrémités sont séparées par des es-» paces qui contiennent une infinité de » parties, vû que la matiere est divi-» sible à l'infini ; il est donc impossible » que le mobile parvienne d'une extré-» mité à l'autre. Le milieu est composé » d'une infinité de parties, qu'il faut » parcourir successivement les unes

(1) Bayle, dictionn. historique & critique, article *Zénon*, remarque K.

» après les autres, sans que jamais » vous puissiez toucher celle de de» vant; en même tems que vous tou» chez celle qui est en deçà : de sorte » que pour parcourir un pied de ma» tiere, je veux dire, pour arriver du » commencement du premier pouce à » la fin du douzieme, il faudroit un » tems infini; car les espaces qu'il faut » parcourir successivement entre ces » deux bornes, étant infinis en nom» bre, il est clair qu'on ne les peut » parcourir, que dans une infinité de » momens, à moins qu'on ne voulût » reconnoître que le mobile est en plu» sieurs lieux à la fois; ce qui est faux » & impossible. «

Tous ces raisonnemens sont fort subtils & fort captieux; mais au fond, ce sont des sophismes qui ne méritent d'autre réponse & d'autre réfutation, que celle dont se servit un philosophe cynique, qui, entendant parler contre le mouvement, se leva de sa place, & se mit à marcher à grands pas dans la salle. Bayle a eu tort de dire qu'une pareille réponse étoit plus sophistique

que les raisons de Zénon. Il est des choses, où il ne faut recourir qu'aux voies les plus simples & les plus communes ; & lorsque des gens sont assez entêtés & opiniâtres, pour préférer des subtilités à l'évidence, on doit leur dire : bercez-vous de chimeres, niez les choses les plus sûres, cela vous amuse ; nous y consentons. Bayle a commis une faute, en voulant excuser Zénon. Il dit (1) » que la réponse du » philosophe cynique est le sophisme » que les logiciens appellent *ignoratio* » *elenchi*. C'étoit sortir, ajoute-t-il, » de la question ; car ce philosophe » ne rejettoit pas le mouvement appa» rent : il ne nioit pas qu'il ne semble » à l'homme, qu'il y a du mouvement ; » mais il soutenoit que réellement rien » ne se meut. « Je m'étonne que l'illustre Bayle ait refusé de croire que Zénon nioit même qu'il y eût des apparences & des illusions. Il n'accordoit point qu'il y eût aucune vraisemblance : il avoit porté l'incertitude jusqu'à cet excès ; & se voyant pressé de toutes

(1) Idem, ibid.

parts : Xenophanès & Melissus, dit-il, ont prétendu que tout n'est qu'apparence & illusion ; & moi, je soutiens qu'il n'y a ni apparence, ni illusion, puisqu'il n'y a rien du tout. Séneque s'est moqué, avec raison, d'une folie aussi singuliere : *omnia negotia dejecit*, écrit-il (1) en parlant de ce philosophe, *ait nihil esse*. Xenophanès nioit même qu'il existoit : c'est un auteur moderne qui sera le garant de cette particularité ; la voici telle qu'elle est dans l'ouvrage où je l'ai trouvée. » Mais (2) quoi, » repliquoit-on à Xenophanès, quand » même il n'y auroit absolument rien » au dehors, du moins seriez-vous » quelque chose, vous qui pensez, qui » soutenez de si étranges sentimens. » Non, encore une fois, répondoit le » philosophe d'Elée, il n'y a rien du » tout, il n'y a rien. «

Le courage & la vertu de Zénon ont mérité de grands éloges : ses inclinations furent aussi nobles, que ses senti-

(1) Senec. epist. *epist.* 88.
(2) Histoire critique de la philosophie, tom. 1. liv. 5. chap. 23. pag. 316.

mens parurent extraordinaires. Il voulut rendre la liberté à sa patrie, qu'un tyran avoit soumise; & malheureusement la conspiration ayant été découverte, on dit qu'il eut assez de courage (1), pour se couper la langue avec les dents, afin de ne pouvoir être forcé de révéler les complices. Quelques-uns ajoutent qu'il la cracha au visage du tyran; d'autres racontent ce fait, d'une maniere très-différente. Ils disent (2) que Zénon, après avoir nommé quelques-uns des complices, demanda au tyran de pouvoir lui parler à l'oreille; & qu'il la lui mordit, & s'y attacha si fortement, qu'on ne put lui faire lâcher prise, qu'en lui donnant de grands coups d'aiguillon. Si ces dernieres circonstan-

(1) Avulsam dentibus linguam suam cum cruento sputamine in oculos interrogantis . . . . . impegit. *Ammian. Marcellin. lib.* 14. *cap.* 9.

(2) *Εἶτα περὶ τινῶν εἰπὼν ἔχειν τινὰ εἰπεῖν αὐτῷ πρὸς τὸ οὖς καὶ δακὼν οὐκ ἀνῆκεν ἕως ἂν ἀπεκεντήθη, ταὐτὸν Ἀριστογείτονι τῷ τυραννοκτόνῳ παθών.* Deinde cum de quibusdam dixisset, quidquam sibi ad aurem loqui velle, eam mordicus apprehensam non ante dimisit quam stimulis foderetur, idem agens quod Aristogiton tyrannicida. *Diogen. lib.* 9. *num.* 26.

ces ſont véritables, elles ne ſont guéres d'honneur à Zénon. Un philoſophe, qu'on eſt obligé de traiter comme un dogue d'Angleterre, & à qui il faut piquer les feſſes, pour l'obliger à ouvrir la bouche, eſt un ſage d'une eſpece bien ſinguliere. Auſſi crois-je que ce fait eſt un conte; je penſe même que celui de l'*amputation* de la langue n'eſt guéres plus certain, quoiqu'il ſoit rapporté par divers auteurs (1). Car ſi Zénon ſe coupa la langue, dans la crainte que la douleur ne le forçât à trahir ſon ſecret, il eût dû auſſi ſe couper les deux mains, pour empêcher qu'on ne l'obligeât d'écrire ce qu'il ne pouvoit dire. Ainſi, en recourant à l'expédient de ſe priver de l'uſage de la parole, il ne mettoit pas ſon ſecret en ſûreté, dès qu'il avoit celui des mains; & qu'il craignoit trop la douleur, pour pouvoir être maître de lui-même: peut-être ne fit-il pas cette réflexion, cependant bien naturelle. Enfin, quoi qu'il en ſoit, il eſt permis de douter de cette

(1) Linguam ſuam, dentibus amputatam, in tyrannum expuit. *Plut. adverſ. color. ſub fin.*

hiſtoire,

histoire, puisqu'elle est rapportée si différemment.

Leucippe fut disciple de Zénon ; mais il abandonna les paradoxes & les sentimens extraordinaires de son maître. Il fut l'auteur & l'inventeur du systême, qui n'admet que du vuide & des atomes dans l'univers. Quelques écrivains, soit anciens, soit modernes, ont attribué à un certain Moschus l'honneur de cette invention. Il étoit Phénicien (1), natif de Sidon, & vivoit avant le siége de Troye. Si ce fait est véritable, l'hypothèse Gassendiste étoit connue environ douze ans avant Jesus-Christ. Un habile critique doute que ce physicien aït jamais existé. » A parler, dit-il (2), suivant les régles de » la critique, on ignore qui est ce » Moschus. Josephe, Tatien & Athénée assurent qu'il a composé l'histoire » de son pays en langue phénicienne. » Iamblique le vante, comme un fer-

(1) Si Possidonio credimus, antiquum de atomis dogma Moschi est, hominis Sidonii, qui ante Trojani belli tempus vixit. *Strab. tom.* 2. *lib.* 16.

(2) Histoire critique de la philosophie, tom. 2. pag. 321.

» tile & grand physicien. Les uns va-
» rient sur son nom, & les autres sur
» le pays où il a pris naissance : parmi
» toutes ces incertitudes, je serois
» tenté de croire qu'il n'y a jamais eu
» d'homme qui ait porté ce nom ; &
» que Possidonius, qui lui attribue la
» découverte du systême des atomes,
» s'égare prodigieusement. «

Sans vouloir garantir la justesse de la critique de M. Deslandes, il me suffit de vous la rapporter ; vous en jugerez, comme bon vous semblera. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que le systême gassendiste avoit été mis dans un grand jour par Leucippe ; il est vrai qu'il fut encore mieux développé, dans la suite, par Démocrite, génie grand, vaste & sublime. Aristote, qui blâme assez volontiers tous les philosophes qui l'avoient précédé, convient de l'étendue des connoissances de Démocrite ; il avoue que ce philosophe sembloit (1) avoir entrepris de posséder toutes les sciences.

(1) Cui (Democrito) omnia fuisse curæ videntur. *Arist. de gener. & corrupt. lib. 1. cap. 2.*

Démocrite fit plusieurs augmentations au systême de Leucippe ; il le porta presque jusqu'au point, où il fut adopté & soutenu par les épicuriens. Ce philosophe admit le mouvement des atomes de toute éternité. Selon lui, chaque atome est doué de quelque chose de spirituel & de divin ; la nature entiere participe à cette divinité, puisqu'elle n'est composée que des atomes que le hazard assembla & accrocha ensemble, lors de la formation de l'univers. Je vous parlerai bientôt plus amplement de ce systême, en faisant mention des opinions d'Epicure.

Démocrite soutint la pluralité des mondes. Il seroit, disoit-il, aussi ridicule de croire qu'il n'y a qu'un monde dans l'infini, que de se figurer qu'il n'y a qu'un seul épi de bled dans une vaste terre qui paroît en être couverte. Epicure & ses disciples adopterent aussi ce sentiment : ils prétendoient (1) que la na-

(1) Cum tamen omnia cum cœlo, terraque, marique,
Nil sint ad summam summaï totius omnem.
Lucret. de rer. nat. lib. 6, v. 678. & 679. tom. 2. pag. 598.

ture n'avoit rien produit qui fût unique dans son espece. Pourquoi, disoient-ils, n'auroit-elle donc fait qu'un monde, elle qui aime si fort à se varier de tant de diverses manieres?

Voilà, monsieur, la pluralité des mondes de Descartes, de Huygens & de Fontenelle : deux mille ans avant eux, on avoit soutenu qu'il y avoit une infinité de soleils, de lunes, de planetes, de terres.*

Je pense que vous vous appercevez, que, plus nous allons en avant, plus

* Præterea cùm materies est multa parata,
Cum locus est præsto, nec res, nec caussa moratur
Ulla : geri debent nimirum, & confieri res.
Nunc & seminibus si tanta est copia, quantam
Enumerare ætas animantum non queat omnis :
Visque eadem, & natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat simili ratione,
Atque huc sunt conjecta; necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes, & sæcla ferarum.
Huc accedit, ut in summâ res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, & unica solaque crescat.
. . . .
Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,
Terramque, & solem, lunam, mare, cætera, quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.
Idem, lib. 2. pag. 202. & seq. v. 1065. & seq.

je tiens la parole que je vous ai donnée, de vous montrer que toutes ces hypothèses rhabillées à la *moderne*, & dont on fait aujourd'hui tant de cas, parce qu'on les croit nouvelles, sont très-anciennes, & ne doivent point leur origine aux philosophes de ces derniers tems.

Revenons à Démocrite. Il falloit que ce fût un grand physicien, & qu'il connût parfaitement les vertus les plus cachées des choses, puisqu'on dit qu'il trouva le secret de prolonger sa vie pendant trois jours, pour faire plaisir à sa sœur. Cette bonne fille s'attristoit, de ce que la mort de son frere la priveroit d'assister aux fêtes de Cérès : le galant philosophe, pour consoler cette affligée, se fit apporter tous les jours des pains chauds ; & en flairant l'odeur de ces pains, il prolongea sa vie jusqu'à ce que les fêtes eussent été célébrées. Diogene-Laërce (1) rapporte

(1) Mœrentem sororem, quod, illo in celebritate Cereris morituro, ipsa deæ vota exsolvere nequiret, bono animo esse jussit, panesque calidos sibi quotidie offerri ; eos igitur naribus cum admo-

ces particularités, auxquelles je pense que vous n'ajouterez guéres plus de foi que moi. Si l'on peut prolonger la vie à un vieillard, pendant trois jours, avec l'odeur du pain chaud, voilà un cordial plus excellent que les goutes d'Angleterre : *credat Judæus Apella ; non ego.* Athénée raconte cette histoire un peu différemment (1). Il dit que Démocrite ayant résolu de se laisser mourir, pour se délivrer des incommodités de la vieillesse, dont il étoit ennuyé, recula sa mort de trois jours, pour faire plaisir à ses sœurs, qui souhaitoient d'assister aux fêtes de Cérès. Il se servit, pour cela, d'un pot de miel, dont l'odeur lui conserva la vie pendant quelques jours : après la célébration des fêtes, il fit ôter son pot de miel, & mourut.

Ce second conte n'est guéres plus vraisemblable que le premier. Ce qui me détermine à rejetter entierement

visset, vivum se, donec ea celebritas transiret, servavit. Ubi verò dies illi transierunt (tres autem erant) quietissime ac minimo dolore conclusit vitam. *Laert. lib. 9. segm. 43.*

(1) Athen. lib. 2. cap. 7.

ces *flairemens* de pain chaud & de pot de miel, c'est que Lucrece, qui parle de la mort de Démocrite, & qui dit que ce philosophe se la donna lui-même, ne fait aucune mention de cette histoire. » Démocrite, écrit-il (1), » écoutant les avis que lui donna la » vieillesse, & s'appercevant que son » esprit baissoit, alla au-devant de la » mort, & subit volontiers l'arrêt du » sort. Epicure, qui a paru parmi les » sages, comme le soleil parmi les » étoiles, a de même été sujet aux loix » du trépas. « Après ces éloges, Lucrece conclut qu'il est ridicule que des hommes ordinaires se plaignent de la fortune, qui borne trop leurs jours. Ce sage poëte raisonne sensément. Si

(1) Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit, memores motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, & omneis
Præstrinxit stellas exortus uti æthereus sol.
Tu vero dubitabis, & indignabere obire,
Mortua cui vita est propè jam vivo, atque videnti,
Qui somno partem majorem conteris ævi?
Lucret. de rer. nat. lib. 3. p. 332. v. 1053. & seq.

parmi les mortels, quelques-uns devoient avoir droit de prétendre à l'immortalité, ce feroit ceux dont la connoiſſance & les talens font utiles au bonheur de la ſociété. Newton, Locke, Deſcartes ont cauſé, par leur mort, plus de perte à l'Europe, que la naiſſance de trente princes, de cent cardinaux & de dix mille nobles ne lui ont fait de bien. Un homme, comme Locke, eſt un de ces phénomênes heureux, que la nature ne montre qu'une fois pendant la durée d'un monde.

Avant que de quitter entierement Démocrite, je crois devoir le juſtifier contre Pline, qui lui impute des opinions qu'il ne ſoutint jamais, ſelon toutes les apparences. Cet hiſtorien (1) ſe moque, avec raiſon, de certaines abſurdités qui étoient inférées dans un livre, qui traitoit de la nature & des qualités du caméléon, & qu'on attribuoit à Démocrite; mais il auroit dû

(1) Jungemus illis.... chamæleonem peculiari volumine dignum exiſtimatum Democrito, ac per ſingula membrâ defectum, non ſine magnâ voluptate noſtrâ cognitis, proditiſque mendaciis Græcæ vanitatis. *Plin. lib.* 10. *cap.* 49.

s'appercevoir,

s'appercevoir qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il en fût l'auteur. Aulu-Gelle l'a très-bien justifié; & il y a d'autant plus lieu de douter que Démocrite ait composé un ouvrage rempli de fables & de prodiges, que Lucien, ce redoutable critique, cet ennemi mortel de presque tous les philosophes, n'hésite pas à placer Démocrite au rang des sçavans, qui ne sçauroient se laisser séduire par des contes; & qui ont (1) une ame de diamant, qui ne craint point l'attaque des prodiges.

Epicure perfectionna entierement le systême des atomes, & le porta au point où Gassendi l'a renouvellé de nos jours. Il établit, comme Démocrite, deux principes; le vuide (2) & les atomes. Il suppose que les atomes sont indivisibles, non pas à cause de leur

(1) Ἀδαμαντίνην πρὸς ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα τὴν γνώμην ἔχοντος ὡς ἀπιστῆσαι. Qui adversus hæc & similia mentem haberet adamantinam, ut non crederet, &c. *Lucian. tom.* 1. *in pseud. p.* 873.

(2) Omnis ut est igitur per se natura, duobus
Consistit rebus; nam corpora sunt, & inane,
Hæc in quo sita sunt, & quâ diversa moventur.
Lucret. de rer. nat. lib. 1. *p.* 42. *v.* 419. *& seq.*

petiteſſe, quelqu'imperceptible qu'elle ſoit; mais à cauſe de leur dureté & de leur nature (1), qui n'admet point de vuide (2), & qui par conſéquent ne peut être ſujette à la diviſion, les corps n'étant aſſujettis à la ſéparation & à la deſtruction, que par le vuide. Gaſſendi a ſoutenu de la même maniere l'indiviſibilité de la matiere à l'infini. » L'a» tome (3), dit-il, ne doit pas être » regardé comme le point des mathé» maticiens, & les *indiviſibles* des géo» mêtres, qui n'ont ni longueur, ni » largeur; il a au contraire des parties, » qui ont leur longueur, leur largeur, » & qui ne peuvent être deſunies. «

La ſeule choſe que Gaſſendi ait changée au ſyſtême d'Epicure, c'eſt la ma-

(1) Sunt igitur ſolida primordia ſimplicitate.
Id, ibid.

Nec ratione queunt aliâ ſervata per ævum,
Ex infinito jàm tempore res reparare.
Idem, ibid. pag. 54. verſ. 548. & ſeq.

(2) Dicitur atomus, non quod minima ſit, ſed quod non poſſit dividi, cum ſit patiendi incapax, & inanis expers. *Plin. liv. 8. pag. 3.*

(3) Hoc eſt, nulla atomus quæ non partes habeat, licet indiſſociabiles, quæ non item longitudinem cum latitudine & latitudinem cum profunditate. *Gaſſend. tom. 1. pag. 31. in oper.*

niere dont l'univers a été construit. Le philosophe Grec croyoit (1) *que rien ne se peut faire de rien*, même par le pouvoir divin : il admettoit donc l'existence des atomes de toute éternité ; & pensoit qu'en s'accrochant & s'unissant les uns avec les autres, dans cet espace vuide & immense, où ils avoient erré en liberté, ils avoient formé le monde.

Cette supposition révolte. Il est absurde de se figurer que l'ordre & l'arrangement le plus parfait soient les suites d'un hazard aveugle, & que ce même hazard régle & régit, sans le sçavoir, avec toute la justesse possible ; & gouverne, avec une régularité parfaite, ce qu'il a formé sans dessein. Une simple pendule demande, pour être réglée, une intelligence raisonnable ; & l'univers n'aura pas besoin d'un conducteur & d'un conservateur. Il faut être bien prévenu & bien aveuglé, pour soutenir une pareille opinion.

Gassendi, en admettant l'existence

(1) Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquam. *Lucret. lib. 1. pag. 26. v. 150.*

du vuide & des atomes d'Epicure, a reconnu, ainsi que la raison & la révélation l'exigeoient, un premier créateur de tous les êtres, une intelligence éternelle, spirituelle & souverainement puissante. Voilà, monsieur, la seule correction que les modernes ont apportée à l'hypothèse d'Epicure.

Faites attention, je vous prie, que ce vuide immense, dans lequel la terre, le soleil, les planettes, la lune, les étoiles se trouvent; ce vuide, dis-je, dans lequel l'hypothèse newtonienne (1) fait promener tranquillement tous les astres, a été connu & soutenu des anciens, par les mêmes raisons que les modernes employent aujourd'hui. Lucrece, après Epicure, dit que, s'il n'y a point de vuide dans l'univers, le mouvement est impossible : Gassendi a prétendu la même chose; & Newton (2) a cru que la nature seroit languissante, & que tous les corps deviendroient immobiles.

(1) Omninò necesse est, ut spatia cœlestia omni materiâ sint vacua. *Newton. optic. pag.* 314.

(2) Ordo naturæ languesceret. *Idem, ibid.*

Je le répete encore, monſieur, ai-je eu tort de vous dire que tous les ſyſtêmes modernes ſur les principes généraux de la phyſique, ſur la conſtruction de l'univers, & ſur bien des opinions particulieres, ſoit phyſiques, ſoit métaphyſiques, ſont des anciennes hypothèſes *rhabillées à la mode, ou plutôt des imaginations grecques vêtues à la françoiſe, à l'angloiſe & à la hollandoiſe?* Vous avez vu les modéles de Mallebranche, de Deſcartes, de Gaſſendi, de Spinoſa, de Newton. Je conviens que tous ces philoſophes ont ajouté pluſieurs choſes conſidérables aux hypothèſes, dont ils ſe ſont ſervi; mais enfin ils ont toujours bâti ſur un fond qui ne leur appartenoit pas. Ce vuide, ſi néceſſaire au ſyſtême newtonien, appartient à Démocrite & à Epicure. Cette étendue, ce plein continuel, Deſcartes le doit aux péripatéticiens : ſa matiere ſubtile eſt ſi reſſemblante à l'éthérée d'Ariſtote, qu'elle n'en differe que par le nom; l'une & l'autre rempliſſent également, par leur fluidité & leur légéreté, tous les eſpaces qui pourroient ſe

trouver vuides. L'indéfinité de la matiere appartient à Chrisippe : il avoit inventé ce mot, qui dans le fond ne signifie rien, pour diminuer les embarras qui se trouvent à admettre la matiere infinie ; c'est encore un vol fait par Descartes à l'antiquité.

Je retourne, monsieur, à Epicure. Il fit au systême de Démocrite un changement assez considérable. Ce dernier ne croyoit aucune qualité attachée aux atomes, que la pesanteur & l'indivisibilité ; mais, comme la pesanteur ne devoit faire décrire aux atomes, que des lignes droites, & qu'il étoit impossible que par ce mouvement perpendiculaire, comme le remarque Lucrece (1), les atomes pussent s'accrocher avec d'autres, Epicure leur attribua un mouvement d'inflexion, appellé *clinamen*. » Ainsi les atomes (2) se faisant

(1) Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citiùs rectum per inane feruntur,
Incidere è supero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus ;
Avius à verâ longè ratione recedit.

Lucret. de rer. nat. lib. 2. p. 126. v. 225. & seq.

(2) Corpora cum deorsum rectumque per inane feruntur,

» passage, pour aller droit vers la par- » tie inférieure, où leur propre poids » les emporte, s'éloignent peu à peu » de leur route, sans consulter ni le » lieu, ni le tems. Ce changement » imperceptible fait leur déclinaison, » sans laquelle, ainsi que les goutes de » pluye, ils se précipiteroient droit » dans le vuide; & alors il n'y auroit » plus entr'eux, ni de rencontre, ni » de corps; il ne se feroit aucune pro- » duction, ni aucun assemblage. « Ce *clinamen* des atomes n'a rien de plus extraordinaire que les vertus occultes d'Aristote, que les tourbillons de Descartes, & que l'attraction de Newton. Epicure a pu également, comme ces philosophes, avoir recours à une hypothèse, pour éclaircir ce qu'il trouvoit d'obscur dans le méchanisme de l'univers; & l'on ne peut lui refuser la gloire

Ponderibus propriis incerto tempore fermè,
Incertisque locis spatio se pellere paulum,
Tantum quod nomen mutatum dicere possis.
Quod nisi declinare solerent omnia deorsum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis; ita nil unquam natura creasset.

Idem, ibid. vers. 217. & seq.

d'avoir expliqué en grand maître plusieurs secrets de la nature. Il a connu une partie de ces fameuses opinions sur la lumiere, qui, dans ces derniers tems, ont fait tant d'honneur à Newton. Ce philosophe Anglois soutint (1) & démontra presque évidemment, que la lumiere est transmise du soleil à la terre; & que des corpuscules, qui se détachent des corps lumineux, & qui traversent des espaces d'une étendue surprenante, apportent en peu de momens les impressions de la clarté. Lucrece nous apprend que c'étoit-là l'opinion d'Epicure. » Il est certain, dit-il (2), » qu'il y a des choses qui doivent leur

(1) Rejicientur simul hypotheses eæ, quibus lumen in pressu vel motu per istius medium propagato consistere fingitur . . . . . corpuscula è corporibus lucentibus emissa. *Nevvton, optic. pag.* 314. & 315.

(2) Principio persæpè levi res, atque minutis
Corporibus factas, celeres licet esse videre.
In quo jàm genere est solis lux, & vapor ejus,
Propterea quia sunt è primis facta minutis:
Quæ quasi cuduntur, perque aëris intervallum
Non dubitant transire sequenti concita plagâ.
Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
Et quasi protelo stimulatur folgure folgur.
Lucret. lib. 4. *pag.* 22. *v.* 183. & *seq.*

» vitesse à la légéreté de leur nature ; » comme la lumiere & la chaleur du » soleil, qui sont composées d'atomes » très-subtils : ils traversent aisément » tout l'intervalle de l'air ; ensorte que, » dans un instant, une lumiere est per- » pétuée par une autre lumiere ; & que » ses rayons sont toujours poussés & » pressés par de nouveaux rayons. «

Je ne pense pas qu'on puisse s'expliquer plus clairement ; & c'est en vérité avoir bien envie d'attribuer toutes les connoissances aux modernes, que de ne pas reconnoître que la base, sur laquelle Newton a établi les trois quarts de son système sur la lumiere, avoit été posée par un autre philosophe, plus de deux mille ans avant lui. Il est vrai que l'Anglois a perfectionné infiniment ce qu'il a emprunté du Grec, & qu'il a épuré un lingot d'or mêlé de beaucoup d'alliage.

Épicure a encore expliqué parfaitement les qualités sensibles, comme les odeurs, les saveurs, &c. Tous les philosophes raisonnables conviennent aujourd'hui que ces qualités ne sont point

TAYLOR INST. OXFORD

attachées aux corps par leur nature :
Lucrece soutient la même chose. » Ne
» pensez pas, dit-il (1), que les prin-
» cipes des choses, qui n'ont point de
» couleur, ayent d'autres qualités,
» comme le chaud, le froid, le son,
» le suc & l'odeur. Comment pour-
» roient-ils donner aux êtres, qu'ils
» composent, leur couleur & leur son,
» puisqu'étant solides & simples, il
» n'émane rien d'eux ? Ils sont de
» même sans goût, sans froid, sans
» chaud, & n'ont aucune chose de
» cette nature. «

Voilà, monsieur, encore une pré-
tendue découverte attribuée à la phi-

(1) Sed ne fortè putes solo spoliata colore
Corpora prima manere : etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis :
Et sonitu sterila & succo jejuna feruntur :
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.

. . . .

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem ;
Nec sonitum, quoniam nihil a se mittere possunt ;
Nec simili ratione saporem denique quemquam ;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem.

Cætera, &c.

Lucret. de rer. nat. lib. 2. p. 180. v. [illegible] *& seq.*

losophie moderne. Quels éloges n'a-t-on pas donnés à Descartes, pour avoir soutenu & prouvé que toutes nos sensations ne sont causées que par l'impression des corpuscules, qui d'ailleurs n'ont eux-mêmes aucune qualité, que les trois dimensions nécessaires à tous les corps. Lucrece avoit avancé la même opinion, après son maître Epicure, il y a plus de dix-sept cens ans; & il attribuoit à l'impression de ces corpuscules, non-seulement la cause des odeurs, mais encore du goût (1) : c'est la différente maniere dont ils frappent les sens, qui fait que l'un trouve amer ce que l'autre assure être doux. Les propriétés de l'aimant ont été expliquées par ce même philosophe, comme par les plus habiles modernes. Il dit (2) que la ma-

(1) Hinc, ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum.
Illis queis suave est, læviffima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus est eadem res intus acerba:
Aspera nimirum penetrant, hamataque fauces:
Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.
Idem, lib. 4. p. 94. v. 659. & seq.

(2) Principio, fluere è lapide hoc permulta necesse est

tiere magnétique, qui sort de l'aimant, chasse, d'entre le fer & l'aimant, l'air qui s'y trouve, qui revient ensuite sur le fer & l'aimant, & les force à se réunir.

Après avoir donné à Epicure & à Lucrece les éloges qu'ils ont si justement mérités, il faut avouer qu'ils ont été l'un & l'autre de très-mauvais astronomes, en prétendant (1) que le disque du soleil n'étoit pas plus grand qu'il nous paroissoit. De quelque espace, dit Lucrece (2), que les feux dardent

Semina, sive æstum, qui discutit aëra plagis:
Inter qui lapidem, ferrumque est cumque locatus.
. . . .
Aër, à tergo quasi provehat, atque propellat;
. . . .
Trudit, & impellit, quasi navim velaque ventus.

Idem, lib. 6. pag. 428. v. 100. & seq.

(1) Nec nimio solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur.

Idem, lib. 5. pag. 230. v. 565. & 566.

(2) Nam quibus è spatiis cumque ignes lumina possunt,
Adjicere & calidum membris adflare vaporem,
Nihil visus intervalla de corpore libant
Flammarum, nihilo ad speciem'st contractior ignis.
Proinde calor, quoniam solis, lumenque profusum

leur lumiere, & qu'ils communiquent leur chaleur, ils ne perdent rien de leur flamme dans l'intervalle qui se ren-

Perveniunt nostros ad sensus, & loca fulgent;
Forma quoque hinc solis debet illincque videri,
Nihil adeo ut possis plus, aut minus addere vere.
Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem:
Quidquid id est, nihilo fertur majore figurâ,
Quam, nostris oculis quam cernimus esse videtur:
Nam prius omnia quæ longe remota tuemur
Aëra per multum specie confusa videntur,
Quam minimum filum. Quapropter luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem, certamque figuram
Præbet, ut est oris extremis cumque notata,
Quanta hæc quaque fuat, tanta hinc videatur in alto.
Postremo quoscumque vides hinc ætheris ignes,
(Quandoquidem, quoscumque in terris cernimus ignis,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur
Alterutram in partem filum, quo longius absit)
Scire licet perquam pauxillo posse minores
Esse, vel exiguâ majores parte, brevique.
Illud item non est mirandum, quâ ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes, cœlumque rigando
Compleat, & calido perfundat cuncta vapore.
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere flumen
Ex omni mundo, quò sic elementa vaporis
Undique conveniant, & sic conjectus eorum

contre; & leur brillant ne paroît pas avec moins d'éclat à la vûe. Ainsi il faut que la circonférence du soleil ne soit ni plus grande, ni plus petite que nous la voyons. La lune aussi, soit qu'elle éclaire par sa propre lumiere, ou par une qui lui soit étrangere, ne doit être que de la grandeur qu'elle nous paroît. Ces raisonnemens sont pitoyables. Où est-ce que Lucrece avoit trouvé qu'un feu allumé sur une montagne semble, de dix lieues, aussi grand que lorsqu'il n'est vû que de deux ou trois cens pas? Les autres raisons des Epicuriens ne valent pas mieux que celle-là; vous les pouvez voir au bas

Confluat, ex uno capite hic ut profluat ardor.
Nonne vides etiam quàm late parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campisque redundet?
Est etiam quoque, uti non magno solis ab igne
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor;
Opportunus ita est si forte, & idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus.
Quod genus interdum segetes, stipulamque videmus
Accendere ex unâ scintillâ incendia passim.
Forsitan & roseâ sol alte lampade lucens
Possideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
Æstiferum ut tantùm radiorum exaugeat ictum.
Idem, ub. sup. vers. 567. & seq.

de la page. Je ne dis rien du doute sur la nature de la lumiere de la lune ; il est si ridicule, qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Avant que de finir ma lettre, je me crois obligé de prendre la défense de Lucrece, contre l'auteur de l'histoire critique de la philosophie. » Le poëme » de Lucrece, dit-il (1), est écrit d'une » maniere serrée, quelquefois délicate, » rarement agréable. Pour moi, je » trouve que l'art s'y fait trop sentir ; » ce qui répand, sur tout l'ouvrage, » je ne sçai quoi de sombre & d'obscur. » Je trouve encore que les matieres » n'y sont point assez bien nouées les » unes avec les autres ; & que les pre- » mieres preuves ne préparent point » à celles qui doivent les suivre. «

Je suis fâché qu'un aussi sage & aussi habile critique, que M. Deslandes, ait porté un jugement si peu équitable sur un des plus beaux & des plus parfaits morceaux que l'antiquité nous ait transmis. Peut-on trouver le poëme de

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 2, pag. 25.

Lucrece *rarement agréable?* il semble être dicté par les graces. Je conviens qu'il y a beaucoup d'art; mais il ne s'y fait sentir, que pour en relever les beautés; au moins est-ce-là le jugement qu'en a porté Ciceron (1). Ovide (2) croyoit que les vers de Lucrece ne pouvoient périr que par la destruction de l'univers; & Scaliger & Casaubon ont égalé la diction de ce poëte à celle de César & de Ciceron. Il est vrai que Quintilien (3), en comparant assez mal-à-propos Lucrece à Macer, dit qu'il est élégant, quoique difficile; mais que les matieres abstraites, qu'il a traitées, sont une excuse assez légitime. Je ne comprends donc point quelle est cette différence que M. Des-

(1) Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt multis luminibus tincta, multa tamen etiam artis. *Cic. epist. Q. Tull. fratri.*

(2) Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cum dabit una dies.
Ovid. amor. lib. 1. eleg. 15.

(3) Nam Macer & Lucretius legendi, sed non ut phrasim, id est, corpus eloquentiæ faciant. Elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis. *Quintil. de instit. orat. lib.* 10. *cap.* 1.

landes

landes met entre *délicat* & *agréable*. Si, par cette derniere épithete, il entend que Lucrece auroit dû remplir son livre d'épisodes galans, & faire de son poëme philosophique un livre digne de servir de modéle aux Gomberville & aux Calprenede, bien des gens remercieront Lucrece de s'être contenté d'être délicat, sans être agréable.

En faisant cette remarque, ne croyez pas, monsieur, que je n'aye point, pour le livre de M. Deslandes, toute l'estime possible ; c'est un excellent ouvrage, écrit avec beaucoup de sagesse, de hardiesse & de précision. Il est rempli d'érudition ; & ceux qui voudront connoître les sentimens des anciens philosophes, ne sçauroient prendre un maître plus éclairé, plus impartial, & en même tems plus agréable & plus amusant. Je suis seulement fâché qu'il n'ait pas eu, pour Lucrece, la même équité qu'il a eue pour tous les autres sçavans.

Lucrece n'a pas été le seul philosophe, qui ait illustré l'ancienne Italie ; Sénéque, précepteur de Néron, lui fit

encore plus d'honneur, à mon avis. Ce philosophe nâquit à Cordoue sous l'empire d'Auguste; il fut amené très-jeune à Rome, & mourut l'an 65. après la naissance de Jesus-Christ. Il admettoit (1) une intelligence qui avoit donné l'arrangement à l'univers, & qui en conservoit l'ordre & l'harmonie: il reconnoissoit sagement que le hazard ne pouvoit rien produire de réglé, encore moins conserver ce qu'il avoit produit.

Sénéque avoit un génie grand, vaste, profond: il écrivoit d'une maniere serrée, exacte; il ne se permettoit aucun écart. Il égayoit les matieres qu'il traitoit, par plusieurs faits d'histoire qu'il y mêloit; ses lettres & ses traités en contiennent un grand nombre. Sa mo-

(1) (Philosophici) ...... intelligunt custodem rectoremque universi, animum ac spiritum, mundani hujus operis dominum. *Senec. natural. quæst. lib. 2. cap. 45.* Dans un autre endroit, ce philosophe, en parlant de l'inutilité des dieux d'Epicure, & soutenant la nécessité d'admettre une providence, s'explique en ces termes: Non exaudiens vota, nec nostri curiosus, atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Idem, de benef. lib. 4.*

rale étoit sévere ; par-tout il fait la guerre au vice, moins touché de faire aimer la vertu, que de rendre le crime odieux. Ses sentimens nobles, & remplis de probité, lui ont acquis l'estime de tous les honnêtes gens ; mais quelques-uns de ses admirateurs outrés se sont laissés emporter à leur passion. Ils ont prétendu qu'il avoit eu un commerce de lettres avec saint Paul : un imposteur avoit supposé quelques épîtres de ce philosophe & de cet apôtre. Ils ont cru qu'ils ne devoient point rejetter cet ouvrage. En vérité, cela est pitoyable. Cependant quelques écrivains ont voulu encore en soutenir l'authenticité dans ces derniers siécles.

La Mothe-le-Vayer a parfaitement réfuté cette opinion. « L'autorité, dit- » il (1), du pape Linus, de saint Jé- » rôme, suivie par Sixtus Senensis & » assez d'autres, qui ont cru ces lettres » véritables, est sans doute de très- » grande considération. Et néanmoins » tous les hommes de sçavoir du der-

(1) La Mothe-le-Vayer, de la vertu des payens, part. 2. tom. 2. pag. 660. édit. in-folio.

» nier siécle les ont regardées comme
» apocryphes, ou supposées; & le ju-
» gement de l'église universelle semble
» avoir suffisamment réglé, & comme
» déterminé, ce que nous devons pen-
» ser, quand elle a défendu de mettre
» ces épîtres de saint Paul, dont nous
» parlons, au rang des autres qui sont
» canoniques. Pour le regard du té-
» moignage de Linus, on le réfute,
» parce qu'encore qu'il soit vrai que ce
» pape ait autrefois écrit le livre qu'on
» cite des actes de saint Pierre, si est-
» ce que celui qu'on voit, & dont on
» se sert aujourd'hui, est apparemment
» faux, au jugement de Bellarmin &
» de Baronius, lequel y remarque
» même des taches de l'hérésie des
» manichéens. Quant à saint Jérôme,
» qui a pu faire faillir saint Augustin
» & les autres, je n'oserois pas dire,
» comme Erasme, que ce bon pere
» n'ignorant pas la supposition des let-
» tres de saint Paul à Sénéque, s'est
» voulu prévaloir de la crédulité des
» hommes simples, pour leur faire lire
» plus volontiers les œuvres de Séné-

» que, quand ils demeureroient per-
» ſuadés qu'il étoit chrétien .... car il
» n'eſt pas poſſible de défendre les fau-
» tes & les impertinences, dont ces let-
» tres ſont convaincues par le cardinal
» Baronius, ni de répondre à tout ce que
» Louis Vivès, Geſner, Bellarmin,
» Faber, Poſſevin, Lipſe, Eraſme &
» une infinité d'autres ont écrit contre
» elles. Et certes, quand je lis dans
» Tacite les perſécutions qui ſe firent
» ſous Néron, j'ai bien de la peine à
» m'imaginer comment Sénéque eût
» pu être dans un commerce ſi fami-
» lier de lettres avec ſaint Paul, ſans
» qu'il en fût venu quelque choſe à la
» connoiſſance de la cour, & particu-
» lierement du prince .... Je ne ſçai
» d'ailleurs ſi ce n'eſt pas faire tort à
» ſaint Paul, ce vaſe ſacré d'élection,
» de penſer qu'il ait verſé inutilement
» ſes liqueurs dans une ame telle que
» celle de Sénéque.«

Après des raiſons auſſi évidentes, n'eſt-il pas ſurprenant que l'auteur de la *vie de ſaint Paul*, imprimée depuis deux ou trois ans, ait voulu faire re-

vivre l'opinion de l'autenticité de ces lettres. Il eſt encore plus extraordinaire que les ſages écrivains du journal des ſçavans ayent fait mention de ce ſentiment comme étant ſoutènable & n'ayant rien qui répugne. Si les lettres que nous avons de ſaint Paul à Sénéque, & de Sénéque à ſaint Paul, ſont originales, il faut convenir que les autres ouvrages qui nous reſtent de ce philoſophe ſont tous ſuppoſés; car il n'y a rien qui ſoit plus différent & plus diſſemblable que ces prétendues lettres & ſes autres écrits.

Quant aux richeſſes de ce philoſophe, on ne ſçauroit nier qu'il n'en ait poſſédé de très-conſidérables, puiſqu'il nous l'apprend lui-même dans le diſcours que Tacite lui fait tenir en prenant congé de Néron, & en lui remettant ce qu'il tenoit de ſa libéralité. Il n'héſite pas à dire qu'il a reçu de ſon prince (1) autant qu'un particulier pou-

(1) Sed uterque menſuram implevimus, & tu quantum princeps amico tribuere poſſet, & ego quantum amicus à principibus accipere. *Id. annal. lib.* 4.

voit recevoir, & qu'un souverain pouvoit donner. Mais on peut être riche & très-honnête homme, sur-tout lorsqu'on fait un aussi bon usage de ses richesses que Sénéque. Juvenal (1) nous apprend qu'il les employoit à soulager ses amis dans le besoin, & à aider ceux qui se trouvoient dans l'indigence. Peut-on se figurer qu'un poëte satirique, tel que Juvenal, qui n'épargne personne, pas même la mémoire des souverains, ait loué, sans raison, la libéralité de Sénéque, mort peu d'années avant qu'il composât ses satires ?

S'il y a eu des personnes qui ont calomnié ce philosophe, c'est une suite du malheur attaché à la condition des ministres & des favoris des princes : la jalousie & la haine s'unissent pour tâcher de ternir l'éclat de leurs plus belles actions. Que n'a-t-on pas écrit contre les cardinaux de Richelieu & Mazarin ? Qu'est-ce qu'on n'a pas inventé pour flétrir la gloire des Colbert & des Louvois ?

(1) Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis
A Seneca . . . .

Juvenal. sat. 5.

C'est avoir assez fait l'apologie de Séneque, je viens à ses ouvrages physiques. Nous avons de lui sept livres, qu'il a composés sous le titre de *questions naturelles*, qui sont remplis de choses très-curieuses. Comme dans sa vieillesse il s'étoit entierement adonné à la physique, si la cruauté de Néron ne l'eût point obligé à se faire ouvrir les veines dans un bain d'eau tiéde, il eût sans doute publié encore d'autres ouvrages, que nous serions fort heureux d'avoir; car ce philosophe a fait des découvertes très-utiles sur les tremblemens de terre, sur les eaux, sur les météores, &c,

Quelques modernes se sont servis très-utilement des idées de cet ancien, & ont voulu, selon la bonne & louable coutume, les faire passer pour neuves. Je me contenterai d'en citer deux exemples; le premier, sur l'origine des fontaines; le second, sur la circulation du sang. Vous verrez, monsieur, encore deux choses, dont on parle tant aujourd'hui, & de la connoissance desquelles on se félicite si fort, apperçues & même crues par un ancien. » Les fontaines,

» dit

» dit Sénéque (1), viennent de la mer » par des chemins cachés & inconnus, » & y retournent de même. » Voyons à présent le second exemple. » De même, écrit ce philosophe (2), qu'il y a » dans la terre des chemins pour que » les eaux s'écoulent continuellement, » de même aussi nos veines sont les ca- » naux du corps humain. « Dans un autre endroit (3) il dit » que lorsque » les esprits vitaux, qui sont dans le » sang, circulent sans empêchement, » le corps n'est point sujet aux trem- » blemens. « Comment Sénéque auroit-il voulu que les esprits vitaux eussent circulés, si le sang ne circuloit pas lui-même, s'il remplissoit tous les vaisseaux, & s'il bouchoit tous les passages?

(1) Occulto enim itinere subit terras & palàm venit, secreto revertitur, colaturque in transitu mare. *Senec. quæst. natural. lib. 3. cap. 5.*

(2) In terrâ quoque sunt alia itinera, per quæ aqua, & alia, per quæ spiritus currit: adeòque illam ad similitudinem humanorum corporum natura formavit, ut majores quoque nostri aquarum appellaverint venas. *Idem, quæst. natural. lib. 3. cap. 15.*

(3) Quamdiu sine injuriâ perfluit spiritus, & ex more procedit, nullus est tremor corpori. *Id. ibid. lib. 6. cap. 18.*

Puiſque j'ai oſé vous avancer que la circulation du ſang n'étoit pas inconnue à quelques anciens, j'ajouterai que l'opinion que nous avons ſur le flux & le reflux n'étoit pas auſſi ignorée d'eux. Pline, autre philoſophe Latin, penſoit à peu près comme nous là-deſſus. Le jéſuite Regnault ſera garant que je ne prête rien à Pline qu'il n'ait ſoutenu. Ecoutons ce jéſuite. » Ce que la mer, » dit-il (1), eut toujours de plus frap- » pant, c'eſt le flux & le reflux ; & à » vous entendre, Ariſte, c'eſt ici que » la phyſique triomphe. Quels rapports » n'a-t-elle point obſervés entre les » mouvemens de la mer & ceux de la » lune ? Les mouvemens journaliers de » la lune ſont conformes à ceux de la » mer : la lune retarde chaque jour & » la marée auſſi : on diroit que celle-ci » eſt ſenſible aux différentes phaſes de » celle-là : chaque mois, & à la nou- » velle & à la pleine lune, ſur-tout quel- » que tems après, la marée croît plus » qu'à l'ordinaire : le flux diminue,

(1) Origine ancienne de la phyſique nouvelle, part. 1. pag. 143. édit. d'Amſterdam.

» quand la lune approche de ses qua-
» dratures ; le flux augmente quand la
» lune revient vers les conjonctions ou
» les oppositions. Quelquefois la lune
» s'éloigne de la terre, & la marée est
» plus basse : quelquefois la lune est
» plus proche de la terre, & la marée
» est plus haute, mais les plus grandes
» marées arrivent quelques jours après
» les équinoxes, où le soleil & la lune
» semblent se réunir dans l'équateur,
» pour rendre l'effet plus sensible, &
» sur-tout après l'équinoxe de l'autom-
» ne. Ces observations que l'on a faites
» récemment, dites-vous, ne sont-elles
» pas importantes & curieuses. Aussi
» S. Augustin & S. Ambroise en par-
» lent. Lisez le chapitre 97. du 2[e] livre
» de Pline (1), vous verrez qu'il les
» trouva toutes si belles, qu'il prit soin
» d'en enrichir son ouvrage. «

Je m'apperçois, monsieur, qu'il est tems que je songe à finir ma lettre ; mais

(1) Novici à nova ad dividuam (lunam) æstus, pleniores ab ea abundant....... Duobus æquinoctiis maxime tumentes, & autumnali amplius quam verno, &c. *Plin. Harduini, tom. 1. lib. 2. cap. 97. pag. 117. cité par le P. Regnault, ub. sup.*

je ne puis m'empêcher de vous faire encore, en deux mots, l'éloge de l'histoire naturelle de Pline, en attendant que j'en parle plus au long dans mes lettres sur les historiens. Ce livre est rempli de choses aussi intéressantes que curieuses: on est embarrassé, en le lisant, de sçavoir si l'auteur est plus grand historien que philosophe; mais on convient qu'il est l'un & l'autre à un très-haut point. C'est dommage qu'avec de si rares talens & tant de connoissances, Pline ait donné dans l'athéisme; & qu'ayant eu souvent trop de crédulité pour bien des faits extraordinaires & faux, qu'il a rapportés, il n'ait été incrédule que sur l'existence de Dieu. Sa curiosité fut la cause de sa mort: voulant examiner de trop près les embrasemens du mont Vésuve, il fut étouffé par les exhalaisons qui sortoient de ces gouffres. Je suis,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant, &c.

LETTRE HUITIEME.

MONSIEUR,

AVANT que de vous parler des philosophes modernes, que je diviserai en deux classes différentes, la premiere contenant les scholastiques, & la seconde les sçavans de ces derniers siécles, je dirai un mot de quelques philosophes anciens, dont je n'ai pu faire mention dans mes lettres précédentes, soit que l'occasion ne s'en soit pas présentée, soit que, ces auteurs ayant vécu après les autres, j'aie cru ne point devoir interrompre l'ordre que je me suis prescrit.

Plutarque nâquit à Chéronée dans la Béotie : il fut le troisieme Béotien qui démentit l'idée que les autres peuples avoient de ses compatriotes. Ils étoient si décriés pour l'esprit, que Béotien & stupide étoient des termes synonymes. Pindare, natif de Thèbes, Epaminondas & Plutarque détruisirent

un préjugé aussi faux, & firent voir évidemment qu'il n'est point de pays, où l'ame ne puisse s'élever & donner des marques qu'elle n'est point si dépendante des élémens, qu'elle ne conserve le feu divin qu'elle tient de son origine.

Plutarque suivit la philosophie académique : il profita utilement de ses préceptes. Il se moquoit des dieux du paganisme, & avoit une idée très-claire de la nécessité d'un seul Dieu. *Puisqu'une divinité suffit*, disoit-il (1), *pourquoi veut-on en admettre plusieurs ?* Les écrivains modernes ont rendu justice au mérite de Plutarque : l'auteur de sa vie s'explique en ces termes (2) : » On ne » sçauroit mieux parler de l'unité de » Dieu, de son immensité, de sa bonté » & de la pureté de son essence. Il dit » que l'essence de Dieu n'est que gran-

(1) Quæ necessitas cogit multos esse Joves, si plures sunt mundi, non singulis præesse principem universi Deum, mente ac ratione præditum, qualis est qui à nobis dominus omnium ac pater cognominatur ? *Plut. de oracul. defectu. pag.* 421.

(2) Vies des hommes illustres de Plutarque, tome 9, Dacier, vie de Plutarque, pag. 37.

» deur & majesté, que bonté, qu'a-
» mour, que magnificence : que Dieu
» est par-tout; que c'est un être heu-
» reux, immuable & incorruptible;
» que son véritable nom est *Celui qui*
» *est*.... (1) Il faut dire de Dieu seul,
» qu'il est; & il n'est point, par rap-
» port au tems; mais par rapport à
» l'éternité, qui est immobile, non me-
» surée par le tems, & qui n'est sujette
» à aucune déclinaison, ni à aucun
» changement, & dans laquelle il n'y
» a rien qu'on puisse dire, ni premier,
» ni dernier, ni nouveau. Dieu est un,
» existant réellement, renfermant dans
» le seul point présent toute l'éternité:
» & il n'y a que lui seul qui soit véri-
» tablement, sans qu'on puisse dire
» qu'il a été, ni qu'il sera; & comme
» il est sans commencement, il est. La
» véritable théologie pourroit-elle se
» mieux exprimer?

Cette réflexion de l'historien de Plutarque est très-juste : il faut convenir qu'on ne trouvera rien, dans les premiers peres, de plus beau, de plus

(1) Plutarque, tom. 2, pag. 303.

clair & de plus distinct sur l'unité de Dieu. C'est dommage que Plutarque n'ait pu connoître sa spiritualité parfaite; car il l'a cru un corps très-subtil, ainsi que tous les autres philosophes. Ce seroit d'ailleurs lui faire un reproche mal fondé, que de l'accuser d'être tombé dans le polythéisme des autres payens, malgré ses beaux raisonnemens; parce que, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il employe le terme de *dieux* : c'étoit un usage établi chez tous les auteurs anciens: Ciceron, Platon, tous les philosophes les plus unitaires s'en sont servis très-souvent; & il auroit été impossible qu'un homme, qui pensoit aussi-bien que Plutarque, & qui reconnoissoit la nécessité de l'unité de Dieu, eût voulu en admettre un nombre infini contre sa conscience & contre ses lumieres.

La maniere, dont Plutarque a pensé sur l'immortalité de l'ame, est très-sensée : il a compris que la plus forte preuve, contre l'anéantissement de l'esprit, découloit de l'existence de Dieu; & qu'il étoit impossible que la divinité, toute

bonne & toute puissante, ayant formé les hommes pour faire le bien & fuir le mal, ne les punît lorsqu'ils desobéissoient à ses ordres. » Une seule & même raison, » dit-il (1), établit & prouve solide- » ment ces deux vérités ; qu'il y a une » providence qui régit le monde, & » que les ames subsistent après la mort. » Si l'on ruine un de ces principes, on » ruine nécessairement l'autre. L'ame » subsistant donc après la mort, il est » probable qu'elle reçoit alors les pei- » nes ou les récompenses qu'elle a mé- » ritées : car, pendant qu'elle est en » vie, elle combat comme un véritable » athléte ; &, après qu'elle a assez » combattu, elle reçoit alors ce qu'elle » a mérité : mais les récompenses ou » les châtimens qu'elle reçoit alors, » étant seule, c'est-à-dire dépouillée » du corps, pour tout ce qu'elle a fait » ici-bas, ne nous touchent point, » nous qui sommes en vie ; car, outre » que nous ne les connoissons pas, » nous refusons souvent de les con- » noître. «

(1) Plutarque, tom. 2. pag. 1602.

Un philoſophe, éclairé du flambeau du chriſtianiſme, & guidé par la révélation, ne pourroit pas raiſonner plus ſagement & plus conſéquemment.

La morale de Plutarque étoit auſſi pure, que ſes opinions ſur l'ame & ſur la divinité étoient raiſonnables : il ſe déchaîne contre les épicuriens avec autant de force qu'un janſéniſte contre la morale relâchée des jéſuites ; Paſcal n'eſt point un ſermoneur plus véhément que lui. » Ces philoſophes, dit- » il (1), n'ont aucun ſentiment, ni au- » cune idée des voluptés de l'ame, ils » diſent même qu'ils n'en veulent point » avoir ; au contraire, rapportant tou- » jours au corps toute la faculté con- » templative de l'ame, & la tenant » plongée dans les plaiſirs de la chair, » comme avec des maſſes de plomb, » ils ne different en rien des palefre- » niers ou des bergers, qui mettent » devant leurs bêtes du foin, de la » paille, ou de l'herbe, comme la pro- » pre pâture de ces animaux, dont ils » ont beſoin. N'eſt-il pas vrai qu'ils

(1) Idem, ibid. pag. 1056.

» veulent de même que l'ame s'en-
» graisse, comme un pourceau, de ces
» voluptés du corps, tant de celles
» qu'elle a déja eues, & dont le sou-
» venir la chatouille encore, que de
» celles dont elle espere jouir, ne
» lui permettant jamais de sentir, ni
» de rechercher aucune volupté qui
» vienne d'elle? Hé que peut-on ima-
» giner de plus absurde, qu'y ayant
» deux parties distinctes, dont l'homme
» est composé (l'ame & le corps), &
» l'ame ayant par sa nature le premier
» degré d'honneur, cependant il y ait
» un bien propre & particulier pour
» le corps, selon sa nature, & qu'il n'y
» en ait aucun pour l'ame; mais qu'elle
» demeure-là, oisive, à contempler les
» affections & les passions du corps,
» en y participant elle-même, & s'en
» réjouissant en esclave, & qu'elle de-
» meure-là, dès sa naissance, sans
» mouvement, sans aucun plaisir, sans
» aucun desir & sans aucune joie qui
» lui soit propre & particuliere? Car
» il faut, de deux choses l'une: ou
» qu'ils fassent nettement & sans dé-

» tour l'homme tout de chair, comme
» font quelques-uns qui nient l'exiſ-
» tence de l'ame; ou qu'en nous laiſ-
» ſant ces deux natures diſtinctes, ils
» laiſſent à chacune un bien ou un mal,
» qui lui ſoit propre ou étranger. Com-
» me de nos cinq cens de nature,
» chacun eſt deſtiné & approprié à un
» ſujet ſenſible, quoiqu'il y ait entr'eux
» une ſympathie, qui fait qu'ils ſentent
» les biens & les maux, les uns des
» autres, le principal inſtrument du
» ſentiment de l'ame, c'eſt l'entende-
» ment: or il n'y a rien de plus ridi-
» cule, que de ne laiſſer à cet enten-
» dement aucun ſpectacle, aucun mou-
» vement, aucune paſſion qui lui ſoit
» propre & naturelle, & dont l'ame
» puiſſe faire ſon unique plaiſir. «

J'ai rapporté, monſieur, ce paſſage ſans l'abréger, quoiqu'un peu long, parce qu'il eſt capable de donner lui ſeul l'idée de la beauté de la morale de Plutarque, & de la ſageſſe qui brille dans la plûpart de ſes écrits philoſophiques. Car ils ne ſont point tous égaux en mérite; il en eſt même quelques-uns

que, pour sa gloire, il auroit été à souhaiter qu'on eût supprimés. Son traité sur les oracles est dans le cas : il recherche, dans cet ouvrage, la cause de leur cessation ; & il fait parler les plus grands philosophes de son tems : mais ces philosophes font quelquefois, & même presque toujours, de si mauvais raisonnemens, & débitent tant de fables absurdes, qui n'ont ni fondement, ni vraisemblance, qu'on ne reconnoît plus ce sage Plutarque, qui, au milieu des ténebres du paradis, trace des leçons de morale, dignes d'être pratiquées par les plus rigides chrétiens. Ses traités sur la création de l'ame & sur le démon de Socrate, ne valent guéres mieux que celui sur la cessation des oracles.

Un autre défaut qu'on est en droit de reprocher à Plutarque, c'est que, malgré les belles choses qu'il a dites de la divinité, il a souvent porté si loin les objections des épicuriens, usant du privilege des académiciens, qui poussoient également les deux sentimens opposés, qu'il a prêté des armes aux

incrédules & aux libertins, les argumens des athées ayant souvent plus de poids dans sa bouche, que dans celle des athées mêmes. Pour n'affoiblir point ce qu'il dit sur l'incertitude des dieux, qui ont accablé les hommes de mille maux, je me servirai de la traduction d'Amyot, qui conserve toute la force & l'énergie de l'original. » Il n'y a pas » un homme sage, dit-il (1), ni il n'y » en eut jamais sur la terre ; & au contraire innumérables millions d'hommes malheureux en toute extrémité, » en la police & domination de Jupiter, duquel le gouvernement & l'administration est très-bonne : & que » pourroit-il être plus, contre le bon-sens commun, que de dire que Jupiter gouvernant souverainement, » nous soyons souverainement malheureux . . . . . là où les hommes vivent » en toute extrémité misérablement » & méchamment, ne recevant plus » le vice aucun accroissement, ni la » malheureté avancement. « Dans un

(1) Œuvres de Plutarque, tom. 2. pag. 707. édit. de Genève.

autre endroit, Plutarque fait encore plus sentir les mêmes difficultés. » Ils » tiennent, dit-il (1), que nous, étant » si malheureux & si misérables, som» mes gouvernés par la providence di» vine : or si les dieux, se changeant, » nous vouloient offenser, affliger, » tourmenter & débriser, ils ne nous » pourroient pas mettre en pire état » que nous sommes présentement, . . . » & ne pourroit la vie de l'homme » être ne pire, ne plus malheureuse » qu'elle est ; tellement que si elle avoit » langue & voix, pour parler, elle » diroit ces paroles de Hercule : *plein suis de maux, plus n'en pourrois avoir.*

Poursuivons, monsieur, l'examen des défauts qu'on peut reprocher à Plutarque. Celui que je viens de condamner est assez considérable, & lui est fort familier, sur-tout lorsqu'il écrit contre les stoïciens : en voici un autre qui regarde uniquement sa personne, & qui me paroît très-blâmable. Il usoit, envers ses domestiques, d'une rigueur étonnante ; il les faisoit battre cruelle-

(1) Œuvres de Plutarque, tom. 2. pag. 237.

ment en sa présence, & croyoit excuser cette dureté, en disant qu'il falloit que le vice fût châtié; & qu'il n'ordonnoit qu'on corrigeât ses esclaves, que lorsque le premier feu de sa colere étoit passé. L'historien moderne de sa vie raconte, à ce sujet, un fait assez particulier, qu'il a puisé dans Aulu-Gelle.
» Plutarque, dit-il (1), avoit un esclave
» d'un naturel pervers & opiniâtre,
» qui avoit quelque teinture de philo-
» sophie, & quelque connoissance des
» philosophes : un jour, pour quelque
» faute qu'il avoit commise, Plutarque
» ordonna qu'on le dépouillât & qu'on
» lui donnât le fouet; pendant que cela
» s'exécutoit, ce malheureux crioit,
» de toute sa force, qu'il ne méritoit
» point ce châtiment, qu'il n'avoit rien
» fait qui en fût digne. Comme on
» continuoit toujours, il renonça aux
» plaintes & aux cris, & commença
» à faire à son maître des réprimandes
» très-sérieuses : il lui reprocha qu'il
» n'étoit nullement philosophe, comme

(1) Vies des hommes illustres de Plutarque, tome 9. Vie de Plutarque, par Dacier, pag. 33.

» il

» il s'en piquoit ; que c'étoit une chose
» honteuse, que de se mettre en co-
» lere ; qu'il avoit souvent parlé contre
» cette passion : qu'il avoit fait un beau
» traité de la mansuétude ; & que tout
» ce qu'il avoit écrit dans ce traité
» étoit démenti par ce qu'il faisoit dans
» cette occasion, où il avoit la cruauté
» de le faire déchirer à coups de fouet
» devant ses yeux. Comment, coquin,
» répondit doucement Plutarque ; est-
» ce qu'il te paroît que je suis en co-
» lere ? Mon visage, ma voix, ma
» couleur, mes paroles montrent-elles
» que je sois transporté de cette pas-
» sion ? Il me semble que ni ma bou-
» che, ni mes yeux ne marquent cet
» excès de fureur : je ne crie point à
» tue tête ; le feu ne me monte point
» au visage ; je n'écume point ; je ne
» dis aucune parole honteuse, & dont
» je doive me repentir ; en un mot,
» je ne suis pas dans ces mouvemens
» & dans ces convulsions, qui accom-
» pagnent ordinairement les transports
» que tu me reproches : car voilà tous
» les signes de colere, si tu ne les con-

» nois pas. En même tems se tournant
» vers celui qui avoit charge de ce
» châtiment, mon ami, lui dit-il, pen-
» dant que nous disputons, lui & moi,
» continue de faire ton office. «

Lorsque j'examine la conduite de Plutarque, je crois voir un vindicatif jésuite, qui fait tourmenter quelque malheureux jansénifte, ou quelque infortuné protestant, pour la plus grande gloire de Dieu. Le fier & rusé ignatien goûte un plaisir secret des maux que souffre son adversaire : plus il affecte d'être fâché de se voir forcé de lui nuire, plus il redouble ses persécutions. Quelle est donc cette clémence & cette mansuétude qui produisent les mêmes effets que la haine la plus envenimée, & la rage la plus forte ? L'auteur de la vie de Plutarque n'a-t-il pas raison de dire (1) : » voilà un sang
» froid qui fait bien tout ce que l'on
» pourroit attendre de la fureur la plus
» marquée ? Plutarque croyoit qu'on
» pouvoit châtier sans aucun mouve-
» ment de colere : mais je ne sçai pas

(1) Vie de Plutarque, par Dacier, pag. 34.

» si l'on ne trouvera pas que sa bonté
» & son humanité devoient souffrir
» d'assister lui-même à cette punition,
» & de la faire continuer avec ce doux
» acharnement qui n'est peut-être pas
» moins blâmable qu'un excès de co-
» lere. «

Epictete, le plus sage des philosophes après Socrate, & qui vivoit dans le même tems que Plutarque, pensoit bien différemment de lui. » Il vaut mieux,
» dit-il (1) dans son manuel, le plus
» excellent ouvrage moral que l'anti-
» quité nous ait laissé après les offices
» de Ciceron, que ton valet soit mé-
» chant, que si tu te rendois méprisa-
» ble..... Peut-être, diras-tu, mon
» valet se trouvera fort mal de ma pa-
» tience, & deviendra incorrigible.
» Oui, mais tu t'en trouveras fort bien,
» puisque, par son moyen, tu appren-
» dras à te mettre hors d'inquiétude
» & de trouble. « On pourroit dire que sa maxime d'Epictete est fort belle; mais qu'elle étoit un peu intéressée. Ce philosophe, esclave d'un maître dur

(1) Epicteti manuale, art. 18.

& barbare, pouvoit-il se dispenser de soutenir tous les sentimens qui tendoient à la douceur ? On rapporte qu'un jour son maître lui pressant fortement la jambe, par malice, ce philosophe lui dit, avec beaucoup de tranquillité : prenez garde, vous me casserez la jambe : quelques momens après, la chose arriva. Hé bien, dit froidement Epictete, ne vous l'avois-je pas dit ? Il faut avouer que voilà un exemple d'une constance & d'une fermeté surprenante.

Après avoir condamné la trop grande rigueur de Plutarque, blâmons aussi, monsieur, son foible & son penchant pour un grand nombre de cérémonies superstitieuses ; car, quoiqu'il ait écrit un traité contre la superstition, jamais personne n'en peut être accusé plus justement. Il étoit entêté des signes & des prodiges, asservi aux usages les plus insensés des cérémonies payennes ; & il n'y avoit aucun songe, quelque ridicule qu'il fût, qu'il ne crût devoir regarder comme un présage de l'avenir : & il nous apprend (1) qu'il resta long-

(1) Plutarque, des propos de table, liv. 2. quest. 3.

tems ſans manger des œufs, à cauſe de quelque ſonge qu'il avoit eu. S'il eût vécu dans ces derniers tems, il eût ſans doute été grand partiſan du carême; puiſqu'il condamnoit même l'uſage des œufs, dans certaines ſaiſons, comme contraire aux ordres de la divinité. Je ſuis fâché qu'il ne nous ait point appris dans quel mois de l'année, il avoit établi ſon carême; peut-être étoit-ce au mois de Mars: en ce cas, on auroit fait autrefois ce que l'on fait aujourd'hui dans bien des pays, où les hommes deviennent demi-pythagoriciens pendant quarante jours, & ne mangent plus des animaux terreſtres.

Les mœurs de Plutarque furent chaſtes; tous les auteurs, qui ont parlé de lui, en conviennent. Si nous l'en croyons ſur ſa parole, il pouſſa le mépris des femmes juſqu'à l'extrême: il aimoit mieux lire trois ou quatre pages d'un bon livre, que de coucher avec la plus belle perſonne. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'imitateurs parmi les ſçavans modernes. Les théologiens n'ont guéres la réputation d'être chaſtes, qu'à

leur corps défendant : les philosophes les plus illustres font quelques bâtards de tems en tems. Descartes eut une fille appellée *Francine* ; & Leibnitz un garçon, auquel il donna le nom de *Deniger*. Je doute que ces deux sçavans eussent adopté la maxime de Plutarque, & qu'ils eussent dit, comme lui (1) : » Qui est-ce qui trouveroit plus de » volupté à jouir de la plus belle femme » du monde, qu'à passer la nuit à lire » ce que Xénophon a écrit de Panthée ; ou l'histoire de Timoclée » écrite par Aristobule, ou celle de » Thèbes écrite par Théopompe ? « Je vous demande, monsieur, si vous croyez qu'il ne fût pas aussi difficile de faire signer à tous les sçavans cette maxime, qu'il l'est de faire accepter le formulaire à tous les ecclésiastiques de France. En voici une autre du même auteur, qui ne feroit guéres plus goûtée par des gens qui ont jeûné long-tems, & qui ont grand appétit. » Qui est-ce » qui, ayant faim ou soif, prendroit » plus de plaisir à se trouver aux festins

(1) Plutarchi opera, tom. 2, pag. 1093.

» des Phéaciens, qu'à lire la fable des
» erreurs d'Ulysse ? « J'avoue, monsieur, de bonne foi, que si, après avoir voyagé ou chassé toute la matinée, on m'offroit l'odyssée d'Homere, ou un bon morceau de pâté, je donnerois la préférence au mets le plus solide. On a bien dit que les vers de Virgile servoient à chasser les diables, & que saint Ignace s'en servoit très-utilement : mais je ne pense pas que personne ait encore assuré que ceux d'Homere étoient des cordiaux fort succulens ; & qu'ils pouvoient appaiser la faim d'un homme, & l'empêcher de mourir d'inanition.

Avant que de quitter entierement Plutarque, je le justifierai contre un reproche mal fondé de M. Deslandes.
» Un seul endroit, dit-il (1), de Plu-
» tarque m'a paru convenir à la nou-
» velle physique ; c'est celui où il assure
» que chaque plante est renfermée dans
» sa graine & dans sa semence. Ce qui
» étoit caché sous un petit volume,
» dit-il, acquiert une grande étendue ;

(1) Histoire critique de la philosophie, tom. 3. pag. 70.

» & elle rend ſenſible, avec le tems,
» ce que les yeux ne pouvoient apper-
» cevoir dans l'origine.... « Si M. Deſlandes eût conſulté avec attention tous les ouvrages de ce philoſophe Grec, il ne l'eût pas condamné avec autant de hauteur ; il contient pluſieurs obſervations qui conviennent parfaitement, non-ſeulement à la phyſique moderne, mais même aux ſyſtêmes les plus ſinguliers & les plus agréables des philoſophes de notre tems. Les habitans placés dans la lune, par Fontenelle, n'étoient pas inconnus à Plutarque ; il ſouhaitoit même que quelqu'un voulût bien lui en donner des nouvelles (1). Le jéſuite Regnault eût empêché M. Deslandes de tomber dans l'erreur où il a donné, s'il eût daigné conſulter ſon livre de l'origine ancienne de la phyſique ; il y eut trouvé, dans un ſeul endroit, de quoi ſe convaincre aiſément que Plutarque avoit eu bien des connoiſſances, qui convenoient à la phyſique nouvelle. Mais il n'eſt pas ſurpre-

(1) De his qui lunam inhabitare dicuntur, pergellem aliquid audire. *Plutar. tom.* 2.

nant

nant que M. Deslandes n'ait pas apperçu ailleurs ce qu'il s'est figuré n'avoir pas vu dans les propres ouvrages de Plutarque : je rapporterai le passage du jésuite, parce qu'il renferme, en peu de mots, tous les faits que je serois obligé d'aller puiser ailleurs avec plus de prolixité. Plutarque nous apprend que les Egyptiens disent » que la lune » est une terre environ 70 fois plus » petite que la nôtre (1) ; & que Thalès, avant Pline, disoit que la lune » doit sa lumiere au soleil.... Il ajoute » ensuite.... que la lune a des plaines, » des montagnes, des creux, des vallées, des endroits qui réfléchissent » plus ou moins de lumiere, comme » les miroirs concaves, ou les miroirs » convexes ; & que la cime des montagnes jette l'ombre, tantôt d'un » côté, tantôt d'un autre. Il dit encore » que la lune, dans sa révolution autour de la terre, tourne sur elle-» même (2) ; & que sa révolution au-

(1) Ægyptii, ni fallor, septuagies bis contineri in terræ quantitate quantitatem lunæ. *Id. ibid. pag.* 932. *cité par Regnault.*

(2) Primum (lunæ) motum circuitionem se-

» tour de la terre empêche la chute de » cet astre « (1). Je demande si ce sont-là des opinions qui ne paroissent pas convenir à la physique moderne : j'en fais juge l'ingénieux & sage M. Deslandes ; il a trop de bonne foi, pour ne point avouer sa faute.

Quandoque bonus dormitat Homerus.

Après Plutarque, tous les philosophes anciens qui nous restent sont plutôt des historiens de la philosophie, que des philosophes ; quelques-uns même ne méritent que le nom de théologiens du paganisme. Diogene-Laërce, qui vécut du tems de Marc-Aurele, doit plutôt être compté au nombre des historiens, que des philosophes. Ses ouvrages sont remplis de recherches assez curieuses : ils contiennent les principales actions, les plus belles maximes & les principales opinions des anciens

cundum volutationem ..... vocant. *Idem, ibid. pag. 937. cité par le même.*

(1) L'origine ancienne de la physique nouvelle, &c. par le P. Regnault, de la compagnie de Jesus, part. 2. pag. 7.

philosophes. Il parle sur-tout d'Epicure, & le traite avec beaucoup de respect ; il paroît même qu'il le préfere aux autres. Le plus grand & le plus redoutable des critiques modernes taxe cet auteur (1) *de n'avoir guéres plus d'exactitude dans ses raisonnemens, que dans ses récits.* Cette décision me paroît un peu outrée. Il est vrai que Diogene Laërce est un peu froid, assez diffus, & quelquefois peu exact ; mais il est plein de recherches curieuses & intéressantes ; & si quelques-unes paroissent tenir de la fiction, elles ne laissent pas, pour la plûpart, d'être très-utiles ; de sorte que le bon, dans ses écrits, l'emporte de beaucoup sur le mauvais. Le cardinal Bessarion disoit qu'il avoit écrit la vie des anciens philosophes avec plus de décence que ceux qui avoient composé celle des saints.

Plotin, Porphyre, Iamblique furent plutôt des théologiens payens & des controversistes platoniciens, que des philosophes : ils voulurent, en épurant,

(1) Bayle, diction. histor. & critique, tom. 2, pag. 365.

ou plutôt en tordant les opinions de Platon, en former un corps de doctrine qu'ils pussent opposer au christianisme. Théodoret est le pere de l'église qui a le mieux relevé leurs erreurs, leurs visions chimériques & les sotises de leur prétendue magie.

Julien l'Apostat fut un grand prince & un illustre philosophe. Si l'on excepte son changement de religion, il est peu de ses actions qui ne méritent de grandes louanges. Il attaqua vivement la religion chrétienne, & avec plus d'avantage que les autres payens, parce qu'il en avoit une plus grande connoissance, l'ayant exercée pendant longtems. Il paroît, par les morceaux qui nous restent des ouvrages de cet empereur, dans les invectives de saint Cyrille, qu'il avoit écrit d'une maniere bien violente. » Il m'a paru à propos, » disoit-il (1), d'exposer, à la vûe de » tout le monde, les raisons que j'ai » eues de me persuader que la secte » des Galiléens n'est qu'une fourbe pu-

(1) Julianus, in libro 2. Cyrilli contra Julianum, pag. 39.

» rement humaine, & malicieusement
» inventée, qui, n'ayant rien de divin,
» est pourtant venue à bout de séduire
» la partie inférieure de l'ame, & d'a-
» buser de l'affection que les hommes
» ont pour les fables, en donnant une
» couleur de vérité & de persuasion
» à des fictions prodigieuses. «

Il falloit que les livres de Julien fussent écrits d'une maniere aussi subtile qu'outrageante; car les payens les préféroient à ceux de Porphyre & des autres : les chrétiens même les regardoient, comme capables de leur nuire; &, après la mort de cet empereur, deux peres de l'église crurent devoir prendre la plume, pour le réfuter. Je vous ai déja parlé de ce fait dans la seconde lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire : j'ai même condamné les injures que ces peres avoient dites, la bonne cause n'ayant pas besoin de recourir aux invectives; aujourd'hui je releverai plusieurs mensonges qu'ils ont insérés dans leurs écrits.

Il est surprenant de voir combien de faussetés la plûpart des historiens ecclé-

siastiques ont débitées sur le compte de Julien ; & l'on ne peut, sans surprise, considérer les calomnies qu'ils ont avancées, comme des vérités évidentes. La Mothe-le-Vayer met dans un seul point de vûe une partie de ces mensonges pieux. » Les peres de l'église crurent, dit-il (1), de même que bien » des chrétiens, que l'intérêt de la religion les obligeoit de le jetter dans » la plus grande diffamation qu'il se » pourroit ; & bien qu'ils n'opposassent » que leur patience & leurs larmes, » comme dit saint Grégoire, contre » toutes ses persécutions, ils ne laisserent pas, principalement depuis sa » mort, de le dépeindre le plus horrible, en toutes ses parties, qu'il leur » fut possible ; afin de rendre sa mémoire si exécrable, qu'elle fît peur » & servît de leçon à ses successeurs. » Ils lui reprocherent qu'après être entré par le baptême dans l'église, y » être demeuré vingt ans, & y avoir » reçu dans la ville de Nicomédie la

(1) La Mothe-le-Vayer, de la vertu des payens, part. 2. tom. 1. pag. 668. *édit. in-folio.*

» qualité d'anagoste, ou de lecteur,
» l'une de celles du clergé, il avoit
» honteusement manqué de foi à Dieu
» & aux hommes, pour suivre les pro-
» fanations du paganisme. Saint Gré-
» goire le représente se lavant dans un
» bain de sang, pour mieux effacer
» l'impression & les marques des eaux
» baptismales. On l'accusa de magie,
» & de ne tenir auprès de lui ceux
» qu'il faisoit mine d'honorer, en qua-
» lité de philosophes, que pour ap-
» prendre d'eux l'invocation des dé-
» mons. Saint Jean-Chrysostôme dit
» l'avoir vu, dans la ville d'Antioche,
» environné de femmes impudiques,
» & de toutes sortes de personnes dé-
» bauchées. Il lui impute même de
» s'être comporté en fort mauvais ca-
» pitaine, & d'avoir perdu, par son
» imprudence, la plus belle armée que
» les Romains eussent employée contre
» la Perse. Car ne fut ce pas un mer-
» veilleux aveuglément que le sien,
» de brûler ses vaisseaux, à la persua-
» sion d'un traître, qui jouoit le per-
» sonnage de Sinon ou de Zopyre, &

» qui se moquoit de sa facilité? Enfin, » après avoir condamné toutes les actions de sa vie, l'historien Socrate » le fait mourir de la main d'un démon; » & saint Jean Damascene avec Nicéphore, de celle des martyrs Mercure » & Artemius. Il se prend au soleil de » son trépas, dans Sozomene; & dans » Théodoret, il prononce des blasphêmes, en expirant, contre celui qu'il » nommoit galiléen. Pour le regard de » saint Grégoire, après avoir parlé de » cette mort fort diversement, & sans » rien déterminer, il se plaît à le rendre ridicule par une envie ambitieuse » qu'il attribue à cet empereur, le figurant prêt de se jetter dans le fleuve, » au rivage duquel il étoit; afin que » son corps ne se trouvant plus, il fût » sans difficulté pris pour un dieu, » comme assez d'autres que le gentilisme a souvent consacrés, après être » ainsi disparus. Il assure même que, » sans l'opposition d'un eunuque, qui » ne voulut jamais consentir à cette » fourberie, les plus intimes amis de » Julien lui eussent aidé à le faire. «

Il seroit malheureux, pour Julien, que des historiens, dont la candeur & la sincérité est connue de tout le monde, n'eussent pas réparé le tort que les mensonges des peres de l'église auroient fait à sa réputation. Ammien, en parlant du combat où ce prince perdit la vie, le représente volant à la premiere allarme, au milieu des ennemis, sans casque & sans cuirasse, se jettant dans les plus épais escadrons, où il fut blessé par une main qu'on ne connut jamais. Dès qu'on eut mis le premier appareil sur sa blessure, il retourna au combat, & fit paroître tant de valeur, qu'Ammien l'égale à Epaminondas. Cet auteur est d'autant moins suspect, qu'il n'a point déguisé les défauts de Julien: il a condamné son zèle outré pour l'aggrandissement du paganisme, & pour la ruine de la religion chrétienne; il ne dissimule point que (1) le même empereur usa pendant long-tems de ruse, &

(1) Ut omnes nullo impedimento ad sui favòrem illiceret, adhærere cultui christiano fingebat, à quo jàm pridem occulte desciverat, arcanorum participibus paucis. *Amm. Marcell. lib.* 21. *cap.* 2. *pag.* 206.

tint la conduite d'un fourbe, feignant d'être encore chrétien, quoiqu'il eût déja renoncé au christianisme.

Un sage moderne, en songeant aux grandes vertus dont cet empereur fut doué, au mépris qu'il témoigna de la mort, à la constance avec laquelle il consola ceux qui pleuroient autour de lui, à son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur l'immortalité de l'ame, dit qu'il y a bien de quoi s'étonner, qu'après des témoignages aussi authentiques d'une vertu à laquelle il n'a manqué que la foi, pour être tenue bienheureuse, saint Cyrille ait voulu faire passer Julien pour un prince lâche & sans erreur. Ceux qui jugent des hommes qui ont vécu dans les siécles passés, par ceux qui ont été dans ces derniers tems, sont moins surpris du procédé de saint Cyrille. Il étoit ecclésiastique & théologien : tout étoit bon pour lui, dès qu'il pouvoit nuire à ceux qu'il n'aimoit pas. Nous avons vu, dans le siécle passé, quelque chose de plus fort & de plus condamnable que le procédé de saint Cyrille. Arnauld fut un théo-

logien renommé : Guillaume III. fut un des plus grands princes. Ce chef des jansénistes écrivit contre lui un livre rempli des invectives les plus atroces, & des calomnies les plus infâmes. Voilà le Cyrille & le Julien du dix-septieme siécle. Où en seroient nos neveux, s'ils étoient assez imbéciles pour s'en tenir à ce qu'ont écrit, de ce roi d'Angleterre, une foule d'auteurs ignatiens ou fanatiques ? Ils auront égard (s'ils ont du sens) à des historiens sages & désintéressés ; c'est ce que nous devons faire, si nous voulons juger sainement du caractere de Julien.

Quel fond peut-on faire sur des gens assez extravagans, pour assurer que Belzebuth avoit entrepris un voyage dans ce monde, pour tuer l'empereur Julien ; ou sur des visionnaires assez peu sensés, pour ériger des martyrs en assassins, & faire du paradis la cour du vieux de la montagne, & une retraite de brigands ? Le bon Damascene & le rêveur Nicéphore auroient bien dû avoir honte d'écrire leur histoire absurde des martyrs Mercure & Arte-

mius. On ignore, il eſt vrai, quel étoit celui qui bleſſa Julien : mais ſi ce ne fut pas un ſoldat ennemi, on pourroit ſoupçonner, avec raiſon, que le coup partit d'une main guidée par une fauſſe piété. Je conviens que du tems de cet empereur, il n'y avoit ni jéſuites, ni dominicains ; mais il pouvoit bien ſe trouver des *Clément* & des *Guignard*. De tout tems, le zèle pour l'avancement de la religion a porté les hommes aux excès les plus coupables : les catholiques ont aſſaſſiné des rois ; les proteſtans les ont déthrônés. Juſqu'où les hommes ne ſe laiſſent-ils point entraîner par un amour outré pour la bonne cauſe, auſſi condamnable que la ſuperſtition ?

Relligio peperit ſceleroſa (1) *atque impia facta.*

En juſtifiant Julien des crimes imaginaires qu'on lui a imputés, nous ne déguiſerons point ſes défauts, comme l'aveugle croyance qu'il eut pour les prodiges, l'attachement qu'il montra

(1) Lucret. de rerum nat. lib. 1. v. 83.

pour les divinations les plus abſurdes & les plus choquantes. Ce même Ammien, qui loue ſa clémence, ſa valeur, ſon amour pour les ſciences, ſa charité, ſa chaſteté, ſa libéralité, ſe moque de la ſuperſtition qui lui fit dépeupler le monde de bœufs, par le grand nombre des ſacrifices qu'il offrit, pour chercher dans les entrailles de ces animaux la connoiſſance de l'avenir.

Les ouvrages qui paroiſſent aujourd'hui, ſous le nom de Julien, ſont réellement de cet empereur, ainſi que le penſent pluſieurs grands hommes, & particulierement le ſçavant pere Pétau : ils doivent achever de déſiller les yeux de ceux qui pourroient être encore aſſez aveuglés pour ajouter foi aux invectives des peres. Il regne, dans ces écrits, un caractere de douceur & de probité digne des plus illuſtres & des plus ſages philoſophes.

§. II.

Examen des sentimens des principaux philosophes modernes sur la nature de Dieu, l'essence de l'ame, & sur certaines opinions physiques.

La ruine de l'empire d'Occident ayant entraîné celle des sciences & des arts, dès le cinquieme siécle, la philosophie commença à s'éclipser; & dans le sixieme, l'ignorance fut si grande, que les ecclésiastiques, qui, par leur état, sembloient être obligés nécessairement d'étudier, ne sçavoient, pour la plûpart, ni lire, ni écrire : c'est dans ces tems malheureux, que la moitié des manuscrits fut détruite; & que ceux, qui échapperent à la fureur & au mépris de l'ignorance gothique, furent extrêmement maltraités & mutilés. Hincmar, archevêque de Rheims, voulant publier la vie de saint Remi, ne put jamais venir à bout de la donner toute entiere. » Les tems sont si déplo» rables, dit-il (1), que la religion est

(1) Hincmar, cité par M. Deslandes, histoire critique de la philosophie, tom. 3. pag. 254.

» à peine connue dans ses premiers » élémens. On a enlevé de mon église » tout ce qui étoit de plus précieux : » les bâtimens ont été ruinés, les re» venus soustraits ; le peu d'ecclésiasti» ques qui sont restés se sont transfor» més en autant de marchands, pour » avoir de quoi subsister ; & dans le » besoin d'envelopper les marchandi» ses, dont ils faisoient trafic, ils ont » rompu tous les livres & les manus» crits qu'on gardoit dans la biblio» théque de l'église de Rheims. «

L'ignorance augmenta dans chaque siécle ; & dans le dixieme, à peine eût-on trouvé l'idée ou le simple ressouvenir qu'il y avoit eu autrefois des sciences, des belles-lettres & des arts libéraux.

Dans le tems que les chrétiens sembloient avoir oublié tout ce qui ne regardoit pas les fonctions animales, les Arabes s'appliquoient à l'étude ; & l'on vit deux philosophes renommés, qui se formerent sur les écrits d'Aristote & des autres anciens.

Avicenne, Arabe & mahométan ;

vécut sur la fin du dixieme siécle, & au commencement de l'onzieme. Il nâquit l'an 980, & mourut l'an 1036. Il eut des mœurs très-déréglées; & ses débauches, ayant fort altéré sa santé, lui coûterent la vie. Il avoit cependant plusieurs excellentes qualités : il étoit doux, affable, charitable; & à ces vertus, il joignoit un esprit pénétrant. Il s'attacha entierement à la philosophie d'Aristote; & l'on assure, qu'avant de pouvoir parfaitement comprendre sa métaphysique, il la lut quarante fois : ce n'est pas-là un éloge de la clarté des ouvrages d'Aristote.

Averroës nâquit à Cordoue dans le douzieme siécle, & étoit descendant d'un de ces Arabes qui avoient envahi une partie de l'Espagne. Il devint si passionné pour les ouvrages d'Aristote, qu'il les commenta en arabe. Ses commentaires ont eu, pendant long-tems, un succès prodigieux : ils avoient acquis autant de crédit que le texte. Averroës n'avoit pas moins de pouvoir, dans les écoles, qu'Aristote : son autorité étoit le juge souverain des disputes,

ainsi

ainsi que celle du philosophe Grec. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Averroës fit ses commentaires, sans sçavoir le grec. Cela n'empêche pas que bien des sçavans n'ayent prétendu qu'il avoit parfaitement compris les pensées de son auteur (1) : mais plusieurs autres soutiennent (2) qu'il les a fort mal entendues, soit parce qu'il avoit un génie borné, soit parce qu'il ignoroit les opinions de la plûpart des sectes dont Aristote a parlé, & qu'il n'avoit aucune

(1) Qui Græce nescius, feliciter adeò mentem Aristotelis perspexit, quid non fecisset si linguam scivisset Græcam ? *Vossius, de philosoph. sectis, pag.* 90.

(2) Sed nec potuisset explicare, etiamsi divino fuisset ingenio, cum esset humano, & quidem intra mediocritatem. Nam quid tandem adferebat quo in Aristotele enarrando posset esse probe instructus? Non cognitionem veteris memoriæ, non scientiam placitorum priscæ disciplinæ, & intelligentiam sectarum, quibus Aristoteles passim scatet. Itaque videas eum pessime philosophos omnes antiquos citare, ut qui nullum unquam legerit: ignarus Græcitatis ac Latinitatis, pro Platone Ptolomæum ponit, pro Protagora Pythagoram, pro Cratylo Democritum, libros Platonis titulis ridiculis inscribit: & ita de iis loquitur, ut vel ideo perspicuum sit, litteram eum in illis legisse nullam. *Ludovic. Vives, de causis corrupt. artium, lib.* 5. *pag.* 167.

connoissance de la belle littérature. Ils ajoutent qu'il cite, à tort & à travers, tous les anciens philosophes : qu'il nomme Ptolomée pour Platon, Pythagore pour Protagoras, Démocrite pour Cratyle; & qu'il donne des noms ridicules à tous les ouvrages de Platon, dont il parle.

Si Averroës avoit mieux connu son original, il eût sans doute regardé Aristote, comme une véritable divinité, digne de son adoration : car, quoiqu'il ne l'entendît pas bien souvent, il n'a pas laissé d'assurer (1) que ce philosophe étoit la suprême vérité; que son esprit avoit atteint au point le plus élevé, où l'esprit humain pût parvenir; & qu'il avoit été envoyé du ciel, pour apprendre aux hommes tout ce qu'il étoit possible qu'ils sçussent. Cette façon de parler & ces louanges outrées sentent bien le commentateur.

(1) Aristotelis doctrina est summa veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectûs; quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus & datus nobis à divinâ providentiâ, ut non ignoremus possibilia sciri. *Aver. in Arist. comment. in præfat. p. 17.*

Le cordelier Scot n'a pas pensé aussi avantageusement d'Averroës, qu'Averroës d'Aristote : il prétend que ce philosophe Arabe a mérité d'être excommunié par le genre-humain. Le sujet de cette excommunication vient d'une opinion qu'on lui impute, & dont on veut le faire auteur, quoiqu'il soit certain qu'il n'a fait que développer le sentiment d'Aristote, qui prétendoit *que l'entendement de tous les hommes étoit une seule & même substance*. Ce systême est un spinosisme parfait : il n'y a qu'une substance générale ; & toutes les ames sont des modes de cette substance. Lorsque le corps meurt, l'ame a le même sort ; c'est-à-dire, elle se rejoint au *tout*, dont elle venoit d'être séparée par une modification particuliere, comme les parties de matiere qui composoient le corps se réunissent à la matiere générale, ou, pour mieux dire, à la substance étendue, unique, dont tous les êtres ne sont que des modifications.

Il faut convenir que le sentiment d'Averroës, sur la nature des ames,

étoit impie & ridicule ; mais il faut aussi avouer qu'il n'a fait que dire ce qu'Aristote avoit soutenu long-tems avant lui : le plus habile des critiques (1) en

(1) Car cette doctrine, comme l'avouent plusieurs modernes, n'est qu'une effusion & qu'un développement des principes d'Aristote. Je pourrois faire plusieurs remarques pour prouver cela ; mais je me contenterai de celle-ci : c'est que, selon l'hypothese de ce philosophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la matiere : d'où il s'ensuit que l'entendement est unique, puisque, selon Aristote, il est séparé & distinct de la matiere. *Viderunt Aristotelem simpliciter probare intellectum possibilem esse immixtum & immaterialem.* (31) Cette observation est de Pomponace. *Quod verò unicus sit intellectus in omnibus hominibus sive possibilis ponatur, patere potest ex eo quoniam apud peripateticos est celebrata propositio, multiplicationem individuorum in eadem specie non posse esse, nisi per materiam quantam, ut dicitur 7. & 12. metaph. & 2. de animâ.* (32). Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puisse être sur Aristote, elle est dans le fond impie & absurde. Elle est impie, puisqu'elle conduit à croire que l'ame, qui est proprement la forme de l'homme, meurt avec le corps. (33). Elle est absurde ; car que peut-on dire de plus insensé, que de soutenir que deux hommes qui s'entretiennent, dirigés chacun par ses actes intellectuels, ont la même ame ? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre que deux philosophes, dont l'un nie & l'autre affirme la même these en même tems, ne sont qu'un seul être à l'égard de l'intellect ? *Bayle, diction. histor. & crit. tom. 1. pag. 386.*

convient ; & les vains efforts des péripatéticiens modernes ne peuvent justifier le philosophe Grec. Je ne m'arrêterai point à démontrer l'absurdité de cette opinion ; je vous l'ai fait connoître évidemment, en réfutant le systême de l'ame du monde, & celui des prétendues modifications de Spinosa.

Les sentimens d'Averroës, sur la nature de Dieu, étoient aussi erronés que ceux qu'il avoit sur la nature de l'ame ; il croyoit que de rien, on ne pouvoit rien faire, & nioit que la matiere eût été tirée du néant ; il la faisoit coéternelle à la divinité : il soutenoit aussi que tous les êtres spirituels étoient éternels, parce qu'il croyoit qu'il étoit aussi impossible de créer de rien une substance spirituelle, qu'une substance matérielle.

Il n'est rien de si contraire, non-seulement à la bonne philosophie, mais au bon-sens, que d'admettre la matiere coéternelle à Dieu. Ou il faut nier qu'il existe, ou il faut convenir que, quoique nous ne puissions avoir aucune idée de la création, il faut qu'il ait tiré l'univers du néant ; car tout ce qui est

incréé doit être, par sa nature & par son essence, nécessairement infini, puisqu'il ne peut être ni borné ni limité. Or, si la matiere est incréée, elle est donc infinie, & il doit y avoir deux infinis distincts en puissance & en attributs, *Dieu* & la *matiere*; cela répugne, & il faut être privé de la raison pour soutenir une pareille opinion. D'ailleurs, si tous les êtres, soit matériels, soit spirituels, étoient incréés & éternels, comme le veut Averroës, ils seroient indépendans de la divinité, ils auroient autant de pouvoir qu'elle; puisqu'elle ne pourroit ni les détruire, ni les changer, ni les punir, ni les récompenser.

Quel est donc le personnage qu'Averroës fait jouer à l'être suprême? Il est aussi inutile pour le maintien de l'ordre & de l'arrangement de l'univers, qu'un homme qui demeure à Vienne en Autriche, l'est pour faire aller les machines de l'opéra de Paris. Le Dieu d'Averroës est semblable à celui d'Epicure: pour qu'on en trouvât le parallele plus juste, ce philosophe Arabe soutenoit que la divinité ne connoissoit

pas les choses particulieres, & qu'elle n'étendoit point sa providence sur les particuliers. N'eût-il pas mieux fait de nier l'existence de Dieu, que d'en admettre un aussi imparfait & aussi inutile ? On étoit en droit de lui dire : » Dieu ne peut faire ni bien ni mal ; » pourquoi me donnerai-je la peine de » le prier (1) ? «

Des sentimens aussi impies attirerent de fort mauvaises affaires à Averroës. Un médecin nommé Ibnu-Zoar, qui le haïssoit, & plusieurs autres nobles & docteurs de Cordoue, qui ne l'aimoient pas, trouverent le moyen de se faire remettre, par ses écoliers, quelques-unes de ses leçons de philosophie, des plus hardies, ou, si vous voulez, des moins orthodoxes : ils les firent enregistrer pardevant un notaire, & les envoyerent ensuite au roi de Maroc. Ce prince déclara hérétique Averroës, le priva de ses biens, & lui ordonna de se tenir au quartier des Juifs ; mais

(1) Non exaudiens vota, nec nostri curiosus : atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Senec. de benef. lib. 4.*

losophes, que parce qu'il étoit musulman ?

Après qu'Averroès eut été chassé de la mosquée à coups de pierres, craignant, autant que dom Japhet, la lapidation, & ne voulant plus se mettre au risque de l'essuyer, il abandonna Cordoue, & se retira à Fez, où il crut pouvoir rester inconnu; mais on l'arrêta peu de jours après qu'il y fut arrivé. Il fut résolu qu'on ne le feroit point mourir, & qu'on le rétabliroit devant la porte de la mosquée, où on leveroit l'excommunication musulmane qui avoit été lancée contre sa personne. Averroès fut donc conduit, un vendredi, sur la porte du temple mahométan, où on lui ordonna de rester tête nue. Comme les Turcs n'ont point d'eau-benite pour laver & nettoyer les taches des excommunications, ils se servent de la salive; ce qui est un peu incommode pour les excommuniés. Le philosophe s'en apperçut fort disgracieusement; car tous ceux qui entroient dans la mosquée lui crachoient au visage. Après cette ablution désagréable,

on demanda à Averroës s'il se repentoit? Il répondit que oui; & toute la cérémonie fut finie. On lui permit de rester à Fez, où il enseigna la jurisprudence. Il retourna ensuite à Cordoue, d'où il fut rappellé pour remplir la place de juge de Maroc, étant rentré en grace avec son souverain; il mourut dans ce poste, & fut enterré à Maroc hors de la porte des courroyeurs.

Les moeurs d'Averroës furent très-pures: il étoit sobre, chaste, complaisant, charitable, ferme & constant dans l'adversité. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il pensoit de son état pendant qu'on le persécutoit: ma situation, lui dit-il, me plaisoit & me déplaisoit; j'étois bien aise d'être délivré du pénible emploi de juge, mais je sentois une véritable douleur d'être accablé par des faux témoins.

La vanité paroît avoir été un des défauts d'Averroës; il étoit émule & rival d'Avicenne, étant fort habile dans la théorie de la médecine. Dans les livres qu'il a écrits, il a affecté de ne nommer jamais son adversaire; & en

réfutant quelques-unes de ses opinions, il ne les attaque que comme ayant été soutenues par Galien. Cardan a voulu imiter en partie Averroës; & dans l'histoire que ce philosophe Milanois a donnée de sa vie, il dit (1): qu'il ne veut point, en nommant quelques-uns de ses ennemis, les assurer d'aller à la postérité; il condamne Galien d'avoir nommé un certain Thesale, qui, sans lui, feroit inconnu à l'univers entier, qui ignoreroit s'il a existé un homme qui eût un pareil nom. Le raisonnement de Cardan me paroît fort sensé. Boileau l'a adopté:

La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.

Combien n'y a-t-il pas de gens, qui n'attaquent des personnes respectables dans la république des lettres,

(1) Non eandem inibo rationem in enarrandis nominibus inimicorum aut æmulorum ac amicorum; quippe Galenum non parùm erraſſe puto, qui Thesalum, dum nomen ejus proterit, aliquem eſſe docuerit; & cujus rationem haberet . . . . . ergo æmulos non solum spernere didici, sed eorum vanitatis misereri. *Cardan. de vitâ propriâ, cap. 16. p. 74.*

que pour se faire un nom? Averroës cependant n'étoit point dans ce cas : Avicenne étoit un émule digne de lui ; & il pouvoit le nommer, sans craindre de lui faire trop d'honneur : il y a plus de vanité, que de sagesse dans sa conduite.

Dans le tems que les Arabes faisoient fleurir les sciences dans cette partie de l'Espagne qu'ils avoient envahie, les chrétiens occidentaux, plongés depuis plus de six siécles dans une ignorance crasse, voulurent les imiter ; ils se sentirent excités par un esprit d'envie & de jalousie, qui leur fit connoître combien étoit honteuse l'ignorance dans laquelle ils vivoient. Ils commencerent à s'appliquer à la philosophie ; on traduisit, en latin, quelques ouvrages d'Aristote ; & les écoles devinrent bientôt péripatéticiennes. Vous avez pu vous appercevoir, monsieur, par ce que je vous ai dit dans la premiere & dans la cinquieme lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que ce ne fut pas sans peine qu'Aristote fut reçu dans les colléges, un concile, sous

Philippe le Bel, ayant fait brûler sa métaphysique : mais enfin, malgré les oppositions, le philosophe Grec fut généralement reconnu pour le prince de la philosophie.

Albert le Grand, qui nâquit en Suabe, province d'Allemagne, en 1201. s'attacha fortement à la philosophie péripatéticienne. Il possédoit fort bien les philosophes Arabes, Grecs, Egyptiens & même les Hébreux : aussi composa-t-il un nombre prodigieux d'ouvrages, qu'on a tous recueillis en 21 gros volumes *in-folio* ; sa physique en contient trois, dans lesquels les sentimens d'Aristote sont traités amplement.

On a attribué quantité de livres à Albert le Grand, auxquels bien des sçavans nient qu'il ait eu part. Celui qui est intitulé, *de rerum naturâ*, & qui traite des accouchemens, ne lui appartient point ; on le donne à Thomas de Cantopré, un de ses disciples : celui qui a pour titre, *de secretis mulierum*, lui est aussi faussement attribué. On convient aujourd'hui qu'il eût mieux fait d'écrire avec plus de retenue & de

modestie sur les questions qu'il a agitées, touchant la pratique du devoir conjugal, dans ses commentaires sur le maître des sentences. Les partisans d'Albert diroient envain, pour le justifier, qu'il est des cas qu'il faut éclaircir, en faveur des théologiens, quelque impudiques & lascifs qu'ils soient : on sera toujours en droit de leur répondre, qu'il n'est jamais permis, sous quelque prétexte que ce soit, de faire rougir la pudeur & la bienséance. On a trouvé aujourd'hui le moyen d'écrire décemment sur les matieres les plus impures.

Les ouvrages moraux d'Albert le Grand sont, en général, assez bons. Comme il avoit un caractere fort humain & fort charitable, il y regne une candeur & une probité, qui inspirent aux lecteurs l'amour de la vertu : ses maximes sur les véritables qualités du cœur (1), la distinction qu'il en fait

(1) Sunt quædam vitia, quæ libenter, sive frequenter, speciem virtutis prætendunt, ut cum verè vitia sint, credantur esse virtutes : sicut severitas putatur esse justitia; amaritudo mentis dici-

d'avec celles qui n'ont qu'une apparence, les préceptes qu'il donne sur la clémence (1), sur l'oubli des injures; le portrait qu'il fait de la tempérance (2), de la patience, la définition qu'il donne de la vérité, qu'il dit consister dans l'accord parfait de l'es-

· · · · ·

tur maturitas, ... dissolutio creditur spiritualis mentis lætitia, pigritia, sive inordinata tristitia, judicatur morum gravitas, &c. *Alberti Magni, parad. animæ, de virtut. lib. 1. in prolog.* Sicut autem denariis nihil emitur boni, sic nec regnum cœlorum falsis comparatur virtutibus. Sunt autem quædam virtutes quasi naturales, hominibus inhærentes, sicut naturalis humilitas, benignitas, modestia, largitas, misericordia, patientia. *Alberti Magni, parad. in prolog.*

(1) Ex amore amici non potest vera charitas perpendi, nam ethnici eos amant qui eos diligunt; sed in amore inimici vera charitas perpenditur. Amantem enim diligere naturæ est; quæ non est meritoria; non amantem vero diligere, gratiæ est. *Idem, ibid. cap.* 1.

(2) Patientia vera & perfecta est, cum quis sustinet patienter injurias, non solum cum reus est, sed etiam cum innocens est. *Id. ibid. cap.* 4. Ille verus temperatus fuit, qui nullum offendit, & per omnia omnibus placuit. Argumentum veræ temperantiæ habet, qui se moderatur in victu & vestitu, somno & omni commodo carnali, & in lætitiâ temporali nullam superfluitatem; nec inordinatam delectationem, sed puram necessitatem in omnibus admittens. *Idem, ibid. cap.* 11.

prit, du cœur & de la langue (1), sont des preuves évidentes de la bonté, & j'ose dire de la sagesse de sa morale.

La grande passion qu'Albert le Grand avoit de pénétrer les secrets de la nature, & l'application avec laquelle il cultiva la chymie, ont fait croire à quelques-uns, que ce grand homme avoit voulu trouver la pierre philosophale: quelques autres, en poussant plus loin leurs visions chimériques, se sont figurés qu'il avoit été sorcier, se fondant sur le *livre des choses admirables*, & sur celui du *miroir d'astrologie*; mais ces deux livres n'ont jamais été écrits par Albert. Pic de la Mirande le justifie sur l'imputation du premier; & Naudé a prouvé que Roger Bacon est l'auteur du second. Une autre chose qui a acquis à Albert la réputation d'avoir été magicien; c'est cette tête d'airain qu'il composa, & qu'on disoit l'instruire de

(1) Veritas justa est, quando vere concordant mens, cor, lingua & opera, ut quod sentit quis in corde, hoc profert ore & perficit opere. *Idem*, *ibid. cap.* 18.

tout ce qui devoit lui arriver, & lui donner de bons conseils pour réussir dans ses entreprises. A cette fable, on peut répondre : *credat Judæus apella, non ego*. Ce sont-là des contes d'enfans ; & je m'étonne que Naudé se soit donné la peine de réfuter sérieusement une pareille impertinence. Albert avoit fait sans doute quelque tête, qui, par quelque ressort, pouvoit articuler certains sons, ou, si l'on veut, certains mots : nous voyons la possibilité de cette machine dans les horloges de Lyon & de Strasbourg, où un coq de cuivre imite parfaitement le véritable chant du coq.

Quoiqu'Albert le Grand ait été fort attaché aux opinions d'Aristote, comme il étoit grand chymiste ; il a connu diverses choses qui étoient inconnues à son maître, soit sur les métaux, soit sur les sources & sur l'origine des fleuves & des fontaines : il avoit presque prédit la découverte des antipodes. » Personne, disoit-il (1), n'a jamais passé

(1) Nullus unquam de quartâ nostræ habitationis parte potuit transire ultra æquinoctialem, & ideo partes ultra sitæ sunt incognitæ. *Alber. Mag. tom. 2. lib. 2. meteor. cap. 6. pag. 59.*

» la ligne : qui est-ce qui peut donc » sçavoir ce qu'il y a au-delà, & com- » ment peut-on assurer qu'il n'y a aucun » pays ? «

Avant que de quitter Albert, je releverai une faute d'inadvertance du jésuite Regnault. Le docteur Allemand, dit-il (1), mérita dans le treizieme siécle, & dans le quatorzieme, le nom de *Grand*. Albert n'a point vécu dans le quatorzieme siécle : il est né en 1201, & est mort en 1280, selon presque tous les auteurs qui ont parlé de lui : quelques-uns le font naître en 1193 ; mais cela ne change rien à la faute du jésuite, puisqu'Albert n'a jamais vécu dans le quatorzieme siécle. Il faut avouer, de bonne foi, que le pere Regnault a sçu ce fait : pourquoi donc dit-il le contraire ? J'entrevois qu'il s'est mal expliqué, & qu'il a voulu dire qu'on donna le nom de *Grand* à Albert dans le treizieme & le quatorzieme siécle ; mais c'est encore-là une faute : car on lui a donné, dans le quinzieme,

(1) Origine ancienne de la physique moderne, tom. 3. pag. 90.

le seizieme & le dix-septieme, le même titre; & on le lui donne encore aujourd'hui. Le pere Regnault a donc eu tort de s'énoncer d'une maniere ambiguë, & qui contient une fausseté évidente, de quelque façon qu'on l'explique.

S. Thomas, né l'an 1224 à Aquin, ville d'Italie, d'une famille noble & distinguée, fut le plus grand & le plus illustre des disciples d'Albert: il suivit, ainsi que son maître, les opinions d'Aristote. Il n'est rien de si outré, que le pompeux éloge (1) que le jésuite Regnault a fait de saint Thomas: mais la critique que M. Deslandes (2) a

(1) Voyez (S. Thomas) dans ses écrits sur les principes de la nature, sur le ciel & le monde: le commentateur suit Aristote, pour ainsi dire, à la piste; & démêlant, avec une sagacité merveilleuse, les détours d'un physicien, qui semble se cacher dans une obscurité affectée, il le force à se découvrir.

Albert le Grand étoit diffus; c'étoit une fécondité surprenante. La précision, la netteté & la méthode sont le caractere de saint Thomas. Et tout précis qu'il étoit à l'âge de quarante-neuf ou cinquante ans, qu'il mourut, appellé de Naples au concile de Lyon, il avoit composé presque autant de volumes qu'Albert le Grand même. *Origine anc. de la physique nouvelle*, *tom.* 1. *pag.* 92.

(2) Une marque du mauvais goût des scholasti-

donnée du même philosophe me paroît trop forte : ce qu'il rapporte sur la quantité de ses ouvrages, qu'on a recueillis dans un grand nombre de volumes *in-folio*, semble plus équitable. » D'habiles critiques, dit-il (1), soupçonnent que des ouvrages accumulés, qui s'offrent sous le nom de saint » Thomas, il n'y a pas la dixieme » partie qui lui appartienne ; & ils » ajoutent que les autres lui ont été » supposés par les religieux de son or- » dre, afin de les faire mieux recevoir » du public ; c'est ainsi qu'on profite

ques, c'est le grand nombre d'ouvrages qu'ils composoient, tant sur la philosophie, que sur la théologie. A moins que de vouloir écrire des romans, peut-on être trop court, quand on traite de ces matieres? Saint Thomas, tout plein des topiques d'Aristote & des principes contentieux qu'il y avoit puisés, commença par faire des leçons sur le maître des sentences, dont le texte souvent éclairci avoit encore besoin de l'être. Il tâcha ensuite de donner plus de jour aux études publiques : il composa pour cet effet un corps entier de théologie, où le superflu l'emporte presque toujours sur le nécessaire ; & c'est ce corps divisé en trois parties, dont la seconde plus étendue en comprend deux autres, qu'on appelle la somme de saint Thomas. *Hist. crit. de la philosophie, tom. 3. pag. 15.*

(1) Au même endroit.

» d'un grand nom, pour relever des » écrits médiocres. Oserois-je ajouter » ici une chose que plusieurs sçavans » se souviennent encore d'avoir ouï dire » à l'illustre pere Mabillon ? C'est que, » dans ses différens voyages littéraires, » il avoit ramassé des preuves plus que » suffisantes, pour démontrer que la » somme de saint Thomas n'est point » entierement de lui. Supposé cepen- » dant que la seconde partie doive » passer pour une production de son » esprit, je le trouve assez dédommagé » de perdre tout le reste. «

Les catholiques romains ont un respect trop servile pour les ouvrages de saint Thomas ; je ne dis pas qu'ils ne renferment plusieurs choses excellentes ; mais il y en a bien qui ne le sont pas, & qu'on peut rejetter, comme fausses, ou comme inutiles : telle est la thèse de *l'être de raison, l'objet de la logique* (1), selon saint Thomas. Ce grand saint n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter les subtilités scholastiques ? Est-il rien de si absurde, que

(1) D. Thomæ iv. metaphys. sect. 4.

d'établir un rien, une chose imaginaire, un être de raison pour le sujet d'une science? Or qu'est-ce qu'un être par la seule imagination, si ce n'est un non-être, une fiction, ou une chimere?

Saint Thomas a soutenu aussi plusieurs opinions sur les qualités de la divinité, qui sont très frivoles; telle est celle que *Dieu peut avoir fait le monde, & que le monde peut être éternel*. Il n'est point de tems en Dieu, dit saint Thomas; en lui, l'effet suit toujours la volonté: or supposons que Dieu eût voulu que le monde eût été de tout tems; le monde auroit donc pu l'être. Cette question est aussi fausse qu'inutile: à quoi sert-il de sçavoir si le monde pourroit avoir été de tout tems? Il suffit que nous connoissions clairement le contraire. D'ailleurs, qui est-ce qui ne sçait pas (je parle des gens qui raisonnent conséquemment) que Dieu ne peut point changer l'essence des choses? Or l'essence d'une chose créée est de passer de l'être au non-être: il faut donc qu'il y ait eu un tems, où le monde n'ait pas été, pour pouvoir être créé; donc il

n'est pas éternel. L'effet suit toujours la volonté de Dieu dans les choses qui ne sont point opposées à l'essence des choses ; mais de même qu'il ne peut faire que saint Thomas n'ait vécu, de même il ne peut avoir créé une chose, qu'elle n'ait eu un commencement, ni faire par conséquent qu'elle ait existé toujours dans l'éternité antérieure.

Ce que dit saint Thomas, pour excuser une sotise d'Aristote, qui soutient que Dieu peut faire le mal, est aussi peu sensé que la recherche frivole que nous venons de condamner. Il prétend que Dieu peut faire le mal (1) ; parce que, dès qu'il le fait, le mal se change

(1) Deus peccare non potest, quia est omnipotens ; quamvis philosophus (Aristoteles) dicat in quarto topicorum, quod potest Deus & studiosus prava agere. Sed hoc intelligitur vel sub conditione cujus antecedens sit impossibile, ut, puta, si dicamus quod potest Deus prava agere si velit. Nihil enim prohibet conditionalem esse veram, cujus antecedens & consequens est impossibile. Sicut si dicatur, si homo est asinus, habet quatuor pedes. Vel ut intelligatur quod Deus potest quædam agere, quæ nunc prava videntur, quæ tamen si ageres bona essent. Vel loquitur secundum communem opinionem gentilium, qui homines dicebant transferri in Deos, ut Jovem & Mercurium. *D. Thom. quæst. 25. art. 3.*

en

en bien. En vérité, cela est aussi absurde que puéril : je suis fâché qu'un aussi grand génie que saint Thomas ait cherché à vouloir donner quelque couleur à une erreur aussi monstrueuse que celle d'Aristote ; je lui passe plus facilement d'avoir souvent adopté, trop à la légere, plusieurs erreurs physiques de ce philosophe.

La morale de saint Thomas me paroît excellente : il est, à mon gré, beaucoup plus excellent moraliste, que physicien & métaphysicien. Ses maximes sont prudentes & sages ; on y voit régner un caractere de probité, de candeur & de bonté. Saint Augustin, non content de damner tout le monde, prétendoit que les payens n'avoient pu faire aucune action vertueuse : saint Thomas non-seulement sauve (1) les payens qui avoient vécu, selon la loi de nature, avant Jesus-Christ ; mais il

(1) Gentiles perfectius & securius salutem consequebantur sub observantiis legis, quam sub solâ lege naturali, & ideò ad eas admittebantur : sicut etiam nunc laïci transeunt ad clericatum, & sæculares ad religionem, quamvis absque hoc possint salvari. *D. Thom. part. 1. quæst. 98. art. 1.*

soutient (1) qu'ils ont pu faire des actions très-bonnes & très-louables. On est charmé de voir le théologien, éclairé par le flambeau de la raison, & par le secours de la philosophie, raisonner d'une maniere conforme aux notions de tout le genre-humain, & j'ose dire aux notions évidentes. A quoi pensoit le grand saint Augustin, & à quoi pensent aujourd'hui les jansénistes?

En approuvant le sentiment raisonnable de saint Thomas sur le salut des payens vertueux, je ne sçaurois adopter son opinion sur celui de Trajan. Il a cru (2) que la divinité, fléchie par les prieres d'un saint pontife, avoit tiré cet empereur des flammes de l'enfer. Igno-

(1) Tametsi infideles divinâ gratiâ careant, quia tamen ex infidelitate non corrumpitur totum naturæ bonum, possunt aliquid boni operari, quamvis id non sit meritorium vitæ æternæ ... ... Sicut enim habens fidem potest aliquod peccatum committère, in actu, quam non refert ad fidei finem; vel venialiter, vel etiam mortaliter peccando: ita etiam infidelis potest aliquem bonum actum facere, in eo quod non refert ad finem infidelitatis. *Idem, ubi suprà.*

(2) Deus ex liberalitate bonitatis suæ eis (Trajano & similibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruissent. *Idem, ubi suprà.*

roit-il, ce grand saint, que l'église chante tous les jours : *in inferno nulla est redemptio* ? L'avare Acheron ne lâche point sa proie. Tirer une ame du purgatoire avec force *antiennes* & force *indulgences*, passe ; mais l'arracher des mains de Belzebut, les papes avouent eux-mêmes qu'ils n'ont pas ce pouvoir.

Cardan nâquit à Pavie le 24 septembre de l'année 1501 : c'est du moins l'opinion la plus commune ; car dans l'histoire de sa vie, qu'il a écrite lui-même, il y a plusieurs contradictions manifestes, qui ont été cause que tous les auteurs ne s'accordent point sur le tems de sa naissance & de sa mort. On a peine à comprendre comment un homme a pu être tout à la fois aussi sçavant & aussi fou que le fut Cardan. Il a fait un portrait de soi-même si odieux, que si quelqu'un en eût dit ce qu'il en a publié, il eût été en droit (1) de demander, pardevant les juges, une réparation authentique, & de le

(1) Atque hæc corporis & fortunæ suæ damna fuerunt ; ingenium vero si quis inimicus tale illi

faire condamner à une peine afflictive ; il avoue qu'il nâquit porté, par son étoile, à la fainéantise, à l'irreligion, à l'envie, à la fourberie, au mensonge, à l'imposture, au libertinage, à l'im-

affirmisset, quale suum esse in themate natalitio testatus est, potuisset in eum agere merito eâ lege,

Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam Describi

Nam ex Venere, Jovi, Lunæ ac Mercurii dominâ, & Mercurio multum, Saturno mediocriter commista, animum sibi afflictum ait, in diem viventem, nugacem, religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem, insidiatorem, proditorem, magum, incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamœnum, austerum, sponte etiam divinantem, zelo-typum, obscœnum, lascivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem, & omnino incognitum propter morum & naturæ repugnantiam, etiam his cum quibus assiduè versabatur. Neque profecto dubium est apud me, quin ipse talis esset, qualis omnibus aliis se conspiciendum præbuit. Nam ejusmodi mores sibi à natura fuisse inditos, non hic modo, sed alibi toties inculcat, nihil ut verius fuisse censeri possit; & qui penitissime Cardani indolem noverit, eam non multum ab hac epithetorum farragine remotam fuisse deprehendat; ut mittam aliorum etiam gravissimorum virorum judicia, qui Cardanum miras de se ipso fabulas concitasse & insanienti proximum vixisse non perperam asserunt. *Gabriel. Naudæi de Cardano jud.*

pudicité, à l'inconstance, à la trahison, &c. Sous le vain prétexte de se piquer de sincérité, il a écrit toutes les folies qu'il avoit faites; peu content de se deshonorer, il a traité ses parens de la même maniere. Il apprend aux lecteurs, dès le II. chapitre de sa vie, que sa mere fit tout ce qu'elle put pour se faire avorter tandis qu'elle étoit enceinte de lui (1); mais que les remedes qu'elle avoit pris, n'ayant pu produire aucun effet, après avoir souffert pendant trois jours les douleurs de l'enfantement, elle mit au monde Cardan, qui avoit déja des cheveux noirs & crêpés (2). Si heureusement le soleil,

(1) Tentatis, ut audivi, abortivi medicamentis frustra, ortus sum anno 1508. kal. octob. horâ noctis primâ, non exactâ, sed paulò magis dimidiâ, & tamen besse minore. *Cardan. de vitâ propr. cap.* 11. *pag.* 7.

(2) Et neque hic, neque locus lunæ, nec ascendentis est idem, nec aspicit Virginis penultimam partem, debui esse monstrosus; imò facile erat ut discerptus ex ventre matris prodirem, à quo parum absfui. Natus ergo, imò à matre extractus, tanquam mortuus, cùm capillis nigris & crispis, recreatus balneo vini calidi, quod alteri potuit esse perniciosum, mater conflictata perpetuis tribus diebus in partu, superstes evasi tandem. *Id. ibid. pag.* 8.

Vénus & Mercure n'eussent point été dans les signes humains, c'étoit fait du pauvre Cardan; il seroit né monstrueux; & c'est lui qui nous assure ce fait. Il en fut quitte pour naître avec une chevelure à la moresque : mais la maligne influence de sa constellation lui joua un mauvais tour, dont il ne s'apperçut que lorsqu'il eut atteint l'âge de puberté. Il fut au desespoir de découvrir qu'il avoit été affligé aux parties (1) génitales : cependant il fallut qu'il prît patience; & depuis l'âge de vingt & un an, jusqu'à celui de trente & un, il fut obligé de s'abstenir du commerce des femmes, ce qui le chagrinoit fort : enfin le charme cessa, & il se maria. Lorsqu'il fut en ménage, s'il gagna du côté des plaisirs de l'amour, il eut plusieurs nouvelles inquiétudes : il étoit si

(1) Cæterum ut ad rem redeam, cum sol & maleficæ ambæ, & Venus & Mercurius essent in signis humanis, ideò non declinavi à formâ humanâ; sed cum Jupiter esset in ascendente, & Venus totius figuræ domina, non fui oblæsus, nisi in genitalibus, ut à 21. ad annum 31. non potuerim concumbere cum mulieribus, & sæpius deflerem sortem meam, cuique alteri propriam invidens. *Id. ibid. pag.* 8.

pauvre, qu'il étoit obligé, pour vivre, de faire des almanachs (1). Quoiqu'il fût médecin, il ne gagnoit rien : sa pauvreté ne l'empêchoit pas cependant d'aimer le jeu ; il joua un jour les nippes de sa femme ; &, qui pis est, il les perdit. L'état malheureux où il étoit, ne lui fit pourtant rien faire qui fût indigne de ses ancêtres : c'est lui qui nous assure toutes ces particularités ; mais je ne sçai si l'on peut y ajouter croyance aveuglément ; car, malgré sa prétendue sincérité, Naudé (2) le con-

(1) Alea adversa, oppigneratis ornamentis uxoris & suppellectile, ut mirum sit omnibus potuisse carere præsidiis : magis, non mendicare carentem : magis, adhuc nil admisisse, ne cogitasse quidem indignum aut majoribus meis, aut virtute, aut honoribus quibus anteà decoratus eram & in posterum florui, sed æquo animo tulisse omnia : hæc quindecim annis perpetuis, nec interim munere assidentis medici perfrui voluisse. Verum dices, qua ratione ? An docuisti privatim ? Non. An mutuo accepisti sine pignore ? Non. An rogasti quemquam ut dono daret ? Non. Neque invenissem puto, & puduisset me. An forsan victum attenuasti ? Neque illud. Quid ergo ? Ephemerides scribebam, in scholis à platinis publicè docebam : medendo aliquid colligebam, domestici ferme singuli muneri quæstuoso addicti erant. *Id. ibid. cap.* 25. *pag.* 94.

(2) Sed cum veritatis amore nihil unquam anti-

vainc d'être un grand & insigne menteur. Ce sçavant se vantoit qu'il n'avoit

quius sibi fuisse contendat, & ex consequenti frequenter in illas voces prorumpat : nunquam me mentitum esse memini : ergo jàm securus de mendacii suspicione, ut qui in veritatis studio consenuerim, & similes alias quæ in ejus libris passim occurrunt; ego contra mendacissimum illum fuisse deprehendi, & ab hoc vitio, reliqua demum velut è fonte promanasse, quæ à non nullis deliramenta vocantur, non levibus de causis existimo. Hoc autem ne quis à me dictum hoc inconsulte fuisse, quoniam res est magni momenti, sibi persuadeat; en signatis tabulis ipsum confirmo, quarum fidem ne Cardanus ipsemet, si nunc vivat elevare merito possit. Quippe cum capite 12. de propriâ vitâ dixisset : *grammaticam nunquam didici, ut neque græcam, aut gallicam, aut hispanicam linguam, sed usum solum mihi nescio quo modi tributum :* & anteà cap. 11. asseruisset se miraculo adjutum fuisse ad intelligendam linguam latinam, quare tandem fuerit miraculum istud capite 41. sic explicat : *quis fuit ille qui mihi vendidit Apuleium, jàm agenti, ni fallor, annum 20, latinum, & statim discessit; ego vero qui eo usque neque fueram in ludo litterario nisi semel, qui nullam haberem linguæ latinæ cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postridie evasi qualis nunc sum in lingua latina, nec non græcam, quasi simul & gallicam & hispanicam accepi, duntaxat in libros intelligam, ignarus sermonis & narrationem & regularum grammaticæ prorsus.* Hoc autem quam sit veritati consentaneum declarant verba illa ex opusculo libris propriis, quod sub finem librorum de *sapientiâ* & de *consolatione* reperitur; *interim vero grammaticæ & dialecticæ operam dabam*, (circà videlicet annum æta-

jamais

jamais appris la grammaire grecque & latine ; mais qu'il en avoit eu l'intelligence par une espece de miracle, en ce qu'ayant acheté les œuvres d'Apulée d'un homme qu'il ne connoissoit point, le lendemain il sçut parfaitement le grec & le latin. Pour connoître, dit Naudé, la vérité de cette belle histoire, il n'y a qu'à faire attention que Cardan assure en termes précis, dans un autre endroit, qu'il avoit étudié la grammaire & la dialectique depuis l'âge de 23. jusqu'à 25. ans.

Ce mensonge évident de Cardan dispense le lecteur d'ajouter foi à ce qu'il conte des prétendues révélations qu'il avoit, soit en dormant, soit en veillant. Il rapporte, & cela d'un grand air de confiance, qu'il étoit averti, par des songes (1), des biens ou des maux qui de-

tis suæ 23. nam circà 25. addiscendæ linguæ græcæ sedulo operam impendit,) *unde præsenti*, inquit, *anno, nimiâ intentione studii græcarum litterarum labefactus, nihil ardui molitus sum :* subjungitque paulò post, *librum Micylli in epitomen redegi, quem conjunxi libro de græcæ litteraturæ institutione.* Gab. Naud. de Cardan. judic.

(1) Omnium, quæ mihi ventura sunt imaginem video per somnium, neque unquam, ausim fermè

voient lui arriver, & même des évènemens les plus médiocres. Il avoit encore une autre ressource plus jolie & plus divertissante pour connoître l'avenir (1). En examinant ses doigts, tous les secrets du ciel lui étoient développés : s'il lui devoit survenir quelque infortune, il lui survenoit sur l'ongle du doigt du milieu une tache noire : si c'étoit un bonheur, la tache étoit blanche & paroissoit au pouce : si c'étoient des richesses, c'étoit au second doigt : si cela regardoit les belles-lettres, la tache se montroit sur l'ongle du petit. La main de Cardan ressembloit, si on veut l'en croire, à ce fameux bouclier (2)

dicere, vere autem dicere possum, meminisse quod quicquam boni aut mali vel mediocris mihi evenerit, de quo prius, & raro ante multum, non fuerim per somnium præmonitus. *Cardan. de rer. variet. lib. 8. cap. 43.*

(1) Eorum quæ mihi eventura sunt, quanquam sint perexigua, vestigia in unguibus apparent : nigra & livida malorum in medio digito : felicium alba & ad honores in pollice : ad divitias in indice : ad studia & res majoris momenti in annulari : ad exiguas inventiones in minimo; coacta, res firmas. *Idem, ibid.*

(2) ——— Clypei non enarrabile textum,
Hic res Italas, Romanorumque triumphos,

que Vénus donna à Enée, & sur lequel on voyoit tous les événemens futurs de l'empire Romain.

Un homme qui débite de pareilles extravagances, doit-il être mis au rang des philosophes ? Eh pourquoi n'y seroit-il pas placé, & même avec distinction ? Les hommes ne sont-ils pas approchant les mêmes aujourd'hui qu'ils étoient il y a deux mille ans ? N'ont-ils pas regardé Pythagore comme un personnage au-dessus de l'humanité ? Les visions de Cardan n'ont rien de plus extraordinaire & de plus insensé que les métamorphoses différentes de Pythagore. Le Philosophe Grec, malgré ses opinions ridicules, ne laissa pas que de pénétrer dans bien des secrets de la nature; il eut d'excellentes qualités, de grands talens & de vastes connoissances. Cardan fut doué des mêmes dons; ses livres, quoique diffus & quelquefois obscurs, sont remplis d'excellentes choses. Lorsqu'il parle comme astrolo-

Haud vatum ignarus, venturique inscius ævi,
Fecerit ignipotens . . . .
Virgil. æneid. lib. 8.

gue & comme devin, il extravague; mais dès qu'il n'est que simple physicien, il raisonne presque toujours d'une maniere sçavante, profonde, & même agréable. Ses livres *de subtilitate*, malgré la critique qu'en a fait Scaliger, sont encore goûtés par bien des véritables sçavans: ceux *de rerum varietate* ne sont point méprisables. Si Cardan fût né dans un autre tems, & qu'il eût pu secouer entierement le joug de la philosophie péripatéticienne, sous lequel il gémissoit, ainsi que tous les sçavans de son tems, il auroit été fort loin. Il avoit un génie vaste, hardi: il n'y a qu'à jetter les yeux sur le grand nombre d'ouvrages qu'il a écrits, pour connoître sa prodigieuse érudition.

Cardan passe, chez bien des gens, pour avoir cru l'ame mortelle, quoiqu'il ait publié un livre sur son immortalité; ils prétendent que, dans la plûpart de ses autres écrits, il découvre ses sentimens, & qu'il avoit composé un ouvrage sur la matérialité & la mortalité de l'ame, qu'il ne montroit qu'à ses amis. Le jésuite Théophile Re-

naud le place au rang des athées, & le fait chef de ceux de la seconde classe. On ne peut nier véritablement que les ouvrages de ce philosophe ne soient remplis de choses très-condamnables ; mais je le crois plus visionnaire qu'athée. Il en étoit de ses sentimens sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame, comme des autres questions abstraites qu'il traitoit ; il se laissoit emporter au feu de son tempérament, & suivoit les impressions d'une espece de fanatisme, dont il étoit assez souvent agité. Comment peut-on croire qu'un homme qui ajoutoit foi aux superstitions les plus marquées, & qui pratiquoit certaines dévotions avec autant de respect que la dévote la plus scrupuleuse, fût persuadé de la mortalité de l'ame ? Il raconte (1) qu'ayant

(1) Legeram in collectis à patre meo, si quis horâ matutinâ octavâ kal. aprilis, exoraret virginem sanctam, ut filium rogaret pro re licitâ, genibus flexis, adjectâ oratione dominicâ, nec non salutatione virginis angelicâ, obtenturum quod petierit.; observavi diem, horamque, peregi supplicationem, & non tunc statim, sed die corporis christi, eodem anno, liberatus prorsus sum. Sed & alias multo post, inemor facti, pro podagrâ supplicavi, (nam propriè de hoc duo exempla pa-

trouvé dans les manuſcrits de ſon pere, que ſi quelqu'un prioit la vierge, à genoux, le premier d'avril, à huit heures du matin, & diſoit à ſon honneur un *pater* & un *ave*, il obtiendroit ce qu'il demanderoit; il ſe ſervit de ce remede, & fut délivré quelque tems après d'une incommodité. Il ajoute que, depuis, il avoit eu recours pluſieurs fois au même expédient, & qu'il s'en étoit parfaitement bien trouvé, ayant été délivré de la goute.

Je vous demande, monſieur, ſi vous penſez qu'un homme qui croit être guéri d'une maladie, en priant le premier d'avril, plutôt qu'un autre jour, ſoit bien perſuadé de la mortalité de l'ame? On pourroit dire que cette hiſtoire eſt un de ces menſonges que Cardan a mis dans ſes ouvrages, pour les rendre auſſi ſinguliers qu'il l'étoit lui-même; mais il y a des preuves évidentes dans ſa vie, qu'il étoit réellement très attaché

ter adducebat eorum, qui liberati erant) & multum profuit: inde etiam ſanatus ſum; ſed in hoc auxiliis etiam artis uſus ſum, *Cardan. de vitâ propriâ, cap.* 37. *pag.* 159.

au culte des ſaints & des images : il refuſa d'aller en Dannemarck, & d'avoir du roi une penſion aſſez conſidérable, parce qu'il prévoyoit qu'il ſeroit obligé, pour être heureux dans ce royaume, d'embraſſer le proteſtantiſme (1).

Il faut donc attribuer les ſentimens différens & oppoſés qu'on trouve dans Cardan, au livre qu'il avoit écrit ſur l'immortalité de l'ame, plutôt à des mouvemens de philoſophie épicurienne, qu'à une véritable conviction. Comment auroit-il pu être le maître de réprimer entiérement les faillies de ſon imagination, puiſque, pour en diminuer la fougue & l'impétuoſité, il étoit obligé de ſe faire du mal ; & que la

(1) Eram etiam inſinuatus ab anno 1542 in amicitiam principis Iſtonii, qui aliquid dedit, plura dabat quæ nolui accipere, ſed poſt ætatem redii ad profitendi munus, & ſequenti anno, inſtante Andreâ Veſalio viro clariſſimo, & amico noſtro, oblata eſt conditio 800 coronatorum in ſingulos annos à rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victûs impenſam ſuppeditaret, non ſolum ob regionis intemperiem, ſed quod alio ſacrorum modo conſuevissent : ut vel ibi male acceptus futurus eſſem, vel patriam legem meam, majorumque relinquere coactus. *Id. ibid. cap. 4. pag. 20.*

douleur lui étant beaucoup plus supportable, il se mordoit les levres, ou se tordoit les doigts, pour détourner les esprits (1) qui se portoient avec trop de violence au cerveau. Un capucin se fesse & s'écorche le derriere, pour amortir la concupiscence de la chair : Cardan se maltraitoit, pour diminuer la fougue de son génie : voilà deux personnes qui employent le même remede pour des maux bien différens.

(1) Fuit mihi mos (de quo plures admirabuntur) ut causas doloris, si non haberem, quærerem; ut dixi de podagrâ : unde plerumque causis morbificis obviam ibam. (Ut solum devitarem quantum possem vigilias) quod arbitrarer voluptatem consistere in dolore præcedenti sedato : si ergo voluntarius facile sedari poterit; & quoniam experior me nunquam posse prorsus carere dolore, & si modo contingat, subit in animum impetus quidam adeo molestus, ut nihil possit esse gravius, ut multo minus malus sit dolor, aut doloris causa, in qua nulla prorsus inest turpitudo, periculumve. Itaque ob hoc, morsum labii, & digitorum contorsionem, & compressionem cutis, ac tenuis musculi brachii sinistri, usque ad lacrymas, excogitavi; quo præsidio sine calumniâ adhuc vivo. Naturâ alta loca timeo, quamquam latissima, & ea ubi suspicionem rabici canis habuerim. Laboravi interdum etiam amore heroïco, ut me ipsum trucidare cogitarem; verum talia etiam aliis accidere suspicor, licet hi in libros non referant. *Id. ibid. cap. 6. pag. 30.*

Je suis assuré que Cardan ne se fût pas fouëtté, pour appaiser les desirs lascifs; car, parmi les quatre grands chagrins qu'il a essuyés dans sa vie (1), il compte l'abstinence du beau-sexe, & la chasteté forcée qu'il fut obligé de garder, jusqu'à trente & un an, attendu le mauvais tour que les astres avoient joué à ses parties génitales. Les trois autres vinrent, 1°. de la mort ignominieuse de son fils aîné, qui fut pendu, pour avoir empoisonné sa femme; 2°. de la prison dans laquelle, lui Cardan, fut enfermé quelque tems: 3°. des débauches & de la mauvaise conduite du plus jeune de ses fils. Il semble que tout ce qui arrivoit d'extraordinaire à Cardan dût se rapporter au nombre quatre; car il fait aussi mention de quatre dangers éminens qu'il courut.

(1) In universum quatuor fuere extrema pericula, id est in quibus nisi occurrissem de vita actum esset: submersionis primum, canis rabidi secundum, casus cementi tertium, minus, quia non inchoatum, rixa denique in domo nobilis Veneti; totidem maxime impedimenta & detrimenta, primum concubitus, secundum mortis sæva filii, tertium carceris, quartum improbitatis filii natu minoris. *Id. ibid. cap. 30. p. 116.*

Il parle entr'autres d'une querelle qu'il eut dans la maison d'un noble de Venise : il eut dans cette ville une affaire qui ne lui fait guéres d'honneur. Un jour de la Vierge (1), jour à la vertu duquel il avoit tant de foi & de croyance, il joua avec un fripon ; il fit la même chose le lendemain, & acheva de perdre son argent. Ayant reconnu que les cartes étoient préparées, & qu'il avoit été dupé, il donna un coup de stilet dans le visage du filou, se fit rendre non-seulement son argent, mais le força d'y ajouter le sien ; cependant, touché du sang qui sortoit de sa blessure, il lui en rendit une partie.

Il étoit juste que le genre de mort

(1) Cum Venetiis essem, natali virginis, pecuniam aleâ amisi, sequenti die reliquum. Eram autem in domo collusoris, cumque animadvertissem chartas esse adulterinas, pugione ipsum vulneravi in facie, tenuiter tamen : aderant præsentes duo ejus familiares adolescentes, & duæ hastæ laquearibus affixæ, & janua domûs clave conclusa : sed ego ubi, pecuniam omnem tam suam quam propriam abripuissem, ac vestes meas, tum annulos quos pridie perdideram, sequenti ab initio victor recuperassem, domumque per puerum meum jam amandassem, partem pecuniæ sponte abjeci, quod illum vulneratum viderem. *Id. ibid. p. ..*

de Cardan répondît à la façon dont il avoit vécu : on dit qu'ayant prédit qu'il mourroit dans un certain tems, il se laissa mourir de faim, pour ne pas nuire à sa réputation & à celle de l'astrologie. M. de Thou rapporte (1) ce fait, comme un bruit public ; & il n'en assure point l'authenticité. Scaliger (2) s'explique en termes précis ; & quoiqu'il ait été ennemi de Cardan, il semble que si sa folie n'avoit pas été avérée & connue de tout le monde, il n'auroit pas osé assurer qu'il ne disoit que ce que tout le public sçavoit parfaitement.

Dans le tems que tous les philosophes sembloient être beaucoup plus occupés à commenter les ouvrages d'Aristote, qu'à rechercher la vérité ; & que la philosophie péripatéticienne avoit autant de crédit que la religion ; les ouvrages du philosophe Grec, allant

(1) Eodem quo prædixerat anno & die, videlicet XI kal. oct. defecit, ob id, ne falleret, mortem suam inediâ accelerasse creditus. *Thuan. lib.* 62.

(2) Quamquam jàm octogenârio major, ne artem contumeliæ exponeret, inediâ constituit mori . . . . . res nota est, neque nostrum est mentiri. *Scalig. prolog. ad Manil.*

presque de pair avec les livres sacrés, un sage pyrrhonien osa, le premier, s'opposer à la prévention publique. Montaigne, gentilhomme François, vainquit les préjugés. Soit par la force de son génie, soit par l'étude qu'il fit des anciens, il comprit qu'Aristote n'avoit été qu'un (1) simple mortel, sujet, comme les autres hommes, à faire des

(1) Je ne sçais pas pourquoi je n'acceptasse autant volontiers, ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein & le vuide de Leucippus & Democritus, ou l'eau de Thalès, ou l'infinité de nature d'Anaximandre, ou l'air de Diogene, ou les nombres & la symmetrie de Pythagoras, ou l'infini de Parmenides, ou l'un de Museus, ou l'eau & le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde & amitié d'Empedocles, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion de cette confusion d'advis & de sentences, que produit cette belle raison humaine par sa certitude & clairvoyance, en tout ce de quoi elle se mesle, que je feroy l'opinion d'Aristote sur ce subject des principes des choses naturelles : lesquels principes il bâtit de trois pieces, matiere, forme & privation. Et qu'est-il plus vain que de faire l'inanité même, cause de la production des choses qui sont? Cela toutefois ne s'oseroit ébranler que pour l'exercice de la logique. On n'y débat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre l'auteur de l'école, des objections étrangeres : son autorité, c'est le but au-delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir. *Essais de Montaigne, livre 2. chap. 12. p. 252.*

fautes; il alla plus loin : il se démontra à lui-même que ce Grec en avoit fait plusieurs ; il osa les lui reprocher dans un tems où cela passoit pour un attentat énorme. S'étant affranchi de l'esclavage du péripatétisme, il inventa une nouvelle maniere de philosopher, qui tenoit assez de celle de Plutarque & de celle de Séneque ; il écrivit ses *essais*, livre qui ne peut être assez loué par les honnêtes gens, & assez lu par les philosophes. On y voit par-tout le caractere d'un homme raisonnable qui aime la vertu, mais qui ne la rend point impraticable, comme les stoïciens ; qui propose ses sentimens d'une maniere modeste ; qui n'exige point d'être cru comme un oracle ; qui doute des choses qu'il ne peut comprendre (1) ; qui ne

(1) Ce qui fait qu'on ne doute de gueres de choses, c'est que les communes impressions on ne les efface jamais, on n'en sonde point le pied, où gît la faute ou la foiblesse : on ne débat que sur les branches. On ne demande pas si cela est vrai ; mais s'il a été ainsi, ou ainsi entendu. On ne demande pas si Gallien a rien dit qui vaille ; mais s'il a dit ainsi, ou autrement. Vraiement c'étoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens, & cette tyrannie de nos créances s'é-

ſe rend entierement qu'à l'évidence, à la démonſtration, & qui ſçait parfaitement les raiſons & les cauſes qui doivent fonder une incertitude raiſonnable.

La modeſte retenue de Montaigne lui a attiré pluſieurs adverſaires; les dévots, toujours auſſi déciſifs que hargneux & bilieux, l'ont injurié groſſierement. Des philoſophes ſont tombés dans un défaut auſſi grand : Mallebranche & Nicole ſe ſont déchaînés non-ſeulement contre les livres de Montaigne, mais même contre ſa perſonne. Le ſage la Bruyere, auteur unique dans ſon genre, bien ſouvent imité, & jamais égalé, a défendu Montaigne (1), & l'a bien vengé des crimes de ces

tendit juſques aux écoles & aux arts. Le dieu de la ſcience ſcholaſtique, c'eſt Ariſtote : c'eſt religion de debattre de ſes ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous ſert de loi magiſtrale, qui eſt à l'aventure auſſi fauſſe que une autre. *Id. ibid.*

(1) Deux écrivains, dans leurs ouvrages, ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas, auſſi bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniere : l'un ne penſoit pas aſſez, pour goûter un auteur qui penſe beaucoup ; l'autre penſe trop ſubtile-

deux écrivains. Le public a souscrit à son jugement : chez tous les gens de goût, il n'y a aujourd'hui qu'une seule voix sur le mérite des ouvrages de cet ingénieux philosophe. L'on peut dire, avec M. Coste (1) : » Tous les bons » esprits sont d'accord, depuis long- » temps, sur le mérite des essais de » Montaigne : il est inutile d'en faire » l'éloge dans les formes, ni d'entrer » dans la discussion des critiques qu'on » en a faites; on ne pourroit rien dire » de nouveau sur le premier article ; » & ceux, qui liront l'ouvrage avec » quelque application, seront aisément » convaincus du peu de solidité de la » plûpart de ces critiques. «

Après avoir défendu Montaigne contre le bilieux zèle des cagots, il faut avouer pourtant qu'il a poussé quelquefois trop loin les raisons que son esprit lui fournissoit de rendre douteuses les matieres qu'il traitoit. Je ne dirai pas,

ment, pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles. *Caracteres ou mœurs de ce siécle, tom.* 1. *pag.* 156.

(1) Préface sur les essais de Montaigne.

comme le père Mallebranche (1) : » Que peut-on penser d'un homme qui » confond l'esprit avec la matiere, qui » rapporte les opinions les plus extra- » vagantes des philosophes sur la na- » ture humaine, sans les mépriser .... » qui ne voit pas la nécessité de l'im- » mortalité de nos ames, & qui pense » que la raison humaine ne peut la » connoître? « S'il n'y avoit que sur des matieres aussi obscures & aussi véritablement incompréhensibles, que Montaigne eût paru indéterminé, j'admettrois ses doutes philosophiques, dès qu'il les soumet à la révélation, ainsi qu'il l'a fait; mais je n'approuve point qu'il ait ramassé tout ce qui peut obscurcir l'idée évidente de l'existence d'un être suprême, éternel, & souverainement puissant (2). Je livre volontiers

(1) Recherche de la vérité, part. 1. ch. 6.

(2) C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries & inventions,

Quod finxere timent, ...

comme les enfans qui s'effrayent de ce même visage qu'ils ont barbouillé & noirci à leur compagnon : *quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua*

au pyrrhonisme de Montaigne l'immatérialité de notre ame; mais je ne puis

figmenta dominantur; c'est bien loin d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer ceux que nous avons faits. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion & créance de miracles. Les Thasiens, en récompense des bienfaits qu'ils avoient reçus d'Agesilaüs, lui vinrent dire qu'ils l'avoient canonisé. Votre nation, leur dit-il, a-t-elle ce pouvoir, de faire dieu qui bon lui semble? Faites-en, pour voir, l'un d'entre vous; & puis, quand j'aurai veu comment il s'en sera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre. L'homme est bien insensé: il ne sçauroit forger un ciron, & forge des dieux à douzaines. Oyez Trismégiste louant notre suffisance: de toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'homme ait pu trouver la divine nature & la faire. Voici des argumens de l'école même de la philosophie:

Nosse cui divos & cœli numina soli
Aut soli nescire datum . . . .

Si Dieu est, il est animal: s'il est animal, il a sens; & s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, & par conséquent sans action: & s'il a corps, il est périssable. Voilà pas triomphe? Nous sommes incapables d'avoir fait le monde: il y a donc quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaite chose de cet univers: il y a donc quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand vous voyez une riche & pompeuse demeure, encore que vous ne sçachiez qui en est le maître, si ne direz-vous pas qu'elle soit faite pour des rats; & cette divine structure que

souffrir qu'il l'étende sur la spiritualité

nous voyons du palais céleste, n'avons-nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maître plus grand que nous ne sommes? Le plus haut est il pas toujours le plus digne? & nous sommes placés au plus bas. Rien sans ame & sans raison ne peut produire un animal capable de raison : le monde nous produit; il a donc ame & raison. Chaque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde; le monde est donc fourni de sagesse & de raison, & plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font point de nuisance : ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture, aussi ont donc les dieux, & se paissent des vapeurs deçà-bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu; ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser & en être offensé sont également témoignages d'imbécillité : c'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie; qui est plus? La sagesse divine, & l'humaine sagesse, n'ont autre distinction, sinon que celle-là est éternelle : or la durée n'est aucune accession à la sagesse; parquoi nous voilà compagnons. Nous avons vie, raison & liberté, estimons la bonté, la charité & la justice : ces qualités sont donc en lui; somme, le bâtiment & le débâtiment; les conditions de la divinité se forgent par l'homme, selon la relation à soi; quel patron & quel modele! Etirons, élevons & grossissons les qualités humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toi, pauvre homme, & encore, & encore,

Non, si te ruperis, inquit.

Montaigne, ibid. pag. 240.

de Dieu. Un philosophe moderne, qui ne paſſe pas pour dévot, grand partiſan de Montaigne, & qui l'a défendu vivement contre le pere Mallebranche, convient qu'il eſt ridicule d'agiter une queſtion, que tout homme, qui n'eſt pas privé de la raiſon, & qui veut faire uſage de la lumiere naturelle, reconnoît évidente.

Le fameux François Bacon de Vérulam, vicomte de Saint-Alban, grand-chancelier d'Angleterre, rendit à ſa patrie le même ſervice que Montaigne à la ſienne : il fut, comme lui, le premier deſtructeur des chimeres ſcholaſtiques ; & quoiqu'il vécût dans un tems où l'on ignoroit l'art de bien écrire, & où l'on ne connoiſſoit d'autre philoſophie, que celle d'Ariſtote, rendue tout-à-fait abſurde par les viſions & les explications ridicules de ſes commentateurs, il trouva le moyen d'être grand philoſophe & excellent hiſtorien. Son hiſtoire de Henri VII. eſt un morceau digne d'être comparé à ceux qui nous reſtent des Tacite & des Sallufte ; on a eu raiſon, dans les éditions nouvelles

qu'on en a faites, de l'intituler : *historiæ regni Henrici VII. Angliæ regis, opus verè politicum.* La politique en effet la plus fine & la plus sensée regne dans tout ce livre, écrit, comme tous les autres de Bacon, avec beaucoup d'élégance.

Un des plus beaux ouvrages de ce philosophe Anglois est son *novum organum scientiarum*, sive *judicia vera de interpretatione naturæ.* Il a ouvert les yeux des sçavans, & leur a fait connoître le ridicule des chimeres, dont ils étoient préoccupés ; il a prescrit les regles qu'il falloit tenir, pour trouver les chemins qui conduisoient à la nature. » L'hom» me, dit Bacon (1), dans le com-

(1) APHORISMUS I.

Homo naturæ minister & interpres tantum facit & intelligit ; quantum de naturæ ordine, re, vel mente observavit ; nec amplius scit, aut potest.

APHORISMUS II.

Nec manus nuda, nec intellectus sibi permissus multum valet : instrumentis & auxiliis res perficitur, quibus opus est non minus ad intellectum quam ad manum : atque ut instrumenta manûs motum aut cient, aut regunt ; ita & instrumenta mentis, intellectui aut suggerunt, aut cavent. *Fr. Bacon. nov. organ. scient. lib. 2. digestus in aphorism. p. 279. & 281. edit. Lipsiæ, in-folio.*

» mencement de ce traité, est le mi» nistre & l'interprete de la nature ; » mais il ne peut se flatter de la con» noître, qu'autant qu'il en observe » exactement les opérations, & qu'il » les approfondit par des expériences : » ces deux choses sont également né» cessaires & s'entreservent mutuelle» ment.

Il auroit été surprenant qu'un homme qui pensoit de la façon de Bacon, qui vouloit qu'au raisonnement on joignît les expériences, qui n'admettoit pour évident que ce qui l'étoit, eût pu se payer des impertinences du péripatétisme. Aussi condamna-t-il fortement le respect servile qu'on avoit pour la philosophie d'Aristote (1) : il fit connoî-

(1) Quod vero putant homines, in philosophiâ Aristotelis magnum utique consensum esse, cum post illam editam, antiquorum philosophiæ cessaverint & exoleverint : ast apud tempora, quæ secuta sunt ; nil melius inventum fuerit : adeò ut illa nam bene posita & fundata videatur, ut utrumque tempus ad se traxerit. Primo, quod de cessatione antiquarum philosophiarum post Aristotelis opera edita homines cogitant, id falsum est, diu enim posteà, usque ad tempora Ciceronis, & sæcula sequentia, manserunt opera veterum philosophorum, sed temporibus insequentibus, ex inunda-

tre que c'étoit une opinion absurde de prétendre qu'elle devoit être meilleure que celle des autres philosophes anciens, puisqu'elle avoit été méprisée pendant long-tems chez les Grecs & les payens ; & qu'elle n'avoit trouvé de nouveaux admirateurs, que dans les tems d'ignorance, & après que les sciences avoient été négligées. D'ailleurs, ajoute-t-il, la véritable approbation, & dont on doit faire cas, est celle qui vient d'un jugement sage &

nione barbarorum in imperium Romanum, postquam doctrina humana velut naufragium perpessa esset, tum demum philosophiæ Aristotelis & Platonis, tanquam tabulæ ex materiâ leviore & minus solidâ per fluctus temporum servatæ sunt. Illud etiam de consensu fallit homines, si acutius rem introspiciant. Verus enim consensus is est, qui ex libertate judicii (re prius exploratâ) in idem convenienti consistit. At numerus longe maximus eorum, qui in Aristotelis philosophiam consenserunt, ex præjudicio & autoritate aliorum se illi mancipavit, ut sequacitas sit potius & coitio, quam consensus. Quod si fuisset ille verus consensus, & late patens, tantum abest ut consensus pro vera & solida authoritate haberi debeat, ut etiam violentam præsumptionem inducat in contrarium. Pessimum enim omnium est augurium, quod ex consensu capitur in rebus intellectualibus : exceptis divinis & politicis, in quibus suffragiorum jus est. *Id. ibid. aphor.* 77. *p.* 228.

équitable, & qui eſt donnée par des gens qui ont une parfaite connoiſſance de ce à quoi ils applaudiſſent : mais ceux qui ſont ſi prévenus en faveur de la philoſophie d'Ariſtote, ſuivent les ſeules impreſſions de leurs préjugés, & ſe conforment aux opinions & aux ſentimens de leurs maîtres ; l'admiration qu'on a pour elle eſt donc plutôt une ſoumiſſion aveugle, qu'une approbation raiſonnée.

Bacon, dans ſes ouvrages, ne s'eſt pas contenté de montrer le beſoin de réformer l'ancienne philoſophie ; il l'a corrigée lui-même dans pluſieurs endroits, en relevant les fautes d'Ariſtote, comme lorſqu'il l'accuſe (1) d'a-

(1) Itaque ponitur primo ea quæſtio : an ſubſtantia cœleſtium ſit heterogenea ad ſubſtantiam inferiorum ? Nam Ariſtotelis temeritas & cavillatio nobis peperit cœlum phantaſticum, ex quintâ eſſentiâ, experte mutationis, experte etiam caloris. Atque miſſo in præſenti ſermone de quatuor elementis, quæ quinta eſſentia illa ſupponit ; erat certe magnæ cujuſdam fiduciæ, cognationem inter elementaria, quæ vocant, & cœleſtia prorſus dirimere, cum duo ex elementis, aër videlicet & ignis, cum ſtellis & æthere tam bene conveniant, niſi quod moris erat illi viro ingenio abuti, & ſibi ipſi negotium faceſſere, & obſcuriora malle. *Bacon, deſcript. globi intellect. cap. 7. p. 618.*

buser de ſon eſprit, & de chercher à ſe rendre obſcur & inintelligible, en admettant cette quinteſſence, cinquieme élément, dont il compoſe le ciel, & qui n'eſt ſujet ni à la chaleur, ni au changement.

Dans un autre ouvrage (1), il ſe moque, avec raiſon, d'une impertinente opinion du philoſophe Grec, qui prétend que la couleur des plumes des oiſeaux eſt plus vive que celle du poil des bêtes, parce que les oiſeaux ſont plus ſouvent expoſés au ſoleil, que les autres animaux. Voilà, dit Bacon, une choſe manifeſtement fauſſe ; car les troupeaux ſont plus expoſés au ſoleil,

(1) Ariſtoteles ineptam reddit cauſam, quare plumæ avium vividi magis ſint coloris, quam pili animalium, nulla enim beſtia cyani lapidis, vivæque carnis colorem repræſentantes, aut virides pilos habet. Cauſa eſt, inquit, quod aves frequentius in radiis ſolis verſentur, quam beſtiæ. Sed id manifeſte falſum eſt ; nam pecudes crebrius in ſole agunt quam aves, quæ plerumque in ſylvis aut umbraculo vivunt. Veriſſima cauſa eſt, quod humor excrementitius animantium, qui æque conſtituit plumas in avibus ac pilos in beſtiis, in avibus tenuiori, & delicatiori colaturâ tranſmittatur, quam in beſtiis ; plumæ enim tranſeunt pennas, pili vero cutem. *Bacon. ſylv. ſylvar. ſive hiſt. natural. cent. I. art. 5. p. 754.*

que

que les oiseaux, qui sont très-souvent dans les forêts, & qui cherchent l'ombre des arbres. La véritable cause, ajoute-t-il ensuite, de cette différence de couleur, c'est la différence des humeurs & des excrémens, qui servent de nourriture aux poils & aux plumes.

Je finirai l'éloge de Bacon, par celui qu'en fait l'auteur des lettres sur les Anglois. » Personne, dit-il (1), avant » lui, n'avoit connu la philosophie ex» périmentale; & de toutes les épreu» ves physiques qu'on a faites depuis, » il n'y en a presque pas une qui ne » soit indiquée dans son livre. Il en » avoit fait lui-même plusieurs. Il fit » des especes de machines pneumati» ques, par lesquelles il devina l'élasti» cité de l'air. Il a tourné tout autour » de la découverte de sa pesanteur. Il » y touchoit : cette vérité fut saisie par » Toricelli. Peu de tems après, la phy» sique expérimentale commença tout » d'un coup à être cultivée, à la fois;

(1) M. de Voltaire, lettres sur les Anglois. *Lettre 12. p. 86.*

TAYLOR INST.

» dans presque toutes les parties de
» l'Europe. C'étoit un trésor caché,
» dont Bacon s'étoit douté, & que tous
» les philosophes, encouragés par sa
» promesse, s'efforcerent de déterrer.
» rer. «

Les grandes qualités & les vertus de Bacon furent ternies par l'envie d'amasser des trésors, s'il en faut croire presque tous les historiens de son tems, & si l'on doit s'en rapporter à l'arrêt qui le condamna à perdre sa dignité de chancelier, & à une amende considérable, pour s'être laissé corrompre pour de l'argent. Quelques auteurs ont voulu justifier la conduite de Bacon; & il me paroît qu'ils ont apporté des raisons assez probables. » Le crime, disent-
» ils (1), dont on l'accusoit, étoit d'a-
» voir mis le sceau à des patentes in-
» justes: mais, premierement, ce crime
» ne fut jamais que soupçonné; & l'on
» en eut, pour toute preuve, les aveux
» volontaires de l'accusé; aveux que
» probablement son humeur douce &

(1) Journ. litter. tom. 12. part. 2. pag. 357.

» paisible lui arracha, pour appaiser
» ses ennemis, & pour achever sa vie
» en repos parmi les livres. Seconde-
» ment, ceux même des historiens
» Anglois, qui ont voulu le noircir,
» confessent qu'il pensoit ce qu'il avoit
» dit : *que l'argent, semblable au fumier,*
» *n'est bon que quand on le répand ;* & ils
» reconnoissent que, plein de mépris
» pour les richesses, il abandonnoit les
» siennes, avec l'indifférence la plus
» philosophique, à ceux qui étoient à
» son service. Troisiemement, on re-
» connoît que jamais il ne prononça de
» sentence injuste, & qu'il donna tou-
» jours à son maître les conseils les plus
» sages & les plus propres à lui con-
» cilier les cœurs des peuples. En der-
» nier lieu, c'est une chose connue,
» que l'amende si médiocre, à laquelle
» il fut condamné, étoit tout ce qu'il
» pouvoit payer ; & qu'il ne vécut,
» dans la suite, que du léger revenu
» de ses études. «

Ajoutons, monsieur, à cette apolo-
gie, ce que dit l'auteur des lettres sur
les Anglois. Voici ses termes origi-

naux (1) : Aujourd'hui les Anglois ré» vérent sa mémoire (de Bacon) au » point, qu'à peine avouent-ils qu'il ait » été coupable. « Il semble que cet écrivain pense comme les Anglois ; car il avoit ajouté à ces premiers mots : *ses vertus ont fait oublier ses vices* : mais il a retranché cette phrase dans une derniere édition ; du moins elle n'est point dans celle de Jacques Desbordes de 1735.

Avant que de quitter entierement Bacon, je releverai quelques inadvertences de M. de Voltaire, qui regardent ce philosophe. Il lui donne le nom de comte de Vérulam ; il est surprenant que cet ingénieux auteur ait commis une pareille faute : s'il eût fait attention à la premiere page du livre de Bacon, il auroit vu qu'il étoit baron de Vérulam & vicomte de Saint-Alban. *Francisci Baconi baronis de Verulamio, vice-comitis Sancti-Albani, summi Angliæ cancellarii opera omnia, &c.* Une autre erreur de M. de Voltaire, c'est

(1) M. de Voltaire, lettres sur les Anglois, pag. 86.

d'avoir dit qu'on imposa à ce chancelier une amende de quatre cens mille livres. Les historiens Anglois conviennent qu'on ne sçavoit pas à quoi se montoit cette amende ; & elle devoit être bien légere, puisqu'un des lords proposa de la réduire à quarante schellins, attendu l'indigence du chancelier, qui ne pouvoit pas payer davantage. M. de Voltaire s'est encore trompé, lorsqu'il a dit qu'on ôta à Bacon sa dignité de pair : il la conserva toujours ; on lui ôta simplement le droit de séance dans la chambre haute. Ce sont-là des fautes légeres ; mais il est toujours bon de les faire connoître, pour que la réputation que s'est acquis l'écrivain, que je critique, ne fasse point tomber d'autres personnes dans les mêmes erreurs.

La Mothe-le-Vayer, homme de qualité & conseiller d'état, imita la sage retenue de Montaigne ; il suivit, aussi-bien que lui, beaucoup plus la raison que l'autorité d'Aristote. On le soupçonna d'avoir peu de religion, parce qu'il faisoit paroître trop de penchant au pyrrhonisme. Il faut convenir que

dans les dialogues qu'il a publiés sous le nom d'*oratius Tubero*, il a poussé quelquefois ses objections assez loin sur les matieres les plus délicates, qui demandent d'être traitées avec beaucoup de circonspection; & où, pour me servir des termes de Montaigne (1), » il se trouve plusieurs avis qui valent » mieux tus, que publiés aux foibles » esprits. « Voici un de ces endroits de la Mothe-le-Vayer, qui me paroissent peu ménagés. » Ce n'est pas, dit-» il (2), hors d'apparence & de pro-» babilité, qu'Epicure & Aristippe » soutenoient qu'il n'y avoit rien qui fût » naturellement juste, ou injuste; ce » qu'ils avoient appris d'Archelaüs, » qui disoit: *justum & turpe non naturâ* » *constare, sed lege*; & Héraclite, que » le bien & le mal étoient d'une même » essence. Aussi n'y a-t-il point de partie » en la philosophie si debattue, que » celle qui traite *de finibus bonorum &*

(1) Essais de Montaigne, liv. 1. pag. 189. édit. in-12. d'Amsterdam.

(2) Dialogues faits à l'imitation des anciens, par Oratius Tubero, pag. 21. édition de Mons.

[s]talorum, bien qu'il n'en soit point [l]e plus importante, *est enim non de terminis, sed de totâ possessione contentio*; » & toute la morale de votre Aristote » est nommée éthique, ἀπὸ τοῦ ἔθους, » *à consuetudine*, les mœurs dépendant » absolument de la coutume qui justifie » & approuve en un, ce qu'elle blâme » & condamne en un autre. Ainsi l'oi» siveté, estimée très-honnête chez les » Thraciens du tems d'Hérodote, & » de laquelle fait encore aujourd'hui » profession la plûpart de la noblesse » de l'Europe, étoit un crime puni de » mort par la loi d'Amasis, laquelle » Solon fit passer des Egyptiens aux » Athéniens : *Adeo ut qui sectaretur* » *otium*, *omnibus accusare volentibus ob*» *noxius esset.* Tacite parlant de quel» que peuple : *profana illic omnia, quæ* » *apud nos sacra; rursum concessa apud* » *illos quæ apud nos incesta.* Et est très» vrai le dire de Séneque : *nulli vitio* » *advocatus defuit.* Nous connoissons » autant de nations qui respectent l'y» vrognerie, qu'il y en a qui la détes» tent : les Allemands, les Polonois,

» les Moſcovites & autres infinis, n'ont
» point de plus grandes fêtes que celles
» de Comus & des bacchanales. *Poſt*
» *largius vinum de rebus maxime ſeriis*
» *conſultabant Perſæ*, diſent Hérodote
» & Strabon; & nous avons trouvé les
» Américains faiſant ſi grande gloire
» de s'enyvrer, que ceux de Mexico,
» ne pouvant plus boire, ſe faiſoient
» ſeringuer le vin par le fondement.
» La lubricité eſt non-ſeulement hon-
» nête, mais même méritoire; il y a
» des bordels publics à la Chine, dans
» l'Arménie & ailleurs, que la dévotion
» a fondés aux deſerts & ſur les grands
» chemins, pour être d'uſage gratuit
» aux paſſans. Les temples de Vénus
» étoient anciennement deſtinés à une
» même fin, ſinon que ſouvent les filles
» y gagnoient leur dot & leur mariage.
» Combien de nations qui s'accouplent
» publiquement à la cynique, ſans y
» trouver, ſelon le dire de Diogène,
» plus grande vergogne qu'au boire &
» au manger? Ceux d'Irlande le pra-
» tiquoient anciennement ainſi, dit
» Strabon, avec leurs ſœurs & leurs

» propres meres ; ce qui n'est pas en-
» core aujourd'hui sans exemple en
» beaucoup de lieux. Si nous exami-
» nons le reste de la morale, nous y
» trouverons par-tout autant de varié-
» té ; ce qui montre bien qu'il n'y a
» rien de solide & d'arrêté, & *quod*
» *nostra vitia sunt quæ putamus rerum*,
» comme parle Séneque ; cette vertu
» même, que nous chimérisons dans
» les écoles, n'étant peut-être qu'un
» titre vain, & un nom servant à l'am-
» bition de ceux qui se disent philoso-
» phes, & qui n'ont encore pu con-
» venir de ce en quoi elle consiste.
» Brutus mourant semble avoir été de
» ce sentiment, par ses dernieres pa-
» roles qu'on dit être les plus vérita-
» bles :

Te colui virtus ut rem, ast tu nomen inanees.

» Toutes les sciences contemplatives
» ne sont qu'obstinées contestations en-
» tre les professeurs d'icelles : plus vous
» les pénétrerez, plus vous les trou-

» verez ineptes & ridicules : *in multâ*
» *sapientiâ multa indignatio, & qui ad-*
» *dit scientiam, addit & dolorem*; n'y
» en ayant point qui souscrivent plus
» franchement au titre d'Agrippa de
» leur *vanité*, que ceux qui en ont pris
» plus de connoissance. Attachons-nous
» plutôt, pour suivre notre pointe, à
» quelques notions qui semblent être
» plus universelles, & à certaines pen-
» sées qu'on croiroit être de tout le
» genre-humain : comme, que nous
» soyons très-redevables à ceux qui
» nous ont mis au monde, nous don-
» nant la vie; que les plus sains en
» jouissent le plus long-tems; que le
» bon-sens y donne un grand avantage
» pour la passer; que le séjour des
» villes y contribue, le climat tempéré,
» la demeure en un état bien policé;
» bref, que la nature fasse tout pour
» le mieux; que le cours du soleil soit
» merveilleusement vîte, & s'il y a
» encore quelque chose de plus vrai-
» semblable! Car si nous trouvons non-
» seulement de l'incertitude, mais
» même de la fausseté apparente en

» ces choses considérées de près, de » quoi nous pourrons-nous assurer » dorénavant, & pourquoi n'userons-» nous pas de la modeste retenue & » suspension sceptique en toute sorte » de propositions? «

Ce morceau n'est pas le plus fort des dialogues d'Oratius Tubero; il y en a plusieurs (1) qui roulent sur des questions aussi délicates.

(1) Les uns estiment qu'on ne peut être trop religieux, l'excès étant louable aux choses bonnes; & qu'en tout cas il vaut mieux être superstitieux, qu'impie ou athée. Les autres favorisent l'opinion de Plutarque, qui a fait voir, en un traité fait exprès, le revers de cette médaille. L'athéïsme, dit le chancelier Bacon dans ses essais moraux anglois, laisse à l'homme le sens, la philosophie, la piété naturelle, les loix, la réputation, & tout ce qui peut servir de guide à la vertu: mais la superstition détruit toutes ces choses, & s'érige une tyrannie absolue dans l'entendement des hommes. C'est pourquoi l'athéïsme ne trouble jamais les états; mais il en rend l'homme plus prévoyant à soi-même, comme ne regardant pas plus. Et je crois, ajoute-t-il, que les tems inclinés à l'athéïsme, comme le tems d'Auguste-César & le nôtre propre, en quelques contrées, ont été tems civils, & le sont encore; là où la superstition a été la confusion de plusieurs états, ayant porté à la nouveauté le premier mobile, qui ravit toutes les autres spheres des gouvernemens, c'est-à-dire le peuple. Les autres disent qu'il faut craindre ce trein

Je sens parfaitement que les observations, que fait la Mothe-le-Vayer, sont remplies d'excellentes choses, & qu'on ne sçauroit mieux défendre le sentiment d'Horace, qui prétend que l'homme ne peut distinguer, d'une maniere certaine, le véritable bien du véritable mal :

Nec natura potest justo secernere iniquum.

Mais il seroit à souhaiter que tous les

sois grand Dieu, & trembler devant la face du Seigneur. David prononçant, en son cantique, que son Dieu est horrible *super omnes deos* ; & Charron soutenant à ce propos, dans sa sagesse, que toutes religions sont étranges & horribles au sens commun ; les autres répondent au contraire, *deos nemo sanus timet, furor est enim metuere salutaria, nec quisquam amat quos timet.* Senec. IV. de benef. cap. 12. Et VII. cap. 1. Il fait que son sage *deorum hominumque formidinem effugit, scit enim non multum ab homine timendum, à deo nihil.* Les uns ont fait les dieux mâles, les autres femelles ; Trismégiste & Orphée nous représentent les leurs androgynes. Les uns, comme Zénon & Xénophanes, ont fait Dieu de figure toute ronde ; c'est pourquoi Platon vouloit que le monde eût encore la forme sphérique, *quod conditoris esset rotunda figura.* Les autres ne se peuvent imaginer des dieux, s'ils ne sont comme ceux d'Epicure...... de figure humaine. Et nous voyons que la théanthropie sert de fondement à tout le christianisme. *Id. ibid. p.* 317.

gens, qui lisent ses ouvrages, lui rendissent la même justice; & qu'avant que de condamner ses doutes, ils voulussent examiner s'ils sont véritablement fondés. Car enfin, douter des choses qui ne sont point évidentes, c'est le partage des véritables philosophes: accepter aveuglément les opinions les plus incertaines, c'est celui des esprits médiocres & livrés aux préjugés qu'ils ont reçus; soumettre ses doutes & ses incertitudes philosophiques aux décisions de la révélation, & après avoir agité des matieres, selon les connoissances humaines, s'en tenir aux décisions de la religion, c'est la conduite d'un homme sensé.

Loin que les discours, ou plutôt les calomnies des ennemis de la Mothe-le-Vayer, ayent nui à sa réputation, il fut choisi pour précepteur de monseigneur, & fit même, pendant plus d'une année, la fonction de celui du roi. Rapportons ici la réflexion d'un grand critique. » Le cardinal Mazarin, » dit il (1), se connoissoit trop en gens,

(1) Bayle, dictionnaire, tom. 4, pag. 408.

» pour ne sçavoir pas qu'un philoso-
» phe, qui se laisse aller au pyrrho-
» nisme de religion par une certaine
» enfilade de raisonnemens, est d'un
» tout autre caractere qu'un homme
» qui devient impie par brutalité &
» par débauche : un tel philosophe,
» s'il ressemble d'ailleurs à la Mothe-
» le-Vayer, seroit bien marri que des
» personnes, capables d'en faire mau-
» vais usage, fussent imbues de ses
» sentimens ; il a toujours la discrétion
» d'en éloigner la jeunesse, & à plus
» forte raison un prince, dont la solide
» piété peut contribuer extrêmement
» au bonheur public. «

Pour être bien persuadé de la candeur & de la droiture des sentimens de la Mothe-le-Vayer, il ne faut que lire ses ouvrages, sur-tout ceux qu'il a composés pour l'usage de monsieur le dauphin ; on y trouve par-tout la solidité du raisonnement, jointe à l'amour de la vertu. Son livre de l'instruction de monsieur le dauphin est rempli de préceptes sages & politiques : un peuple seroit parfaitement heureux, s'il

étoit gouverné par un ſouverain qui les ſuivît exactement ; les ſciences & les arts fleuriroient, le vice ſeroit puni, la vertu toujours récompenſée. Son traité de la contrariété des humeurs eſt curieux & amuſant : celui, ſur les hiſtoriens Grecs & Romains, eſt, à mon avis, un chef-d'œuvre ; les jugemens de l'auteur ſont ſenſés, ſes louanges bien placées, ſes critiques fondées, & ſes remarques intéreſſantes. Le traité de la vertu des payens eſt fort ſçavant ; & quoiqu'il n'ait pas été du goût de bien des théologiens, il n'en eſt pas moins bon. Ses lettres, ou petites diſſertations, ſont remplies d'anecdotes curieuſes & inſtructives : elles ont, pour la plûpart, un caractere de ſincérité & d'impartialité qui fait plaiſir aux honnêtes gens ; & l'eſprit ſceptique, qui y regne, plaît à tous ceux qui, avant que de ſe déterminer ſur une opinion ſont bien-aiſes de la conſidérer de tous les côtés.

Le cours de philoſophie, qu'a fait la Mothe-le-Vayer, eſt, à mon gré, le plus foible de ſes ouvrages ; ſa mo-

rale n'eſt qu'un précis des maximes les plus connues : ſa phyſique eſt un ramas des opinions d'Ariſtote & de quelques autres philoſophes anciens : ſa logique ſe reſſent du mauvais goût de celle de l'école ; & quoiqu'il ait voulu l'affranchir de la barbarie ſcholaſtique, en faveur du nom pompeux de *logique du prince*, qu'il lui a donné, il n'a pu réuſſir entierement. » Le ſyllogiſme, » dit-il (1), a trois parties qui l'ont fait » nommer le trident des philoſophes. « Cette façon de s'énoncer ne ſent guéres le ſtile des Fontenelle. La marquiſe de l'ingénieux auteur de la pluralité des mondes ſe fût à coup ſûr ennuyée, ſi on lui eût expliqué le ſyſtême de Copernic, comme la Mothe-le-Vayer expliquoit au prince les trois parties du ſyllogiſme. Elle lui auroit eu obligation de finir vîte ſon entretien, & de dire, ainſi que la Mothe-le-Vayer, après avoir fait mention de la majeure, de la mineure, &c. » Je ne parlerai (2)

(1) La Mothe-le-Vayer, logique du prince, tom. 1. de ſes œuvres, pag. 928.
(2) Idem, ibid. pag. 932.

point

» point à votre majeſté de la diſpoſition
» des trois termes du ſyllogiſme, de
» ſes conditions ou propriétés, de ſes
» trois figures, ſans une autre de Ga-
» lien, ni de ſes dix-neuf modes; parce
» que les difficultés, qui s'y trouvent,
» ſont telles, qu'elles deſeſperent ſou-
» vent les eſprits, même de ceux qui
» ſont obligés de s'y arrêter, à cauſe
» qu'ils doivent paſſer toute leur vie
» dans la pouſſiere de l'école. «

Il eût été beaucoup mieux de ne faire aucune obſervation ſur le ſyllogiſme même, & de le traiter auſſi cavalierement que la diſpoſition de ſes trois termes.

Le compliment que la Mothe-le-Vayer fait au roi, ſur la fin de ſa logique, me paroît un tant ſoit peu pédanteſque; il y a des expreſſions qui ſentent le ſçavant en *us*, qui veut paroître enjoué. » C'eſt ſire, dit-il (1), ce que
» j'ai cru pouvoir tirer utilement de
» la logique artificielle, pour fortifier
» la logique naturelle de votre majeſté.
» Car, pour ce que cette ſcience a de

(1) Id. ibid.

» plus particulier, de plus épineux,
» &, s'il faut ainsi dire, de plus ergo-
» tant, j'ai déja dit, sans le mépriser
» absolument, qu'il n'étoit bon que
» pour l'école. Le philosophe Synésius,
» considérant où cette façon classique
» d'argumenter avoit déja réduit ceux
» de son tems, n'a pas fait difficulté
» d'écrire, dans son *dion*, que si les
» beliers vouloient se mêler de philo-
» sopher (*si arietes philosophari vellent*),
» ils ne pourroient pas le faire autre-
» ment, ni se choquer plus rudement
» qu'on fait souvent en beaucoup de
» controverses philosophiques. Aussi
» avons-nous vu que la philosophie a
» des argumens qu'elle nomme *cornus*,
» à quoi peut-être Synésius vouloit faire
» allusion. «

Cette logique artificielle qui fortifie la logique naturelle ; ces argumens *cornus*, à quoi Synésius fait allusion ; tout cela ne vaut pas grand-chose pour plaire à un jeune prince, & pour lui donner du goût pour les sciences.

Puisque je condamne les fautes que j'ai cru appercevoir dans les ouvrages

de la Mothe-le-Vayer, je dirai, avec la même liberté, que son discours chrétien sur l'immortalité de l'ame, quoique rempli d'excellentes choses, ne me paroît pas aussi bon que bien d'autres de ses écrits. Il l'a composé dans un goût sceptique; mais il me semble qu'il n'a pas bien fait sentir les objections des deux partis opposés; qu'il les a foiblement attaqués, & encore plus foiblement défendus. Les argumens qu'il a rangés l'un après l'autre, pour prouver l'immortalité de l'ame, sont très-foibles; &, en vérité, il n'auroit pas dû trouver mauvais que Gassendi (1) en eût oublié

(1) Je vous veux dire, au sujet de ses excellentes compositions, une chose qui, pour me toucher seul, ne laissera pas de faire connoître son équanimité par-tout. Vous n'ignorez pas qu'il m'a voulu nommer en divers endroits de ses écrits; & vous pouvez vous souvenir que, dans son commentaire sur le dixiéme livre de Diogene-Laërtius, qui contient la vie d'Epicure, il combat la doctrine de ce philosophe touchant la mortalité de l'ame humaine, comme il fait toujours ce qui est contraire aux bonnes mœurs & à la religion. Là il parle, dans la page 557, de huit raisons qui se peuvent tirer des livres de Platon, en faveur de la bonne opinion; & de trente-trois, que j'ai réduites en forme de syllogismes dans mon traité de l'immortalité de l'ame. Mais parce qu'au lieu de trente-trois,

le nombre : car si on ne comptoit que ceux qui sont de quelque poids, je doute qu'il en restât plus de deux ou trois. Un court examen des principaux justifiera ce que j'avance.

» Toute (1) substance spirituelle & » incorporelle est éternelle : or l'ame » humaine est spirituelle & incorpo- » relle ; elle est donc nécessairement » immortelle. «

C'est admettre un principe qui n'est pas accordé ; car l'ame peut être matérielle : il faut, avant que d'assurer qu'elle est immatérielle, prouver que Dieu ne peut pas accorder la faculté de penser à de certaines particules dé-

il ne m'en attribue par inadvertance que vingt-trois, je lui dis un jour, en riant, qu'il m'avoit soustrait dix argumens, dont j'avois grand sujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçut très-bien le reproche que je lui faisois dans cette figure ; mais il m'assura néanmoins fort sérieusement, qu'à la premiere occasion, ou dans une seconde impression de son livre, s'il s'en faisoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me priant d'excuser la bévue. En vérité, la bonté de son naturel & l'innocence de ses mœurs ne sont pas exprimables, & nous n'en sçaurions conserver un trop tendre & trop exact souvenir. *Id. ibid. pag.* 521.

(1) Idem, ibid. pag. 529. & suiv.

liées de matiere, & que son pouvoir est assez borné pour cela; sans quoi on ne peut décider hardiment de la nature de l'ame.

» Ce qui se meut de soi-même, se » meut toujours, & partant est immor» tel : or l'ame a cela de propre, » qu'elle se meut d'elle-même; il s'en» suit donc qu'elle est immortelle. «

Cet argument contient une hérésie & une absurdité. Car une substance créée ne peut se mouvoir d'elle-même; il faut que celui qui lui a donné l'être lui ait donné aussi son premier mouvement : il faut aussi qu'il lui continue la puissance de se mouvoir; dès qu'il cessera de le faire, le mouvement de la substance cessera aussi.

» Les principes sont de leur nature » incorruptibles : or l'ame est un prin» cipe de mouvement, puisqu'elle se » meut d'elle-même; elle est donc né» cessairement incorruptible, & consé» quemment immortelle. «

Cette objection est la même que la précédente, & contient les mêmes erreurs. L'ame n'est un principe de mou-

vement, qu'autant que le pouvoir divin entretient ce principe : ainsi, si Dieu a créé l'ame mortelle, le mouvement n'empêchera point son anéantissement.

» Ce qui ne peut être offensé, ni » au dedans, ni au dehors, ne meurt » jamais : or l'ame est de cette con» dition ; par conséquent elle est im» mortelle. «

Puisqu'on ne connoît point la nature de l'ame, qu'on ne sçait point si elle est matérielle, ou spirituelle ; comment peut-on connoître si elle ne peut être offensée ni au dedans, ni au dehors ?

» Ce qui est essentiellement vie ne » peut jamais mourir : or l'ame est » essentiellement vie ; elle ne peut donc » mourir. « Ce syllogisme avec celui qui suit sont de Porphyre.

Voilà encore une pétition de principe. Comment sçait-on que l'ame est essentiellement vie ? par la révélation. Mais il ne s'agit ici que des preuves philosophiques : or si l'ame est matérielle, ainsi que le corps, elle n'est pas, par son essence, plus essentiellement vie que le corps.

» Ce qui donne vie aux autres ne
» peut pas être, quant à lui, sujet à la
» mort : le sel, qui préserve de pour-
» riture, ne se corrompt point. Or
» l'ame est celle qui anime & fait vivre
» tout ce qui possede la vie ; les Alle-
» mands l'ayant nommée *seel* fort à
» propos, puisqu'elle est comme le sel
» du corps, s'il est permis de se jouer
» par allusion dans une matiere si sé-
» rieuse ; elle est donc exempte, quant
» à elle, des loix rigoureuses de la
» mort. «

L'ame ne donne la vie au corps, que par le pouvoir qu'elle en reçoit de Dieu : ainsi, s'il veut lui ôter ce pouvoir, elle cesse d'animer le corps qu'elle vivifioit ; & il arrive alors que le *seel* des Allemands se fond, & que les jambons se gâtent & se pourrissent.

» Ce qui subsiste de soi-même est
» incorruptible : or l'âme raisonnable
» subsiste d'elle-même ; elle est donc
» incorruptible.

Voilà encore un argument pitoyable. L'âme, ainsi que tous les êtres & toutes les substances, ne subsiste que par la

puiſſance de Dieu, puiſqu'un être créé doit néceſſairement avoir une fin, s'il n'eſt conſervé par le pouvoir du créateur.

» Tout ce qui eſt indiviſible eſt né» ceſſairement immortel, parce que la » mort n'eſt rien qu'une diviſion du » tout, ou de certaines parties : l'ame » eſt indiviſible, puiſqu'elle n'a point » de parties ; & qu'étant une forme » ſubſtantielle, elle ne peut pas être » placée dans la catégorie de la quan» tité ; il faut donc, par néceſſité, » qu'elle ſoit immortelle. La démonſ» tration eſt de Plotin. «

La Mothe-le-Vayer & Plotin raiſonnent aſſez foiblement ; car, avant que de fonder l'immortalité de l'ame ſur ſon indiviſibilité, il faut connoître ſon eſſence, prouver, par des raiſons évidentes, qu'elle ne peut être matérielle, & dire comment on ſçait qu'il n'a pas plu à Dieu de la faire une ſubſtance corporelle.

» Ce qui eſt ſimple ne ſe réſout point, » & partant eſt incorruptible, pour ce » que la corruption ne ſe peut faire

ſans

» sans résolution : or l'ame est une subs-
» tance simple, & un pur acte, selon
» Aristote même ; elle est donc incor-
» ruptible & immortelle. «

La réponse à l'argument, qui précede, sert aussi à celui-ci.

» Si l'ame peut faire ses opérations
» sans le corps, elle peut subsister sans
» lui : or nous voyons que pendant
» l'extase de certaines personnes, qui
» ont perdu l'usage de tous leurs sens,
» l'ame raisonnable, qui s'est comme
» détachée du corps, contemple des
» choses sublimes, & fait ses fonctions
» beaucoup plus noblement que quand
» elle l'anime parfaitement ; l'ame donc
» peut subsister sans le corps ; & par
» conséquent elle est immortelle, puis-
» qu'aux choses naturelles, l'acte suit
» toujours la puissance ; *idem est esse*
» *& posse.* «

L'ame, pendant les extases, ne s'est point détachée du corps ; elle y est toujours liée étroitement : car, comme les esprits se portent avec rapidité vers elle, & abandonnent, pour ainsi dire, entierement les autres parties du corps,

il n'y a que celles, où la pensée se forme, qui paroissent sensibles; mais on ne doit pas conclure, pour cela, qu'elle puisse subsister sans le corps; & si dans le tems qu'un homme est en extase, on affecte certaines parties de son corps, & qu'on fasse circuler les esprits, alors ceux qui s'étoient portés au cerveau se répandant par-tout le corps, l'extase cesse sur le champ. Ce sont donc les esprits animaux qui sont la cause des extases, & non point une séparation de l'ame & du corps.

» Tout ce qui est matériel a sa vertu » & son opération limitée : or l'ame, » tant à l'égard de l'entendement, que » de la volonté, connoît & desire ce » qui est infini, n'y ayant point de » nombre si grand, auquel l'intellect » ne puisse ajouter, ni de bien si ex» cellent, que la volonté ne le souhaite » encore plus accompli; l'ame n'est » donc pas matérielle; & conséquem» ment elle est immortelle. «

Puisque l'homme est doué de la raison, il n'est pas surprenant qu'il souhaite le bien, & qu'il porte ses vûes à celui

qu'il croit le plus grand : nous voyons que les bêtes, de la mortalité de l'ame desquelles nous convenons, cherchent tout ce qui peut leur être utile, & fuient ce qui peut leur nuire ; si elles pouvoient être entendues ; peut-être nous apprendroient-elles qu'elles sçavent mieux prendre leurs mesures que nous.

» On ne peut pas douter que l'ame » ne vaille beaucoup mieux que le » corps : or le corps est une substance ; » l'ame sera donc aussi une substance, » & de meilleure condition que l'au- » tre, c'est-à-dire, immortelle. Cet ar- » gument est de saint Augustin, avec » le suivant. «

Si l'ame est matérielle, ainsi que le corps, je ne vois pas pourquoi elle ne doit pas être sujette à la destruction, ainsi que lui ; cette différence de valeur n'est fondée que sur la supposition de sa spiritualité.

» L'ame ne peut pas être de pire » condition que le corps : or nous » voyons que le corps ne périt point, » de sorte qu'il se réduise à néant ; l'ame » ne s'anéantira donc pas non plus, &

» par conséquent elle sera immortelle.«

Tout ce que peut prouver saint Augustin par cet argument, c'est l'existence de l'ame du monde ; en sorte que l'ame se rejoindroit au tout, dont elle étoit une modification, ou une partie, comme le corps se rejoint à la matiére principale. Je vous prie, monsieur, de considerer si c'est-là une objection bien convaincante pour la spiritualité ou la mortalité de l'ame : convenons donc que tous ces argumens sont bien foibles. Pour leur donner quelque force, il auroit fallu prouver que l'ame est spirituelle, & ne peut être matérielle, même par le pouvoir divin ; alors ces objections auroient eu un peu plus de force : mais dès qu'on n'admet point la révelation, & qu'on ne raisonne que sur de simples notions philosophiques, il est impossible de prouver que Dieu, qui de rien a créé toutes les substances matérielles, n'ait pu accorder à quelques-unes la faculté de penser. Mais, dit-on, la matiere n'a que de l'étendue, de la longueur, & de la profondeur. Je conviens que nous n'y appercevons que ces

qualités ; mais Dieu peut lui en avoir accordé cent autres qui nous sont inconnues. Comprenons-nous comment la matiere est capable de produire les mouvemens, les passions, les sentimens, les sensations que nous voyons dans les bêtes ? Pourquoi voulons nous figurer que Dieu ne puisse pas lui donner quelques qualités un peu plus éminentes ? Nous n'avons donc aucune preuve philosophique évidente, que l'ame ne soit pas matérielle : son immortalité est dans le même cas. Quel est le philosophe qui pourra démontrer qu'une chose, qui a eu un commencement, ne doit point avoir de fin : qu'une chose, enfin, dont il ignore l'essence, sera éternelle ? Avouons-le de bonne foi, si la révélation ne nous avoit point éclairés, il seroit impossible d'éclaircir des questions aussi douteuses, & que la divinité a couvertes d'un voile impénétrable à nos regards.

Avant que de quitter la Mothe-le-Vayer, je le défendrai contre la fade & impertinente critique d'un moine, qui, s'étant caché sous le nom de Vi-

gneul de Marville, publia un ouvrage intitulé : *mélanges d'histoire & de littérature*, dans lequel il attaqua la mémoire & les ouvrages de la Mothe-le-Vayer. Il eut l'impudence de dire que les livres de cet illustre écrivain n'étoient qu'un amas indigeste de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ses lectures : qu'on lisoit autrefois *ces rapsodies* ; mais qu'elles étoient méprisées aujourd'hui par les gens de goût. Le public a bien vengé la Mothe-le-Vayer d'une critique aussi fausse & aussi outrageante : l'ouvrage du prétendu Vigneul de Marville est aujourd'hui aussi ignoré, que ceux de la Serre ; ou de Cotin ; & les écrits de la Mothe-le-Vayer font les délices des sages philosophes. Il n'est pas étonnant que ce moine ait méprisé ce grand homme, puisqu'il a traité la Bruyere avec le dernier mépris : je vous parlerai, quelque jour, de cette impertinente critique, dont M. Coste a si bien fait voir le ridicule. Au reste, monsieur, jugez du cas qu'on doit faire des décisions d'un homme qui prend à tâche de blâ-

mer tout ce qu'il y a, je ne dis pas de plus sensé, mais de plus respectable dans la république des lettres.

Opposons au sentiment hétéroclite de ce moine celui du plus grand critique & du plus sçavant connoisseur de ces derniers tems. » Il y a, dit-il (1), » beaucoup de profit à faire dans la » lecture de la Mothe-le-Vayer ; & » nous n'avons point d'écrivain Fran» çois qui approche plus de Plutarque, » que celui-ci. On trouve de belles » pensées répandues dans ses ouvra» ges : on y trouve de solides raison» nemens : l'esprit & l'érudition y mar» chent de compagnie. L'esprit paroî» troit sans doute beaucoup plus, s'il » étoit seul ; mais en plusieurs endroits » il tire son plus grand brillant de l'ap» plication de quelque pensée étran» gere. «

A la décision de *Bayle*, joignons celle de *Baillet*, qui rend à la Mothe-le-Vayer la justice qu'il mérite, & qui, en condamnant ses défauts, fait sentir toutes ses excellentes qualités & ses rares ta-

(1) Bayle, dictionnaire, tom. 4. pag. 411.

ſens ; nous verrons alors le cas qu'on doit faire de l'opinion de Vigneul de Marville. Je croirois volontiers, que la Mothe-le-Vayer, par un preſſentiment ſecret de ce qui devoit lui arriver après ſa mort, avoit travaillé à peindre ſon critique d'après nature, lorſqu'il écrivoit à un de ſes amis : il fait le portrait d'un fat (1) & d'un pédant qui ſe mo-

(1) Je veux ajouter ici une petite apoſtille touchant ce plaiſant perſonnage, qui taxe ceux qui examinent les choſes académiquement, ou ſans rien décider, ce qu'il appelle n'être ni dehors ni dedans ; & qui a cru dire une grande injure, de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raiſon de ſoutenir qu'il connoît mal le caractere de pédant, peut-être parce qu'il ne ſe connoît pas lui-même, comme étant une choſe trop difficile. Il eſt certain que mérite ce titre celui qui a fait profeſſion de ne douter de rien ; & qui, aſſeurant toutes choſes, veut être cru ; parce qu'ayant accoutumé de parler, ſoit à des enfans, ſoit à des perſonnes idiotes, ou peu éclairées, il n'a jamais reçu de contradiction. Mais il me ſemble que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit ſon impertinence, qui ne peut faire tant de tort à perſonne qu'à lui-même. A la vérité, ſans être chargé beaucoup de latin, comme vous dites, Montaigne & Charron le devoient avoir mieux inſtruit. Car pour les livres du cardinal Cuſa, *de la docte ignorance*, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui euſſent appris que la ſcience humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle

quoit du pyrrhonisme raisonnable, & qui tournoit en ridicule la maniere d'écrire des sceptiques. Ceux, qui aujourd'hui imitent la conduite de ce critique, devroient profiter des leçons que la Mothe-le-Vayer lui donna. Si Vigneul de

donne jusqu'à la connoissance de ses doutes, par les raisons qu'elle a de douter. Tant y a qu'à son compte, Socrate devoit être un franc pédant, avec son génie négatif & prohibitif seulement, dont ses disciples ont tant écrit, puisqu'il n'assuroit jamais rien, formant des doutes ingénieux sur tout ce que les dogmatiques de son tems avançoient avec le plus de résolution. Cette grande injure, *pédant*, regardoit fort encore ce pere commun de tous les philosophes, autant de fois qu'il proféroit son mot ordinaire, *hoc unum scio quod nihil scio*. Moquez-vous, sans vous fâcher, de semblables bassesses d'esprit; & si une louable piété vous fait pardonner aux plus coupables, *qui nesciunt quid faciunt*, usez d'une indulgence plus aisée envers ceux qui ne sçavent ce qu'ils disent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un ouvrage, où l'auteur ayant employé tous ses bons mots, à peine en trouvera-t on une douzaine d'assez passables, pour devoir être un peu considérés:

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Sans mentir, c'est une chose étrange, qu'une personne de son talent, connu par les maximes qu'il veut faire passer pour bonnes, aime mieux dire des bagatelles de son crû, que de bonnes choses après d'autres. *Œuvres de la Mothe-le-Vayer*, *tom.* 2. *pag.* 822.

Marville y eût fait attention, peut-être ne fût-il pas tombé dans la même faute : mais enfin c'est le sort de tous les grands hommes d'être critiqués, & critiqués par des grimauds ; par quelle raison, la Mothe-le-Vayer n'auroit-il pas eu le même sort que tous ses confreres ?

Bérigard, né à Moulins en Bourbonnois, vécut dans le dix-septieme siécle. S'il faut l'en croire sur sa parole, il fut peu touché de la gloire : il loue Démocrite (1) d'avoir été sensible au plaisir de n'être connu de personne, lorsqu'il fut à Athènes ; & le blâme d'avoir montré tant d'envie de faire passer son nom à la postérité.

Une chose, qui me feroit douter de la grande simplicité & de l'humilité de Bérigard, c'est que, quoiqu'il dise (2)

(1) Sapienter Democritus gavisus est, cum Athenas venisset, à nullo se cognitum, sapientius fortasse si scriptis suis agnosci ab omnibus non quæsivisset. Nihil enim, si credimus morienti Theophrasto, inanius est amore gloriæ, cui velificatur & Democritus, & quisquis futilis gloriosæ desiderio libros edit, atque in iis ipsis, ut ait Cicero, quas scribit de contemnendâ gloriâ, nomen suum inscribit. *Claud. Berigardi Molinensis, circulus Pisanus de veteri & peripatet. philosoph. proem. p. 1.*

(2) Ego vero non modo lætitiam hanc haurire

qu'il a vêcu inconnu dans les académies, où il s'est trouvé; il est pourtant certain qu'il y fut très-recherché, & même très-estimé: il s'acquit une telle réputation dans celle de Paris, que le grand-duc de Florence l'attira à celle dans laquelle il fut, pendant douze ans, professeur en philosophie; il eut ensuite le même emploi dans celle de Padoue. Pendant qu'il l'y exerçoit, il fit imprimer un ouvrage intitulé: *circulus Pisanus*; il est divisé en plusieurs parties, & chacune est munie d'une épître dédicatoire à quelque prince de la maison de Médicis.

Le premier traité, dont le titre est: *circulus Pisanus Claudii Berigardi Molinensis, olim in Pisano, jam in Lycæo Patavino philosophi primarii, de veteri & peripateticâ philosophiâ in priores libros phys. Aristotelis*, est dédié au grand-duc.

possum, quod vixi ignotus academiis quibus interfui, sed etiam quod libris à me de veteri & peripateticâ philosophiâ conscriptis obscurior sim remansurus, & mecum ipse ac paululis amatoribus veritatis locuturus ea quorum alii ne inscriptionem quidem audire dignabuntur. *Id. ibid.*

Le second traité, *in VIII. lib. phys. Arist.* au prince Jean-Charles.

Le troisieme, *in Arist. lib. de ortu & interitu*, au prince Léopold.

Le quatrieme, *in lib. III. Arist. de animâ*, au cardinal Charles de Médicis.

Si chaque épître dédicatoire rapportoit un présent considérable à Bérigard, & tel qu'il convient d'en faire à des princes généreux, son *circulus Pisanus* dût lui valoir de quoi former un héritage.

Ce livre, quoique muni de l'approbation de l'inquisition (1), & d'autant

PRO IMPRESSIONE.

(1) Circulum hunc ab excellentissimo Claudio Berigardo delineatum pervenusta sapientiæ arcana complectentum, ac tanquam solem radios orbi porrigentem, ego infrascriptus inspexi: nihil impuri in illo est; imò tenebrarum ignorantiam pellit, peripateticas veritates ab errorum caligine vindicat, novi veris delicias orbi prægeminat, proin orienti studiosorum perpetuo committatur ac stabiliatur.

Ego F. Franciscus Betotus, doctor theologus, primæ sedis in academiâ Patavinâ logicus vidi, &c. Die 2 julii 1643.

Circulus Pisanus præsens excellentiss. D. D. Clau-

de certificats de prêtres & de moines, que d'épitres dédicatoires, est rempli d'opinions non-seulement dangereuses,

dii Berigardi Molinensis, in Lycæo Patavino philosophi primiparis, cujus initium *sapienter Democritus*, *&c.* & finis rejici debent, fuit pro impressione admissus & approbatus. stant suprascripta attestatione, cum nihil contra fidem principis, ac bonos mores in ipso reperiatur. In fidem, &c.

Ego F. Antonius Vercellus à Leudenaria, inquisitor generalis Paduæ, manu propriâ.
Die 14 julii 1643.

Visis attestationibus suprascriptis conceditur licentiâ imprimendi, Utini.
Ita est, F. Ludovicus Syllanus de Gualdo, inquisitor generalis Aquileiæ & Concordiæ.

Noi reformatori della studio di Padua. Havendo veduto per fede del M. R. P. inquisitor di Padua, che nell libro intitolato : *circulus Pisanus Claudii Berigardi de veteri & peripateticâ philosophiâ in priores libros phys. Arist.* non si trova cosa alcuna contra la santa fede cattolica ; e parimente per attestatâ del segretario nostro, che non vi sia cosa alcuna contra principi, e buoni costumi, concedemo licenza, che sia stampato, dovendosi osservar quanto per legge in proposito di stampe, con condizione, che non sia venduto se prima non vien portato unolegato per la libraria publica, giusta la parte del excellentissimo senato de 2 decembre 1622. In quor. fid. &c. Dat. à 5 luglio 1643.
Battista Nani, reform.
Aluise Valaresso, can. proc. reform.
Aluise Querini, seg.

mais tendantes au pyrrhonisme le plus condamnable, c'est-à-dire à l'athéisme ; c'est ce qui me feroit croire que les bons inquisiteurs & théologiens, qui l'ont examiné, ou n'entendoient pas le latin, ou avoient des notions bien foibles des opinions philosophiques, & se laissoient séduire à quelques foibles palliatifs & correctifs que Bérigard a répandus dans plusieurs endroits de son livre. Sans cela, seroit-il possible qu'ils lui eussent donné le titre de très-excellent Claude Bérigard : *circulum hunc ab excellentissimo Claudio Berigardo delineatum* ; & qu'ils eussent certifié que dans son livre, il n'y avoit pas la moindre chose qui pût intéresser la religion : *non si trova cosa alcuna contra la santa fede cattolica.*

Pour être convaincu de la fausseté de ces attestations, il ne faut qu'examiner légérement les ouvrages de Bérigard ; à peine jette-t-on les yeux dessus, qu'on connoît combien il avoit peu de religion. Il étoit grand partisan d'Aristote, quoiqu'il dise (1) qu'il ne le

(1) More Platonico, dum in utramque partem

regardoit point comme infaillible ; & qu'il n'ajoute pas assez de foi à ses décisions, pour croire que tous les autres philosophes anciens n'ayent pu connoître la vérité aussi-bien que lui. C'est elle, ajoute-t-il, qu'il faut aimer au-dessus de tout.

— disputatur, non caditur in eorum offensionem quibus integrum relinquitur, ut ipsi statuant, & amplectantur quod consentaneum est veritati; hanc amiciorem opportet esse quam Aristotelem & antiquos, neque tantum illius autoritati deferendum, ut istos rationis expertes fuisse credamus, neque omninò tribuendum antiquitati, ut jure in multis Aristoteles eam non reprehendat. Ut vero magis elucescat, quidquid veritatis est in utrâque philosophiâ, operæ pretium existimavi duos introducere philosophos Charilaum, & Aristæum, quorum ille placita peripatetica, iste veterum opinionem tueatur. Neque putavi quemquam antiquorum opponi debere Aristoteli, non Empedoclem, non Anaxagoram, non Democritum, quoniam singuli aliquod habent quod Aristoteles argumentis suis facile evertit, maxime si eorum sententias accipiamus, ut ipse refert : quin potius ex omnibus quæ ab antiquis præclarè dicta videri possunt, malui seligere placita inter se magis cohærentia, unde doctrina conficeretur, quam Aristoteles non ita facile suis machinis labefactaret, & quæ vicissim arcem peripateticam aggredi auderet ; ex Anaximandro tamen & Anaxagorâ non plura deprompsi, quam ex aliis ; nec aliud attendi, nisi ut referrem, quid dicere possent veteres, ut se ab Aristotelis aggressionibus tuerentur. *Cl. Berig. circul. proœmium, pag. 2.*

Bérigard avoit choisi le dialogue, par préférence à toute autre maniere d'écrire, parce qu'elle lui paroissoit très-propre à réveiller l'attention des lecteurs, & à balancer également les deux partis opposés. Dans ses dialogues, il n'oppose pas un seul philosophe à Aristote, parce que chaque ancien a soutenu quelque opinion qu'il est facile de détruire, sur-tout si on l'établit telle que ce Grec la met dans ses ouvrages; mais il fait entrer en lice, contre lui, tous les autres philosophes : il est vrai qu'Anaximandre & Anaxagoras sont les principaux adversaires.

Charile & Aristée sont les deux interlocuteurs des dialogues de Bérigard. Le premier soutient le parti (1) d'Aristote; le second, celui des autres philosophes;

(1) CHAR. Opportuna dies illuxit tandem, optime vir re & nomine Aristæe, quâ jam pridem conditam à nobis disputationem auspicemur, ego Aristotelis, tu veterum placita defensitando, non clamosâ contentione, ut in nostris circulis Pisanis sæpe fieri solet, sed amicâ voluntatum consensione, ad veritatem indagendam. ARIST. An quidquam mihi jucundius accidere possit & exoptatius, quam alumno gratiarum, Charilao, investigare quid veritatis sit, in veteri, & peripateticâ

sophes : mais ils conviennent tous deux, dès l'ouverture de leur entretien, qu'en cherchant la vérité, ils se déferont des préjugés de l'école, & en éviteront les cris & la maniere messéante de disputer.

Je vous ai dit, monsieur, que les ouvrages de Bérigard contenoient des opinions très dangereuses ; & que l'auteur, quoique péripatéticien, tendoit beaucoup au pyrrhonisme outré, ou à l'athéisme : voyons actuellement des preuves de ces deux accusations. Charile (1) soutient que, si on ne peut prouver, par des raisons naturelles, l'immor-

philosophiâ ? Si placet, ut jam statuimus, rem aggredere, missis longioribus præludiis, quæ apud alios videri possunt. *Claud. Berigard. in lib. 1. phys. præludiâ phys. pag. 7.*

(1) CHAR. Detur non posse convinci ratione naturali qui immortalitatem animæ negat, at tanta est divini luminis exuperantia, ut omnium percellat oculos, ac propterea anteponatur topazio Æthiopico, qui terra occultari non potest, inquit Nilus,

. . . . *lucetque latetque*
Calculus, & viridem distinguit glarea muscum.

Berigard. circul. in 8. librum physic. Arist. circul. 18. pag. 106.

talité de l'ame, il n'en est pas de même de l'existence de Dieu. Il n'y a rien, répond Aristée (1), de plus visible que l'existence de Dieu, & rien de si inconnu que l'essence de ce Dieu. D'où vient donc, reprend Charile (2), qu'il y a eu tant de nations barbares qui ont reconnu l'existence d'un seul Dieu, & qu'aujourd'hui les Turcs, les Tartares, les Perses, & plusieurs autres peuples aussi barbares, conviennent de cette vérité ?

Ce que répond Aristée à cette derniere objection me paroît peu digne de l'approbation de l'inquisiteur. Si ces peuples, dit-il (3), ont quelque con-

(1) ARIST. Omninò nihil notius est quam Deum esse, nihil ignotius quàm ostendere quid sit Deus, unde Athenis inscriptio omnium sapientissima habita est, IGNOTO DEO. *Id. ibid.*

(2) CHARIL. Quomodo igitur tam multæ Gentes olim Græcæ, ac barbaræ, absque fidei illustratione aliquos habuere, qui Deum unum agnoverunt; atque nunc etiam unum agnoscunt & colunt Turcæ, Tartari, Persæ & alii plurimi religionis perduelles ? *Id. ibid. pag.* 197.

(3) ARIST. Si illi omnes habent Dei veri cognitionem, id fit ope solius divini instinctus, non necessitate ullius rationis naturalis: si vero, ut res est, hallucinantur, non agnoscunt Deum, sed

noissance de Dieu, c'est par les instructions qu'on leur a données, & non par aucunes notions naturelles qu'ils ayent eues par eux-mêmes. D'ailleurs l'idée qu'ils ont de la divinité est une idée très-fausse; & si elle étoit juste, & qu'elle leur vînt par des raisons naturelles, il faudroit qu'elle pût servir à les éclairer, au lieu de les égarer, comme elle fait: car nous voyons que les Turcs sont plus difficiles à convertir au christianisme, que les payens; le contraire devroit pourtant arriver.

Ce discours tend à prouver que l'athéisme n'est pas plus vicieux que les fausses religions: cette opinion me paroît contraire non-seulement à la saine

dæmonem aliquem sibi fabricant, cui totius universi moderatio committatur, hoc uno reliquis sapientiores, quod aristocratiæ monarchiam dæmonum ipsi præferunt: quam porrò nihil rationibus humanis conficiatur ad veri Dei cognitionem adipiscendam, vel ex eo patet, quod Turcæ maxime qui illis utuntur, omnium difficillime ad christianam religionem pelliciantur: atque oporteb at ut hujusmodi rationes, si quid efficiunt, redderent intellectum aptiorem ad veritatem cognoscendam, ita ut mahometani citius quam olim ethnici veri Dei cognitionem amplecterentur. Id. ibid. pag. 107.

théologie, mais encore au bien public & à la tranquillité de la société civile, par les conséquences qui en peuvent découler.

Les observations & les réflexions, que Bérigard fait sur la providence divine, me paroissent encore bien plus condamnables que ses objections sur la connoissance de l'essence de Dieu. Charile, parlant du bonheur dont jouissent les méchans, & des maux dont les bons sont souvent accablés, dit (1) qu'il faut recourir aux secrets jugemens de Dieu, qui peuvent bien nous être inconnus; mais qui sont toujours justes. La réponse d'Aristée est des plus cavalieres. En admettant ce principe, dit-il (2), on trouvera le moyen de rendre toutes les choses cachées; & les disputes seront bientôt terminées.

Après ce raisonnement, qui me pa-

(1) Quod si non & semper bonis & malis ita contat, recurrendum sit ad occulta Dei judicia, quæ, ut ait Augustinus, occulta quidem sunt, sed non injusta. *Id. ibid. circul.* 20. *p.* 121.

(2) ARISTI. Atque ita rationes omnes occultæ erunt; nec quicquam erit amplius, quod ultra citraque referri possit.

roit un tant soit peu impie, Aristée examine en détail la conduite de la divinité. D'où vient, dit-il (1), Dieu, qui est infiniment bon, & qui n'est pas moins puissant, a-t-il permis le mal ? Puisqu'il avoit prévû les fautes, sans nombre, que les hommes commettroient, pourquoi ne leur a-t-il pas donné un moyen certain, pour les éviter ? Il leur distribue des graces qu'il sçait ne leur pouvoir être d'aucune utilité, & qui n'ont aucune efficacité ; autant vaudroit quil ne les leur donnât pas. Pourquoi Jesus-Christ, qui est venu

(1) Cur Deus infinite bonus & potens, tam culpæ, quam pœnæ malum permiserit : culpæ quidem ex infinito numerum rerum possibilium prævideret quæ bonæ vel malæ nullâ vi, sed sponte sua futuri essent, plures tamen malas, quarum scelera prænoverat, quam bonus creaverit : deinde cum ea scelera posset, nullam vim afferendo libertati, gratiarum donis efficacibus impedire, non impedit, sed largitur gratias, quas prævidet fore non efficaces ? Efficaces certe meruit, easque potuit à patre postulare Christus, qui ad salutem omnium venit, cur non postulavit, cur tam graviter adhuc peccant homines, & pœnas luunt criminum quæ prohiberi videtur melius ? Si vero ea non prohibet cum possit, cur adeo iis offenditur ; nec, ut Diogenes, dicere potest, isti me volunt offendere, sed ego propterea non offendor ? *Idem, ibid. pag.* 122.

pour ſauver les hommes, n'a-t-il pas demandé à ſon pere de les rendre véritablement bons? Ils ſont auſſi mauvais qu'auparavant; & la mort du Sauveur n'a ſervi qu'à les rendre plus coupables. Mais enfin, ſuppoſons qu'il faille que les hommes faſſent certaines actions, d'où vient que la divinité s'en offenſe, elle qui n'a aucune liaiſon avec les foibleſſes humaines? Pourquoi n'imite-t-elle pas l'exemple de Diogène, & ne dit-elle pas, comme ce philoſophe: ils veulent m'offenſer, & moi je ne veux point être offenſé?

Les châtimens que Dieu fait ſubir aux hommes, continue Ariſtée (1),

(1) Jam de malo pœnæ non minus occulta ſunt Dei judicia. Quare tanta bonitas non fuit contenta leviſſimis pœnis, ſed primum in hac vitâ intolerabili dolore elidi ac frangi ſæpe permittit homines, & ſecundum obitum cadere in cruciatus ſempiternos, ut ſi homini creando proponi poſſet, an vellet in lucem ſuſcipi, renueret omnino, neque tantum ſpe gloriæ cœleſtis alliceretur, quantum reformidaret ſupplicium horribile, malletque nihil eſſe, quam vitam ingredi tanto periculo circumſeſſam? Cur ad remittendam pœnam ſtatuit hanc vitam; & in aliâ nunquam accipit preces, quibus æque moveri poterat, ſi voluiſſet? Quid vero Adami pœna, qua ſcelera parentum libero-

n'ont pas moins besoin d'être rangés au nombre des secrets jugemens. Pourquoi la souveraine bonté ne s'est-elle pas contentée d'infliger des peines légeres ? Non contente d'affliger les malheureux mortels, dans cette vie, par des douleurs aiguës, par des maladies facheuses, elle les condamne dans l'autre à des tourmens éternels ; & la rigueur de Dieu est si grande, que si, lorsqu'il crée les hommes, il les consultoit sur l'état qu'il leur donne, il n'y en auroit aucun qui ne fût beaucoup plus épouvanté par les maux qui le menacent, qu'encouragé par les biens qu'il peut espérer, & qui ne choisît de rester toujours dans le néant, plutôt que d'essuyer les risques auxquels l'expose la création. Par quelle raison, Dieu par-

rum malis vidicantur, & quam judicii divini ignarus Deo magis ridiculum dicebat medico, qui ob patris, vel avi morbum, nepotis medicinam adhiberet :

Delicta majorum immeritus lues, Romane

Reges quidem perduellium liberos animadvertunt ad terrorem, ne vitam, aut regnum amittant, quod metuendum non erat Deo. *Id. ibid. p. 229.*

donne-t-il les fautes dans cette vie ; & est-il inflexible aux prieres des hommes après leur mort ? Pourquoi sommes-nous punis de la faute d'Adam, à laquelle nous n'avons jamais eu aucune part ? Les rois, il est vrai, vengent sur les enfans, & punissent sur les parens les crimes de léze-majesté, dont les peres & les chefs de famille se sont rendus coupables ; leur sureté les oblige à cette rigueur : ils assurent ainsi leur vie & leur thrône. Mais Dieu avoit-il à craindre que les hommes n'attentassent à ses jours, ou ne voulussent lui ravir sa couronne ? Comment donc peut-on excuser la damnation de tant de personnes ? Et s'il falloit absolument que la postérité d'Adam fût malheureuse, d'où vient ne pas faire venir les hommes par un autre canal que par le sien ?

Par quel motif (1) la souveraine bonté panche-t-elle plutôt vers la rigueur, que vers la clémence ? Les payens se

(1) Cur tanta bonitas propensior ad pœnas quam ad beneficia videri voluit ? Unde illa Taciti lib. 1. querimonia, sed Romanæ reipublicæ cladibus ma-

font

ſont plaints de cette inégalité. Tacite remarque que les meurtres, les deſordres & les carnages, commis dans les guerres de la république, étoient des preuves que les dieux s'étoient plû davantage à la vengeance qu'à la miſéricorde. Lucain dit que les Romains auroient été heureux, ſi les dieux avoient eu autant de ſoin de conſerver leur liberté, que de les punir.

Quelle eſt la raiſon pourquoi la divinité ne punit pas toujours les fautes, dès cette vie, puiſque les punitions pourroient être utiles, & corriger les vicieux; au lieu qu'en différant les châtimens juſqu'à l'autre monde, ils ne ſervent de rien?

Comment peut-on approuver la partialité qu'on voit dans les jugemens de

nifeſtum eſt fuiſſe curæ Dei vindictam, non fuiſſe ſalutem; & Lucani:

Felix Roma quidem, civeſque habitura ſuperbos
Si libertatis ſuperis tam cura fuiſſet,
Quam vindicta placet. . . . .

Cur hic non punit delinquentes, ſed in aliâ vitâ differt pœnas, quæ ad præſentis vitæ emendationem parum conferunt? *Id. ibid. pag.* 124.

Dieu ? David (1) souillé par un adultere & par un homicide, à peine a-t-il reconnu qu'il a péché, que Dieu lui pardonne : Saül confesse plusieurs fois son crime, qui est bien plus léger que celui de David ; & il ne peut en obtenir le pardon.

Après cette réflexion, Bérigard parcourt tout le vieux testament, & l'examine avec autant de liberté que ce qui regarde David & Saül. Il passe ensuite au nouveau, & n'est pas plus réservé : voici ce qu'il dit sur les miracles. Dieu accorde, dit il (2), tant de puissance

(1) At David adulter & homicida vix dixerat *peccavi*, cum Dominus transtulit culpam. Ibidem Saül frustra dixit, iterum se peccasse, forte quia non ex animo, sed tantum ad pœnam declinandam. Si rem dumtaxat consideremus, levissima Saülis videtur culpa. *Id. ibid. p.* 125.

(2) Tantum dæmonibus à Deo conceditur, ut fictis miraculis præcipuum argumentum, quod à mortuorum excitatione, desumitur, labefactetur, & suspicionem ingerant, eandem in omnibus esse simulationem. Concessit Deus, inquit Anastasius Nyssenus quæst. 25. ut Simon magus statuas efficeret quæ ambularent, in igne volutatus non ureretur, in aëre volaret, ex lapidibus panem faceret; & si ex aëreo volatu dejectus est, id Nero factum vi potentioris dæmonis arbitratur. At Justinus apolog. ad Anton. Pium, Irenæus, Tertullianus,

aux démons, & ils opérent des prodiges si grands, qu'il est impossible de pouvoir distinguer les miracles divins, de ceux qui ne le sont point. Il permit autrefois que Simon le magicien fit des statues, qui eussent la faculté de marcher : il lui accorda le pouvoir de se conserver sain & sauf au milieu des flammes, de voler vers les nuées, de changer les pierres en pain : lorsqu'il tomba après s'être élevé dans les airs, Néron n'attribua pas sa chute à Dieu, mais à un démon plus puissant que ce magicien ; de sorte que le miracle divin ne put détruire l'impression qu'avoit fait le faux. Une foule de peres de l'église nous apprennent que, par un décret de l'empereur Claude, on éleva dans une isle du Tibre une statue à Simon, sur la base de laquelle on avoit mis cette inscription : A SIMON DIEU SAINT.

Eusebius, ajunt Simoni mago ex senatûs-consulto à Claudio imperatore erectam statuam in insulâ Tiberinâ, cum hac inscriptione : SIMONI DEO SANCTO ; vide quam parum absque fidei dono, viros prudentes juvat humana ratio, & quam pronum sit suspicari non facile miraculis esse fidendum. *Id. ibid. p.* 332.

Jugez donc combien peu la raiſon & la connoiſſance que Dieu a données aux hommes leur ſervent, pour connoître les miracles divins, & pour en profiter ; & de quelle précaution les gens ſenſés doivent uſer, avant que d'ajouter foi à aucun prodige. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas jugé à propos, pour obvier à ces inconvéniens, de marquer les miracles divins par quelque ſigne qui les fît reconnoître aiſément, viſiblement, & qui les rendît auſſi utiles qu'ils le ſont peu ordinairement?

Bérigard examine enſuite le profit que les hommes peuvent retirer des prophétes & des révélations ; il ne le trouve guéres plus conſidérable que celui qu'ils reçoivent des miracles.

N'eſt-il pas étonnant qu'un ouvrage pareil à celui de ce philoſophe ait été approuvé par des inquiſiteurs, tandis que ces moines ſe font une peine de permettre la lecture des plus excellens livres, parce qu'il y a quelques choſes qui pourroient décréditer le cordon de ſaint François, & les vieilles pantoufles de ſainte Aldegonde ? Je ne crois pas

que les ouvrages de Spinosa soient plus dangereux que ceux de Bérigard ; vous pouvez en juger par les morceaux que je viens de vous en rapporter. Lorsqu'il raisonne sur des matieres physiques, il est encore moins orthodoxe, si cela est possible, que dans celles qui concernent la métaphysique ; & c'est avec raison qu'un sçavant archidiacre de Cantorbery l'accuse (1) d'être athée, & d'avoir cru, malgré les correctifs qu'il apporte quelquefois aux opinions des philosophes anciens, que le monde n'avoit point été formé & arrangé par une intelligence divine.

Vous me demanderez sans doute, monsieur : quel est donc l'enchantement qui peut avoir assez aveuglé les inquisiteurs qui ont approuvé le *circulus Pisanus* ? Je pourrois vous dire qu'ils

(1) Uno eodem opere diversas cum epicureæ, tum peripateticæ impietatis rationes adornavit, quanquam Aristotelis disciplinam fusius & ardentius excoluit, atque eam potissimum quam libro physicorum VIII, librisque de cœlo, & rerum generatione tradidit, quibus universam mundi fabricam, sine providentiâ architectrice, extruxisse se putat philosophus. *Samuel. Parker. disp. de Deo & provid. pag.* 67.

ne l'ont peut-être point lu, ou que s'ils l'ont lu, ils ne l'ont gueres entendu ; mais je veux bien croire le contraire. En supposant qu'ils ont compris le latin de l'ouvrage qu'ils approuvoient, je pense qu'ils se sont laissés séduire & éblouir par quelques réflexions & quelques raisonnemens assez foibles, que Bérigard fait de tems en tems, pour opposer aux opinions qu'il met dans tout leur jour, & auxquelles il donne toute la force possible. Voici un exemple de ces feintes plus dangereuses que des attaques.

Aristote, comme vous le sçavez, monsieur, & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ma lettre, en parlant d'Averroës ; Aristote, dis-je, croyoit que l'entendement de tous les hommes étoit une seule & même substance : par conséquent, l'ame étoit mortelle, selon lui, parce que n'étant proprement que la forme de l'homme, elle devoit mourir avec le corps, ou, si l'on veut, changer de face & souffrir un changement total, & se réunir au tout. Bérigard, qui, dans

tous ses ouvrages, ne manque gueres d'appuyer sur les argumens qui vont à prouver la mortalité de l'ame, se récrie contre ceux qui disent qu'Aristote a cru les ames mortelles. Il dit (1) qu'il s'est

(1) Sed hoc nihil est aliud quam errasse Aristotelem circa numerum animarum, non circa naturam earum incorruptam; neque hoc sufficit, ut quis dicat animam qua & cognoscit homo, & sapit, esse mortalem, ut Aristoteli imponunt Alexander, Avempaces, Alpharabius, Jandunus, Pomponatius, Porrius, Cajetanus, Vincentius Madius, Scotus & alii nonnulli; sed cæteri contra, inter quos Philoponus in tex. 65. & 66. calumniantur, inquit, Aristotelem, quicumque eum rationalem animam mortalem, dicere, suspicantur, & dementes vocat qui id asserunt. Maxime vero dementiæ plenum videatur illud Pomponatii, & eorum qui dicunt animam rationalem secundum fidem esse immortalem, sed mortalem secundum philosophiam: quibus immerito quidem adscribunt Scotum in 4. dist. 43. q. 2. tantum enim habet non posse demonstrari ejus immortalitatem, quod de exactâ demonstratione concedi potest. Recte enim monet Aristoteles 1. ethic. c. 3. accuratas demonstrationes non simili modo in unoquoque genere quærendas esse. Est enim, inquit, eruditi catenus exactam in unoquoque genere explicationem requirere, quatenus pati rei ipsius natura potest: nam & mathematicum suasionibus utentem approbare, & ab oratore demonstrationes exigere, simile vitium est. Verum quod spectat ad modum loquendi Pomponatii, certum est eum damnatum esse in concil. Later. sub Leone X. sess. 8. Neque enim potest ulla res vera esse secun-

ſeulement trompé dans le nombre, & non pas dans l'eſſence ; c'eſt-à-dire, qu'au lieu d'admettre autant d'ames qu'il y a d'hommes, il n'en a ſuppoſé qu'une, commune à tous, unique ſubſtance des eſprits, comme la matiere l'eſt des corps ; mais qu'il a cru cette ſubſtance éternelle. Après ce beau raiſonnement en faveur de l'immortalité de l'ame, il s'emporte contre quelques commentateurs d'Ariſtote, & ſur-tout contre Pomponace, parce qu'il a prétendu que la raiſon paroiſſoit contraire à l'immortalité de l'ame : Bérigard prend alors le feu d'un grave théologien, & décide que rien ne peut être véritable ſelon la foi, & faux ſelon la raiſon, la lumiere naturelle n'étant qu'une émanation & une participation de la divine.

Je ne doute pas que ce ne ſoient quel-

dum fidem ; & falſa ſecundum naturæ lumen, quod nihil aliud eſt quam participatio divini luminis. Poteſt aliquid eſſe certum fide divinâ, quod humana ratio non demonſtrat, ſed non poteſt ulla ratio humana demonſtrare eſſe falſum, quod lumen fidei ut verum proponit, quia verum vero contrarium non eſt. *Berigard. circul. in 3. libros Ariſtot. de animâ, circul. 20. p. 125.*

ques endroits semblables qui ont ébloui les inquisiteurs, qui, pour la plûpart du tems, ou n'entendent point les livres qu'ils examinent, ou sont occupés à prendre garde qu'il ne s'y trouve quelque chose qui puisse diminuer la superstition des peuples en faveur des saints, dont le crédit fait vivre grassement les moines ; ou qui aille au détriment des indulgences. Voici un exemple de ce que je dis, des plus convaincans. Les révérends peres inquisiteurs obligerent Bérigard de mettre quelques éclaircissemens, à la fin de ses dialogues, sur le VIII. livre de la physique d'Aristote. Voici le seul qui regarde tous les endroits que je vous viens de rapporter : *Dieu* (1) *n'entend point dans l'autre vie les prieres*, c'est-à-dire *les prieres des damnés*. Cette explication a paru nécessaire aux inquisiteurs, sans doute, parce qu'ils ont craint que quelqu'un n'allât se figurer qu'il étoit inutile de

(1) Deus in aliâ vitâ preces non accipit : intelligitur, damnatorum, quorum preces non audiuntur ad meritum & præmium, occulto plane judicio. *Id. ibid. observ. in lib. 8. physic. p.* 139.

s'adresser aux manes des moines canonisés : une semblable croyance est plus criminelle en Italie, que de nier la procession du saint Esprit. Un arien, que dis-je, un arien? un athée trouveroit plus de clémence & plus de douceur auprès du saint-office, qu'un homme qui parleroit contre les vertus du scapulaire.

Avant que de cesser de parler de Bérigard, je dirai deux mots, qui suffisent pour renverser & détruire tout ce qu'il dit contre les décrets de la providence. Je ne pense pas qu'il eût été assez fou, pour prétendre avoir existé de tout tems. Or je suppose qu'il soit encore en vie, & que je lui demande : si vous n'avez pas été éternellement, il faut donc que quelque chose ait existé avant vous ; &, en remontant plus haut, & allant de génération en génération, que quelque être ait subsisté dans tous les tems ; car il est impossible que le néant puisse produire une substance réelle : or cet être, qui est éternel, doit nécessairement avoir en lui toutes les facultés & toutes les puissan-

ces, puisque les autres êtres n'ont reçu que de lui toutes les qualités qu'ils ont. Par une suite nécessaire, il faut que ce premier principe soit intelligent, puisque les hommes n'ont de raison, de lumiere naturelle & de connoissances, qu'autant que ce premier être leur en a communiqué : voilà donc l'existence de Dieu aussi évidente que votre existence même.

Dès que je sçai qu'il y a un être souverainement puissant, éternel, intelligent, parfait, quelques extraordinaires que ses actions me paroissent, je dois être certain qu'il fait toujours le bien, puisque je suis assuré que son essence ne lui permet pas de faire le mal. Je ne comprends pas, à la vérité, comment le crime a pu s'introduire dans le monde ; comment l'homme, émané d'un être parfaitement heureux, peut être sujet à tant d'infortunes : je dois m'en prendre à mon ignorance, à la distance infinie qu'il y a de mon état à celui du créateur ; mais je ne dois pas abandonner les notions évidentes que j'ai, & qui me font connoître que le

mal ne peut venir de Dieu, ni être commis par lui. Je conçois ces deux choses clairement; je connois qu'elles sont une suite nécessaire de son existence; toutes les difficultés qui se présentent à mon esprit ne doivent faire sur moi aucune impression, puisqu'elles ne peuvent détruire ces deux principes, dont j'ai une certitude évidente : *il existe un Dieu, & ce Dieu est parfait*; il faut donc chercher, ailleurs que chez lui, la cause du malheur des créatures, ou se soumettre à l'ordre de ses jugemens secrets.

Je m'apperçois, monsieur, qu'il est tems que je finisse ma lettre : celle qui suivra, contiendra les célebres physiciens & métaphysiciens de ces derniers tems. Gassendi, qui sera le premier dont je vous parlerai, peut être regardé comme l'Hercule qui étouffa le péripatétisme. A Gassendi je ferai succéder Descartes, Mallebranche, Locke, Bayle, Newton, Leibnitz, Fontenelle, le jésuite Regnault, s'Gravesande, &c. Tant d'illustres modernes méritent bien une lettre. Après cela nous passerons aux historiens Grecs & Romains. Je suis, monsieur, &c.

LETTRE NEUVIÈME.

MONSIEUR,

JE vous promis, dans ma derniere lettre, que je commencerois celle-ci par l'éloge de Gassendi. Cet illustre philosophe nâquit à Chantersier, petit bourg (1) du diocèse de Digne, à une lieue de la ville de ce nom, le 22 janvier 1592. Sorbiere s'est trompé lourdement, lorsqu'il a dit (2) que le pere & la mere de Gassendi étoient peu connus dans leur province, & que la pureté de leurs mœurs & leur probité

(1) Petrus Gassendus vulgò Diniensis habitus ob ecclesiæ illius præposituram, quo functus est munere annos viginti non tamen Diniam quam appellavit patriam, sed Campotercerium agri Diniensis pagum, seu oppidulum, unâ ab urbe leucâ in occasum distans, natalitium habuit, anno superioris sæculi nonagesimo secundo, januarii die vigesimâ secundâ. *Samuelis Sorberii, præfat. de vitâ & moribus Petri Gassendi, pag. 2.*

(2) Pater illi fuit Antonius Gassendus, & mater Francisca Fabria, morum suavitate & fidei in religione majorum perseverantiâ potius, quàm genere & divitiis in patriâ conspicui. *Idem, ibid.*

étoient les seules choses qui les rendissent recommandables. Françoise de Fabre, mere de Gassendi, étoit d'une des plus anciennes familles de Provence. Il y a encore actuellement à Aix plusieurs personnes de cette maison, annoblie par les anciens comtes de Provence, rois de Naples & de Sicile. Ce n'est pas-là le seul mensonge que Sorbiere ait dit en sa vie. Il est cependant étonnant qu'un homme, qui étoit si ami & si admirateur de Gassendi, ait si mal connu ses parens. Le fait que j'avance ici est certain; & je n'ai d'autre raison de relever la faute de Sorbiere, que celle de dire la vérité. J'aurois été bien aise de sçavoir ce que le sçavant pere Bougerel, Provençal, a dit à ce sujet; mais je n'ai pu avoir cette satisfaction: je me plains, tous les jours, que bien des livres me manquent; & quelque soin que je me donne pour remédier à cet inconvénient, je n'en puis venir à bout.

Gassendi embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique: il obtint un canonicat à Digne; & la vie tranquille &

paisible qu'il menoit lui laissoit tout le tems qu'il falloit, pour cultiver son esprit ; aussi fit-il, dans la philosophie, des progrès infinis. Mais il se dégoûta bientôt de la philosophie des écoles : il avoit trop d'esprit, trop de pénétration & trop de jugement, pour pouvoir s'en accommoder. Il écrivit un livre contr'elle, intitulé : *exercitationes paradoxiæ adversus Aristoteleos*, dans lequel il porta de terribles coups à la philosophie d'Aristote, & ruina en particulier sa dialectique. Il se préparoit à critiquer, avec autant de force, sa physique, sa métaphysique & sa morale ; mais l'indignation & la fureur des péripatéticiens l'épouventerent. Sa noble audace avoit révolté tout ce peuple idolâtre de l'antiquité, auquel il ne manque plus que des prêtres & des victimes, pour rendre aux anciens les mêmes honneurs que ceux-ci rendoient à leurs dieux. Gassendi abandonna son projet ; &, pour vivre tranquille, il fut obligé d'épargner les erreurs & les préjugés des péripatéticiens. Son tempérament le portoit naturellement à la

paix : il avoit l'esprit & le caractere aussi doux & aussi affable, que le cœur sincere & vertueux (1) ; aussi gagnoit-il l'amitié & l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Sorbiere dit (2) qu'il enleva les suffrages de tous les sçavans de la Hollande, dans un voyage qu'il fit dans ce pays, où, lui Sorbiere, étant allé quelques années après, tous les gens de lettres lui demandoient, sans cesse, des nouvelles de Gassendi & de ses ouvrages.

(1) Et de pietate quidem ut primùm, dicam, attendendum sedulò ad ea, quæ Gassendus voce, & scriptis docuit, ad vitæ rationem quam instituit, & à quâ ne latum quidem unguem unquam discessit : ad amicos quibuscum conjunctissimus sine querelâ vixit, & ad ea tandem quibus moriens ultimum vitæ actum clausit ; nam veræ voces tùm demum pectore ab imo ejiciuntur, & eripitur persona, manet res. *Idem, ibid. p.* 3.

(2) In Hollandiâ Gassendus tantam sui admirationem reliquit, ut, cum ego amœnam illam & eruditissimam regionem, post annos ab istâ peregrinatione quatuordecim, incolerem, & frequens litterarum commercium cum *Gassendo* haberem, percuntarentur semper eruditiores solliciti, quid ille pararet ? Cum autem significassem vidisse me Lutetiæ Parisiorum *disquisitionem metaphysicam* quam premebat, ne litem ex lite moverer, auctores fuere omnes ut mitti quam primum curarem. *Idem, ibid. p.* 6.

Pour

Pour connoître le mérite, sa probité & la modestie de Gassendi, il ne faut que considérer avec quelle sagesse & quelle retenue il agit dans la dispute qu'il eût avec Descartes. Quoiqu'elle fût très vive, il ne laissa jamais échapper (1) aucun terme choquant; & si quelquefois il pressa son adversaire, ce fut avec toute la précaution & la politesse possible. Le sujet de cette dispute vint des objections que Gassendi fit aux méditations de Descartes. Il faut convenir, de bonne foi, que ces objections sont d'une force inexprimable, & qu'elles rendent bien douteuses & bien incertaines les preuves de Descartes, si elles n'en montrent point évidemment la fausseté.

Gassendi, en attaquant les opinions de son adversaire, convenoit de leur vérité; il ne s'agissoit que de la bonté

(1) Ita se gessit vir optimus in refutando Cartesio, ut præter lepide quædam dicta nihil invenias, quod adversarium pungat: vel si quid tangat cutim extremam, illud quidem blande, modeste, & cum significatione quadam benevolentiæ interorsum latentis, & cui renovandæ paratissimus esset. *Idem, ibid. p. 3.*

ou de la foiblesse des raisonnemens sur lesquels elles étoient fondées. Descartes voulut établir une nouvelle maniere de prouver l'existence de Dieu, & la spiritualité de l'ame : Gassendi prétendit qu'elle étoit peu évidente, & qu'elle ne devoit point être préférée à celle qu'on avoit employée jusqu'alors.

Descartes établit, comme un principe certain dans sa troisieme méditation, & comme une régle générale, que tout ce qu'on apperçoit clairement & distinctement ne sçauroit être faux. » Gassendi (1) lui demande comment

(1) Infers te posse statuere generalem hanc regulam, illud omne verum est quod valde clare & distincte percipio. Caeterum licet hactenus regula nulla melior in tantâ rerum caligine inveniri potuerit; cum videamus tamen ingenia tam magna, quae videntur debuisse tam clare tamque distincte plurima percipere, censuisse rerum veritatem vel in Deo, vel in puteo esse absconditam an non suspicari par est regulam forte esse fallacem ? Et certe, cum tibi ignota scepticorum argumenta non sint, quid est, quod potissimus verum inferre tanquam clare, & distincte perceptum, nisi apparere id, quod cuique apparet ? Ego saporem peponis gratum clare distincteque percipio : itaque verum est peponis saporem apparere mihi hujusce modi : & quod propterea verum sit talem in ipso pepone esse, quomodo mihi persuadeam, qui, puer cum

essem, ac bene valerem, secus judicavi; nimirum clare distinctèque alium in pepone saporem percipiens. Video & multis hominibus secus videri: video & multis animalibus, quae gustu pollent optimeque valent; an ergò verum vero repugnat? an potius, non ex eo, quod aliquid clare distinctèque percipitur, id secundum se verum est, sed verum solummodo est, quod clare, distinctèque tale percipiatur? Idem penè est dicendum de iis, quae ad mentem spectant. Jurassem aliàs non posse à minore quantitate ad majorem transiri, nisi transeundo per aequalem: non posse item duas lineas, ad sese continuo magis accedentes, si producerentur infinite, non tandem concurrere: nempe videbat mihi ista adeo clare distinctèque percipere, ut pro axiomatibus verissimis indubitatissimisque haberem; & postea tamen fuere argumenta, quae oppositum suaserint veluti perceptum clarius distinctiusque. Nunc vero rursus ambigo, cum ad mathematicarum suppositionum naturam attendo. Quare & dici quidem potest verum esse me tales talesque propositiones agnoscere, prout quantitatem, lineas, & similia hoc se habere modò suppono, aut concipio; & quod illae propterea verae secundum se sint, pronuntiari tuto non potest; & quicquid sit de rebus mathematicis? Quaeso te, quod ad caeteras, de quibus jam quaeritur, spectat, cur nam tot tamque variae sunt inter homines opiniones? Putat unusquisque se clare distinctèque eam percipere, quam defendit: & ne dicas plerosque aut haerere, aut fingere; sunt ecce, qui pro iis, quas habent, opinionibus, etiam mortem oppetant, tametsi videant alios pro oppositis oppetere: nisi vero putas tum demum à pectore imas veras voces non ejici? *Objectiones quintae Renat. Cartes. P. Gassend. p. 16.*

» cette régle, comme infaillible, lorf-
» qu'on fait attention que tant de fça-
» vans hommes, qui fans doute auroient
» dû connoître bien des chofes claire-
» ment, ont affuré qu'ils n'étoient cer-
» tains de rien, & que la vérité étoit
» cachée au fond d'un puits, ou dans
» le fein de Dieu? Quel fond peut-on
» faire, dit-il, fur les jugemens des
» hommes, qui font fi contraires les
» uns aux autres? La même perfonne
» forme, même en divers tems, diffé-
» rens jugemens fur la même chofe:
» on trouve bon, dans un certain âge,
» des fruits & des mets qu'on defap-
» prouvoit dans un autre, quoiqu'on
» fût dans une parfaite fanté, & que
» les fens agiffent dans toute leur for-
» ce; il eft mille & mille erreurs qu'on
» regarde comme des vérités éviden-
» tes, dont on ne doute point, & qu'on
» découvre par l'étude & la connoif-
» fance des mathématiques. S'il eft vrai,
» que, dès qu'on apperçoit une chofe
» clairement & diftinctement, elle ne
» peut être fauffe, d'où vient cette
» diverfité étonnante de fentimens par-

» mi les hommes, qui pensent tous » connoître clairement & distinctement » la vérité des opinions qu'ils suivent ? » Il seroit ridicule de dire qu'ils n'y » sont attachés que par entêtement, » & qu'ils n'en sont que médiocrement » persuadés : ils les croyent si sûres & » si évidentes, qu'ils sacrifient pour » elles leur vie, quoiqu'ils voyent des » gens qui regardent les sentimens op- » posés à ces opinions, comme des » démonstrations évidentes. «

Ce principe de Descartes attaqué, &, j'ose dire, presque détruit, Gassendi vient à un autre, par lequel Descartes établit que l'homme, par sa nature, connoît le vrai. » La vérité, » répond Gassendi (1), n'étant qu'une

(1) Dicis quoque te habere à tuâ naturâ, ut intelligas quid sit veritas, seu, ut ego interpretor, ideam veritatis porro, si veritas nihil aliud est, quam conformitas judicii cum re, de quâ fertur judicium, veritas est quædam relatio; ac proinde nihil distinctum ab ipsis re ideâque ad se relatis, seu, quod idem est, ab ipsa rei idea, quippe quæ & se, & rem, qualis est, repræsentat. Quare & non alia est veritatis idea, quam idea rei, quatenus rei conformis est, seu quatenus ipsam repræsentat cujusmodi est, idea proinde ut si idea

» conformité d'une chose au jugement
» qu'on en fait, elle n'est, par consé-
» quent, que la suite des idées qu'on
» a de cette chose; ensorte que l'idée
» de la vérité & l'idée des choses,
» dont on juge, sont les mêmes idées.
» La connoissance de la vérité n'est
» donc point innée dans les hommes:
» ils l'acquiérent, ainsi que celle des
» choses, par les sons & par les ins-
» tructions: or si les instructions sont
» fausses, jamais ils ne connoîtront la
» vérité, loin qu'ils soient doués, par
» leur nature, d'un don particulier
» pour la connoître. «

Les deux piliers, sur lesquels Descartes bâtit son systême, étant sapés, Gassendi lui demande par quelle raison il croit devoir conclure que, puisque l'idée qu'il a de Dieu, qu'il regarde comme un être infini, souverainement puissant, intelligent, créateur de toutes choses, ne peut venir immédiatement de lui, il faut qu'elle vienne de Dieu

rei non innata, sed adventitia sit; idea quoque veritatis adventitia sit, non innata? *Idem, ibid. pag.* 17.

lui-même, qui l'a empreinte dans son ame, & que par conséquent Dieu existe? Je conviens, dit Gassendi (1),

(1) Concludis : itaque sola restat idea Dei, in quâ considerandum est, an aliquid sit, quod à me ipso non potuerit proficisci. Dei nomine intelligo substantiam quandam infinitam, independentem, summe intelligentem, summe potentem, & à qua tum ego ipse, tum aliud omne, si aliud extat, quodcumque existat, est creatum. Quæ sanè omnia talia sunt, ut quo diligentius attendo, tanto minus à me solo profecta esse posse videantur; ideòque ex ante dictis, Deum necessario existere est concludendum. Scilicet hic est, quò tendebas. Ego vero, ut conclusionem amplector : ita non video qui sic concludas. Dicis ista, quæ de Deo intelligis, hujusmodi esse, ut proficisci à te solo non potuerint; id nempe intendis, ut debuerint ab ipso Deo proficisci. Sed primum nihil verius est, quam quod à te solo profecta non fuerint, seu quod illorum intelligentiam à te, vel per te duntaxat non habueris : sunt enim profecta, habitaque à rebus, à parentibus, à magistris, à doctoribus, à societate hominum, in qua es versatus. At mens sola sum, inquies; nihil admitto extra me; ne aures quidem quibus audiveram, neque homines mecum colloquutos; hæc dicere potes, sed diceresne nisi auribus nos audires, ac nisi essent homines, à quibus verba acciperes? Loquamur seria, & dic bona fide : voces illas, quas de Deo effers, nonne habes à societate hominum quibus convixisti? Et cum ab illis voces habeas, nonne & notiones subjectas designatasque vocibus? Igitur non sint à te solo, videntur tamen non propterea à Deo, sed aliunde esse. Deinde quidnam in illis est, quod, accepta primum à

» que l'idée que vous avez de Dieu » ne vient point de vous seul, & que » vous n'avez pas connu par vous- » même, & sans aucun secours, l'exis- » tence de la divinité ; mais je soutiens » qu'elle vous est venue par les choses » que vous avez vues, par les instruc- » tions que vous avez eues de vos pa- » rens, de vos maitres & des gens » parmi lesquels vous avez vécu. Mais, » dites-vous, je ne suis qu'un esprit : » j'ai supposé qu'il n'y avoit rien hors » de moi ; & que je n'avois point d'o- » reilles, pour entendre les discours » des hommes.

» Vous pouvez faire toutes ces belles » suppositions, ou plutôt dire que vous » prétendez les faire : mais auriez-vous » le pouvoir de les établir, si vous » n'aviez point d'oreilles pour enten-

rebus occasione, habere ex te ipso deinceps non potueris. An-ne propterea aliquid capis, quod sit supra humanum captum? Sane si intelligeres Deum, cujusmodi est, esset cur à Deo te doctum putares: hæc vero omnia, quæ Deo attribuis nihil aliud sunt, quam observatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas mens humana valeat intelligere, colligere & amplificare, ut aliquoties dictum jam est. *Idem, ibid. pag.* 25.

dre,

» dre, & qu'il n'y eût aucun homme
» qui vous eût jamais instruit ? Parlons
» sérieusement, & bannissons les vai-
» nes subtilités. Ces mots, ces termes
» que vous prononcez, & qui convien-
» nent aux attributs de Dieu & à Dieu
» lui-même, de qui les avez-vous ap-
» pris ? N'est-ce pas des hommes que
» vous avez fréquentés ; & n'avez-vous
» pas aussi reçu d'eux ces notions qui
» regardent les qualités de Dieu, &
» qui sont désignées par ces mots ? Je
» conviens donc que ce n'est point par
» vous-même que vous avez l'idée de
» Dieu ; mais je soutiens que c'est par
» les instructions que vous avez reçues.
» Cette idée n'est donc point une preu-
» ve de l'existence de Dieu, puisque
» les instructions qu'on vous a données,
» pouvant être fausses, ainsi que je l'ai
» déja prouvé, cette idée peut l'être
» aussi.

» Dites-moi, ajoute Gassendi aux
» raisons que je viens de vous rappor-
» ter, qu'y a-t-il d'extraordinaire & de
» surprenant dans l'idée que vous avez
» de Dieu, pour qu'elle ne puisse point

» être produite par les leçons de vos » parens ? Concevez-vous quelque cho- » se qui soit au-dessus de la portée de » l'esprit humain ? Si vous aviez une » connoissance parfaite de Dieu & de » sa nature, sans doute je croirois que » vous ne pouvez avoir été instruit que » par lui-même ; mais toutes les qua- » lités que vous lui attribuez ne sont » que les mêmes que vous avez apper- » çues, dès votre enfance, dans les » hommes ; vous ne faites que mettre » ces qualités dans un dégré plus émi- » nent. «

Cette objection, monsieur, est accablante contre ceux qui, pour prouver l'existence de Dieu, abandonnent les excellentes preuves que nous en avons, & vont recourir, comme Descartes, aux idées innées. Car enfin ces prétendues idées innées, qu'on veut que nous ayons des qualités de Dieu, ne différent des idées que nous avons des qualités des hommes, que comme le positif différe du superlatif. Nous disons : *un tel roi est juste, sage, équitable, puissant ; Dieu est très-juste, très-sage, très-*

équitable, *très-puissant* : il n'y a rien, dans tout cela, que l'esprit de l'homme ne soit capable de faire par le simple secours du raisonnement & de l'instruction. Lorsqu'on examine cette question, sans préjudice & sans prévention, il est difficile de ne pas être du sentiment de Gassendi, & de ne pas dire avec lui : *Nihil aliud sunt, quam observatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas mens humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam est.*

J'aurai occasion, monsieur, de vous parler plus amplement des idées innées, en faisant mention du sage & illustre Locke : poursuivons actuellement l'examen du démêlé de Descartes & de Gassendi ; & voyons si ce dernier réfuta aussi bien les principes & les raisonnemens sur lesquels le premier vouloit établir la spiritualité de l'ame, qu'il attaqua fortement les preuves dont son adversaire vouloit faire dépendre l'existence de Dieu.

J'ai, dit Descartes, deux idées distinctes : une de moi-même, comme

étant une chose qui pense & qui n'est point étendue : l'autre de mon corps, comme étant une substance non pensante & étendue. » Comment sçavez-» vous, répond Gassendi (1), que la » matiere ne peut recevoir la faculté » de penser, & qu'elle est incapable » de penser ? Jusqu'à ce que vous ayez » donné des preuves évidentes que » vous connoissez parfaitement toutes » les différentes qualités dont la ma-» tiere peut être investie, selon les dif-» férentes modifications où elle se trou-» ve, vous ne pouvez pas établir la » distinction que vous faites. Peut-être » êtes-vous simplement un corps léger » pensant. Par quel moyen (2), si vous

(1) *At*, inquis, *habeo ex una parte claram, & distinctam ideam mei ipsius, quatenus jam tantum res cogitans, non extensa : & ex alia parte distinctam ideam corporis, quatenus est tantum res extensa, non cogitans.* Enim vero quod spectat primum ad ideam corporis, non videtur multum de ea laborandum. Nam si id quidem pronunciares de idea corporis universi, repetendum esset, quod objecimus probandum esse tibi, repugnare naturæ corporeæ, ut sit cogitationis capax, sicque principium peteretur, cum quæstio de te instituta sit, an tenue nempe corpus non sis, quasi cogitare corpori repugnet. *Idem, ibid. pag.* 59.

(2) Verum, quia id pronuncias, & agis certe

» êtes une chose sans étendue, pouvez-» vous recevoir dans vous l'idée d'une » chose étendue ? D'où vous vient cette » notion ? Si elle procéde du corps, il » faut que vous ne soyez pas sans ex-» tension : apprenez-nous donc com-» ment il se peut faire que l'espece ou » l'idée du corps, qui est étendu, puisse » être reçue dans vous, c'est-à-dire, » dans une substance non étendue. Ou

solùm, de crasso isto corpore, à quo te esse distinctam, & separabilem contendis ; ideo non tam inficior, quin habeas ipsius ideam, quàm te habere posse inficior, si inextensa quidem res sis. Quæso te enim, quomodo existimes in te subjecto inextenso recipi posse speciem, ideamve corporis quod extensum ? Seu enim talis species, procedit ex corpore, illa haud dubie corporea est, habetque partes extra partes, atque adeo extensa est : seu aliunde impressa est, quia necessarium semper est, ut repræsentet corpus extensum, oportet adhuc, ut habeat partes, & perinde extensa sit. Alioquin certe si partibus careat, quomodo partes repræsentabit ? Si extensione, quomodo rem extensam ? Si figura, quomodo rem figuratam ? Si positione, quomodo rem habentem superiores, inferiores, dextras, sinistras, obliquas partes. Si varietate, quomodo colores varios, &c. ? Non ergo videtur idea extensione prorsus carere : nisi vero careat, quonam modo tu, si inextensa fueris, illi subjiceres ? Quomodo illam tibi aptabis ? quomodo usurpabis ? quomodo sensim obliterari, evanescereque tandem experieris ? *Idem, ibid. p. 50.* «

» cette idée est produite par le corps,
» ou elle vient d'ailleurs. Si elle est pro-
» duite par le corps, il faut absolument
» qu'elle soit corporelle, qu'elle ait ses
» parties les unes hors des autres, &
» par conséquent qu'elle soit étendue :
» si elle vient d'ailleurs, & qu'elle éma-
» ne d'un autre endroit, comme il est
» nécessaire qu'elle vous représente un
» corps étendu, il faut absolument
» qu'elle ait des parties, & qu'elle soit
» par conséquent étendue ; car si elle
» n'avoit point de parties, comment
» pourroit-elle vous en représenter ? Si
» elle étoit sans extension, comment
» vous offriroit-elle une chose étendue ?
» Si elle n'avoit point de figure, com-
» ment vous représenteroit-elle une
» chose figurée ? Si elle n'avoit pas de
» situation, comment une chose qui a
» des parties différentes, dont les unes
» sont basses, les autres hautes, les
» unes courbées, les autres droites,
» &c. Si elle étoit enfin sans variété,
» comment vous feroit-elle connoître
» la variété & la différence des cou-
» leurs ? Il faut donc avouer que l'idée

» du corps n'est point entierement destituée d'extension : or si elle en a, & » que vous soyez une chose qui n'en » ait point, par quel moyen pouvez-» vous la recevoir & vous en servir, » & par quelle raison éprouvez-vous » qu'elle s'efface, s'éclipse & s'éva-» nouit peu à peu ?

» Je n'ajouterai rien, poursuit Gas-» sendi (1), à ce que j'ai déja dit sur

(1) Deinde, quod spectat ad ideam tui, nihil est addendum ad ea, quæ jam dicta sunt, ac in meditationem præsertim secundam. Exinde enim evincitur abesse, ut ideam tui claram distinctamque habeas, quin penitus nullam habere videaris; qui, tametsi agnoscas cogitare te, nescies tamen qualis res sis, quæ cogitas ? Adeo ut, cum sola hæc operatio nota sit, lateat te tamen quod est præcipuum, substantia nempe, quæ operatur. Unde succurrit comparatio, qua dici potes similis cæco, qui calorem sentiens, admonitusque eum esse à sole, putat se habere claram & distinctam ideam solis, quatenus si ex eo quæratur quid sit sol, respondere possit est res calefaciens. Sed inquies, hic addo non tantum quod sim res cogitans, sed etiam quod res non extensa. Verumtamen, ut taceam sine probatione id dici, cum in quæstione tamen sit, quæso primum, idcircone ideam tui claram & distinctam habes ? Dicis te non extensam; dicis quod non sis, non vero quid sis. An ad habendam claram distinctamque, seu quod idem est, veram germanamque alicujus rei ideam, non est necesse ipsammet rem positive,

» ce qui regarde l'idée de vous-même ;
» je vous ai fait voir que, bien loin
» que vous en ayez une claire & dis-
» tincte, il paroît au contraire que vous
» n'en avez presque aucune. Il est vrai
» que vous connoissez que vous pen-
» sez ; mais vous ignorez quelle espece
» de substance vous êtes, vous qui pen-
» sez. Ainsi, quoique l'opération de la
» pensée vous soit connue, le principal
» de votre essence vous est caché, &
» vous ne sçavez point quelle est la na-
» ture de cette substance, dont l'une

& ut ita dicam affirmative, nosse, sufficitque nosse quod illa non sit alia quæpiam res ? Ergone clara, distinctaque erit Bucephali idea, si quis saltem norit de Bucephalo, quod musca non sit ? Sed ne hoc urgeam, requiro potius, tu igitur res non extensa es ? An non es diffusa per corpus ? Nescio quid responsura sis, nam licet ego ab initio te agnoverim in cerebro solum, id tamen conjiciendo potius, quam planè assequendo opinionem tuam, conjecturam dixi ex iis verbis, quæ posteà sequuntur, dum ais te non ab omnibus corporis partibus affici, sed tantummodo à cerebro, vel etiam ab una tantum exigua ejus parte. Verum certus plane non fui, an esses propterea tantum in cerebro, parte-ve illius, cum possis esse in corpore toto, & in una solum parte affici ; ut vulgo fatemur animam diffusam toto corpore, & in oculo tamen duntaxat videre. *Idem, ibid. pag.* 51.

» des opérations eſt de penſer. Vous
» reſſemblez à un aveugle, qui ſentant
» la chaleur du ſoleil, & étant averti
» qu'elle eſt cauſée par le ſoleil, croi-
» roit avoir une idée claire & diſtincte
» de cet aſtre; parce que, ſi on lui de-
» mandoit ce que c'eſt que le ſoleil, il
» pourroit répondre que c'eſt une choſe
» qui échauffe. Peut-être direz-vous
» que vous n'aſſurez pas ſimplement
» que vous êtes une choſe qui penſe;
» mais que vous ajoutez que vous êtes
» une choſe ſans étendue. Je pourrois
» vous répondre que vous avancez cela
» ſans preuve, & que vous poſez pour
» principe ce dont nous ſommes en diſ-
» pute; mais quand même je vous paſ-
» ſerois cette ſuppoſition, penſeriez-
» vous pour cela avoir une idée claire
» & diſtincte de vous-même? En vé-
» rité, vous vous tromperiez. Vous
» dites que vous êtes une choſe ſans
» étendue: vous m'apprenez par-là ce
» que vous n'êtes point; mais non pas
» ce que vous êtes. N'eſt-il pas néceſ-
» ſaire, pour connoître une choſe clai-
» rement & diſtinctement, pour en

» avoir une notion juste, évidente &
» positive, de sçavoir précisément &
» sans confusion quelle est sa nature,
» & en quoi consiste son essence; en-
» fin, ce par quoi elle est telle qu'elle
» est? Pour en parler affirmativement,
» est-ce assez de connoître ce qu'elle
» n'est pas? Un homme qui diroit que
» Bucéphale n'est pas une mouche, &
» qui n'auroit aucune autre connois-
» sance de lui, en auroit-il une idée
» claire & distincte? Mais allons plus
» avant. Vous êtes, dites-vous, une
» chose qui n'a aucune extension: je
» vous demande donc si vous n'êtes pas
» diffus par tout le corps? J'ignore ce
» que vous pouvez répondre; car,
» quoique je vous aie considéré, pen-
» dant un tems, comme résidant dans
» le cerveau, c'étoit plutôt par conjec-
» ture, que par une véritable croyance,
» que j'ai suivi votre opinion. J'avois
» fondé ma conjecture sur ce que vous
» dites, que l'ame ne reçoit pas immé-
» diatement l'impression de toutes les
» parties du corps; mais seulement du
» cerveau, ou de l'une de ses plus pe-

» tites parties. Je n'étois point cependant assuré, & je ne le suis point encore, que vous y fassiez votre demeure ; car vous pouvez être répandu dans tout le corps, & ne sentir qu'en une seule partie ; nous disons même assez souvent que l'ame est diffuse par tout le corps, & que néanmoins elle ne voit que dans l'œil.

» Supposons donc (1) un moment,

(1) Dubium similiter moverunt verba illa sequentia. Et quamvis toti corpori tota mens unita esse videatur, &c. Quippe illic loci non asseris quidem te esse unitam toti corpori : sed te esse tamen unitam non negas. Utcumque sit, esto primum, si placet, diffusa toto corpore, sive idem cum anima sis, sive quid diversum, quæso te, inextensa es, quæ es à capite ad calcem protensa quæ coæquaris corpori, quæ tot illius partibus correspondentes partes habes ? An dicis te ideo esse inextensam, quod tota in toto sis, & tota in qualibet parte ? Quæso te si dicas, quomodo id capis ? Itane potest unum quid esse simul totum in pluribus locis ? Fides nos id docet de sacro mysterio, de te ut de re naturali disputatur hic, & ex lumine quidem naturali. Licet-ne intelligere plura esse loca, & non esse plura locata ? Et nunquid centum sunt plura uno ? Et nunquid, si res aliqua tota est uno loco, poterit esse in aliis, nisi ipsa sit extra se, uti locus est extra loca ? Dicito quod voles, saltem & obscurum, & incertum erit, sis-ne in qualibet parte tota, & non potius in singulis partibus per singulas tui partes. Et cum sit longe

» que vous soyez diffus par tout le
» corps, comment est-il possible que
» vous n'ayez point d'étendue, vous
» qui êtes étendu depuis la tête jus-
» qu'aux pieds, qui êtes de la même
» grandeur que votre corps, & qui
» avez assez de parties pour correspon-
» dre à toutes celles de votre corps?
» Si vous dites que vous n'avez point
» d'étendue, parce que vous êtes tout
» entier dans chaque partie, comment
» comprenez-vous une pareille mer-
» veille? Est-il possible qu'une seule &
» même chose puisse se trouver entiere
» tout à la fois en plusieurs lieux? Je
» conviens que la foi nous enseigne cela
» du mystere de l'eucharistie; mais
» vous n'êtes point une chose miracu-
» leuse; vous êtes, au contraire, une
» substance naturelle, & nous ne con-
» sidérons ici les choses que par le seul
» secours de la lumiere naturelle: com-
» ment peut-on donc concevoir qu'il y

evidentius nihil posse totum simul esse in pluribus locis, etiam evidentius evadet non esse te totam in singulis partibus; sed totam dumtaxat in toto, atque adeo per tui partes diffusam per totum, sicque habere extensionem. *Idem, ibid. p.* 52.

» ait plusieurs lieux, & qu'il n'y ait pas
» plusieurs choses logées? Cent lieux
» ne sont-ils pas plus qu'un; & si une
» chose se trouve toute entiere dans un
» seul, comment pourra-t-elle être dans
» les autres, si elle n'est réellement hors
» d'elle-même, comme le lieu qui la
» contient est hors des autres lieux?
» Répondez à cela tous ce que vous
» voudrez, vous ne prouverez jamais
» qu'il ne soit très-incertain & très-
» difficile à croire que vous soyez tout
» entier dans chaque partie. Or, com-
» me il est beaucoup plus raisonnable,
» & beaucoup plus probable, d'admet-
» tre que rien ne peut être tout à la fois
» en plusieurs, que de soutenir le con-
» traire, il est donc aussi plus évident
» que vous n'êtes pas tout entier dans
» chaque partie, mais diffus par tout
» le corps; par conséquent vous êtes
» étendu, & vous avez la même exten-
» sion que votre corps.

» Mais supposons (1) actuellement

(1) Et deinde in cerebro solum, aut in exigua solum ejus parte: certis idem planè incommode esse: quoniam quantulacumque sit illa pars, ex-

» que vous soyez seulement dans le cer-
» veau, dans quelqu'une de ses plus pe-
» tites parties; & considérons, dans les
» différens systêmes qu'on peut établir,
» si vous pouvez être sans extension. Il
» se présente d'abord des difficultés in-

tensa tamen est, & tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulasque particulis illius respondentes habes. An dicis te cerebri partem præ puncto accipere? Incredibile sane; sed esto punctum. Si illud quidem physicum fit, eadem remanet difficultas, quia tale punctum extensum est, neque partibus prorsus caret. Si mathematicum, nosti primum id nisi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo existas, vide quam futura sit inutilis fictio. Nam ut fingatur, sic fingi debet, ut sis in concursu nervorum per quos omnes partes informatæ animæ transmittunt in cerebrum ideas, seu species rerum sensibus perceptarum. Ad primum, nervi omnes in punctum non coeunt, sed quia cerebro continuata in pinealem medullam multi nervi toto dorso in eam abeunt: seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilominus concursus illorum in mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, ut pote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum mathematicum, non possit. *Idem, ibid. p. 52.*

» surmontables ; car quelque petite que
» soit cette partie que vous occupez,
» elle est néanmoins étendue, & vous
» nécessairement vous l'êtes autant
» qu'elle ; vous n'êtes donc point sans
» extension, & vous avez des parties,
» quelque déliées qu'elles soient, qui
» correspondent aux siennes. Je ne
» crois pas que vous disiez, par hazard,
» que vous prenez pour un point la pe-
» tite partie à laquelle vous êtes uni ;
» mais supposons que vous ayez recours
» à ce subterfuge. Il faut alors que ce
» point soit physique ou mathémati-
» que : s'il est physique, la difficulté
» n'est point ôtée, parce que ce point
» est étendu, quelque petit qu'il soit,
» & n'est pas entierement sans parties ;
» s'il est mathématique, c'est un point
» imaginaire, qui n'a aucune existence
» que dans notre imagination, & qui
» n'existe pas réellement. Mais pous-
» sons les choses à l'extrême, & fei-
» gnons qu'il est possible qu'il se trouve
» dans le cerveau un de ces points ma-
» thématiques auquel vous êtes étroi-
» tement uni, & dans lequel vous rési-

» dez : cette fiction deviendra inutile ;
» car, malgré que nous feignions, il
» faut cependant que vous vous trou-
» viez dans le concours des nerfs, par
» lesquels les parties, que l'ame *infor-*
» *me*, transmettent au cerveau les no-
» tions & les especes de choses qui ont
» été apperçues & découvertes par les
» sens. Or prenez garde d'abord que
» tous n'aboutissent pas à un seul point ;
» le cerveau étant continué & s'éten-
» dant jusqu'à la moelle de l'épine du
» dos, plusieurs nerfs, qui sont répan-
» dus dans le dos, aboutissent & se ter-
» minent simplement à cette moelle.
» D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers
» le milieu de la tête, ne vont point
» finir également dans le même en-
» droit du cerveau, & aboutissent en
» différens lieux ; & quand il seroit
» vrai qu'ils se terminassent tous au mê-
» me, il seroit ridicule de prétendre les
» réunir à un point mathématique, puis-
» qu'ils sont des corps, & non pas des
» lignes mathématiques.

» Mettons, pour un instant, que cela
» soit possible ; alors les esprits animaux,
» qui

» qui s'écoulent le long des nerfs, ne » pourront ni en sortir, ni y entrer, » puisqu'ils sont des corps, & que le » corps ne sçauroit n'être point dans » aucun lieu ; ce qui arriveroit, s'il » étoit dans un point mathématique ; » qui n'a qu'une existence imaginaire. » Mais enfin, je pousse les choses à » l'extrême, & je veux qu'il y puisse » être. Je demande (1) comment il est » possible que vous, qui existez dans

(1) Et quamvis demus esse, & transire posses attamen tu in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renunciet. Idem autem dico de iis, quos tu debeas sentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut præteream capi non posse, quomodo tu motum illis imprimas, si ipsa in puncto sis, nisi ipsa corpus sis, seu nisi corpus habeas, quo illos contingas, simulque propellas. Nam si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere ipsorum motum; memento te alicubi negasse moveri corpus per se, ut proinde inferri possit te esse motus illius causam : ac deinde explica nobis, quomodo talis directio sine aliquâ tui contentione atque adeo motione esse valeat? Quomodo contentio in rem aliquam, & motio illius, sine contactu mutuo moventis & mobilis? Quomodo contactus sine corpore, quando (ut lumine naturali est adeo perspicuum) tangere nec tangi sine corpore nulla potest res? *Idem, ibid. p. 53.*

» un point, où il n'y a ni contrées, ni
» régions, où il n'est rien qui soit à
» droite, à gauche, en haut, ou en
» bas, puissiez discerner d'où vous vien-
» nent les choses & ressentir leur im-
» pression? La même difficulté regarde
» encore les esprits que vous devez
» envoyer dans tout le corps, pour lui
» communiquer le sentiment & le mou-
» vement. N'est-il pas impossible que
» cela puisse arriver, si vous existez
» dans un point mathématique, si vous
» n'êtes point corps, ou si vous n'en
» avez pas un, par le moyen duquel
» vous touchiez & poussiez celui que
» vous animiez. Si vous dites que les
» esprits se meuvent d'eux-mêmes, &
» que vous dirigez seulement leur mou-
» vement, je vous prierai de vous sou-
» venir que vous convenez que le corps
» ne se meut point soi-même; ainsi,
» par vos propres principes, je suis en
» droit de conclure que vous êtes la
» cause de son mouvement. Apprenez-
» nous, de grace, comment la con-
» duite & la direction des esprits peu-
» vent se faire sans quelque sorte de

» contention, & par conséquent sans
» quelque mouvement & quelque im-
» pulsion de votre part ? Dites-nous par
» quel moyen une chose peut agir sur
» une autre, faire effort sur elle, la
» mettre en mouvement, sans un mu-
» tuel contact du moteur & du mo-
» bile, & une pulsation réelle ; or,
» comment cette pulsation peut-elle
» se faire sans corps ; car enfin la lu-
» miere naturelle nous apprend, &
» nous fait voir évidemment, qu'il n'y
» que les corps qui peuvent toucher &
» être touchés ? «

Cette derniere objection de Gassendi est frappante ; & quoique toutes les autres soient d'une grande force, il faut convenir qu'elle est la plus victorieuse, &, j'ose dire, la plus évidente ; car enfin, jamais on ne pourra donner aucune raison évidente, pour prouver qu'une chose qui n'a point d'étendue, qui est dénuée de parties, puisse agir sur une qui en a, la frapper, la toucher, & la mettre en mouvement.

Ce que Descartes répondit à Gassendi me paroît bien foible, &, j'ose

dire, peu digne d'un aussi grand génie que lui. » Vous demandez, dit-il (1), » comment l'espèce ou l'idée du corps » étendu peut être reçue dans moi, » qui suis sans extension ? Je vous ré» ponds qu'aucune espece corporelle » n'est dans l'esprit ; mais que la con» ception, ou l'intellection pure des » choses, soit corporelles, soit spiri» tuelles, se fait sans aucune image, » ou espece corporelle. «

A cela Gassendi est en droit de répliquer : vous prouvez un principe contesté, par un autre que je rejette également, & vous tombez dans une pétition visible de principe. Je vous soutiens que l'esprit ne peut recevoir aucune impression par le corps, ni en donner aucune à ce même corps, s'il n'est étendu comme lui ; & pour vous tirer de cette difficulté, vous inventez d'a-

(1) Hic quæris, quomodo existimem in me subjecto inextenso recipi posse speciem, ideam-ve corporis quod extensum est. Respondeo nullam speciem corpoream in mente recipi, sed puram intellectionem tam rei corporeæ quam incorporeæ fieti absque ullâ specie corporeâ. *Ren. Cartes. responsio ad quintas objectiones, p. 76.*

bord une nouvelle opinion, & vous accordez à l'esprit le don de former lui seul ses idées; sans avoir besoin du secours des sens. Or votre raisonnement se réduit à ceci : il n'est pas nécessaire que je sois étendu, pour avoir la conception des choses, parce que ce qui est inétendu peut penser sans le secours des sens. J'aimerois autant que vous dissiez : je suis fondé dans l'opinion que je soutiens, parce que je dis qu'elle est vraie.

Poursuivons, monsieur, l'examen des réponses que Gassendi auroit pû faire; & permettez que, pour un instant, j'ose me mettre à la place de cet illustre philosophe. » Quant à l'imagi- » nation, dit Descartes (1), qui ne peut » être que des choses corporelles, je » conviens que, pour en former une, » il est nécessaire d'une espece qui soit » un véritable corps, à laquelle l'esprit » s'applique, sans pourtant qu'elle soit » reçue dans lui. «

(1) Ad imaginationem vero, quæ non nisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem est specie quæ sit verum corpus, & ad quam mens se applicet, sed non quæ in mente recipiatur. *Idem, ibid.*

Ce raisonnement est une suite de l'autre ; & une seconde pétition de principe. Avant que d'admettre que les idées & les especes des corps ne sont point reçues dans l'esprit, il faut avoir prouvé que l'esprit n'est point étendu, & démontré comment une chose peut agir, ou, si l'on veut, s'appliquer sur une qui a de l'extention, sans le contact mutuel du moteur & du mobile. Jusqu'alors, raisonner comme Descartes, c'est dire simplement que l'ame ne fait pas les fonctions d'une chose étendue, parce qu'elle est sans extension. Je vous prie de voir, monsieur, si cet argument est fort convaincant pour prouver l'inextension de l'âme.

Un cartésien zélé, qui liroit ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ne manqueroit pas de se récrier, & d'assurer que Descartes, avant que d'admettre que l'esprit a les idées des choses par la pure intellection, a prouvé qu'il ne devoit point être étendu, puisque tout ce qui est étendu est matériel, & que la matiere ne sçauroit penser. Il n'y a dans elle que de l'étendue, de la soli-

dité, elle ne peut avoir que du mouvement & de la figure : or il est impossible que le mouvement, la figure, l'étendue & la solidité puissent produire la pensée : il faut donc que l'ame ne soit pas étendue, puisqu'elle ne sçauroit être matérielle; par conséquent il faut qu'elle ait le pouvoir de concevoir les choses *par pure intellection ; que l'esprit puisse s'appliquer sur une espece qui soit un véritable corps, mais non pas qui soit reçue dans l'esprit.*

Tout ce beau raisonnement tant de fois répété, non-seulement par les cartésiens, mais par bien d'autres philosophes, se réduit à ceci : je ne connois point du tout la matiere ; j'en ai quelques notions excessivement confuses ; j'en devine quelques qualités & quelques propriétés ; j'ignore entierement si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée, & si elle peut leur être réunie : or, parce que je ne sçai rien de tout cela, j'assure fort hardiment que l'esprit ne sçauroit être étendu ; & je fonde l'impossibilité qu'il y a que la matiere puisse penser, sur l'ignorance

où je suis de ses qualités & de ses attributs.

Voilà, je l'avoue, un raisonnement aussi singulier qu'il puisse y en avoir. Revenons, monsieur, aux réponses de Descartes. » Ce que vous rapportez, » continue-t-il (1), en s'adressant à » Gassendi, de l'idée du soleil, qu'un » aveugle-né forme par la simple con» noissance de sa chaleur, est très-aisé » à détruire. Car il est certain que cet » aveugle peut avoir une idée claire » & distincte du soleil, comme d'une » chose qui échauffe, quoiqu'il n'en ait » pas

(1) Quod ais de ideâ solis, quam ex solo ejus calore cæcus elicit, facile refutatur. Potest enim cæcus ille claram & distinctam habere ideam solis, ut rei calefacientis, etsi non habeat ejusdem, ut rei illuminantis. Nec rectè me illi cæco comparas: primo quia cognitio rei cogitantis multo latius patet, quam rei calefacientis, imo etiam latius quam quicquid de ullâ aliâ re cognoscimus, ut suo loco ostensum est: ac deinde, quia nulli possunt arguere ideam illam solis, quam format cæcus, non omnia quæ de sole percipi possunt continere, nisi qui visu præditi ejus lumen & figuram insuper agnoscunt: tu vero non modo nihil amplius, sed nequidem id ipsum quod ego, de mente cognoscis; adeo ut hac in parte tu potius cæcus, ego ad summum lusciosus cum totâ humanâ gente dici possim. *Idem, ibid. p. 77.*

» pas l'idée comme d'une chose qui ré» pand & donne la clarté. Vous me » comparez donc mal-à-propos avec » cet aveugle. Premierement, parce » que la connoissance d'une chose qui » pense est beaucoup plus étendue que » celle d'une chose qui échauffe : elle » est même plus grande que celle d'au» cune autre chose qui nous soit con» nue. Secondement, parce qu'il n'y a » personne qui soit en état de montrer » que l'idée, que l'aveugle forme du » soleil, ne contienne pas tout ce que » l'on peut connoître de lui, excepté » cependant ceux qui, étant doués du » sens de la vûe, apperçoivent outre » cela sa figure & sa lumiere : or vous » n'êtes point dans le cas de ces der» niers, car non-seulement vous n'en » connoissez pas davantage que moi » touchant l'esprit, mais vous n'y voyez » pas tout ce que j'y apperçois ; vous » ressemblez donc, plus que moi, à un » aveugle ; & je ne suis tout au plus, » à votre égard, que louche, ou peu » clair-voyant. «

Je ne crois pas (sauf le respect qu'on

doit à un auſſi grand homme que Deſcartes, & qui eut autant de génie) qu'on puiſſe raiſonner auſſi pitoyablément; le plus petit régent de collége ne pourroit rien dire de pis. Qui doute que l'idée que l'aveugle a du ſoleil, en tant que d'une choſe qui échauffe, ne puiſſe être évidente : il ne s'agit point de cela; mais de ſçavoir ſi cette idée d'une choſe échauffante, répond parfaitement à celle du ſoleil, & contient la connoiſſance de l'eſſence & de la figure de cet aſtre. Il eſt manifeſte que cela n'eſt point, puiſque la vertu d'échauffer n'eſt qu'une des qualités du ſoleil : or je demande ſi connoître cette qualité, c'eſt connoître le ſoleil? Suppoſons qu'une choſe doive avoir trente attributs inſéparables les uns des autres : prenons-en dix; aurons-nous pour cela la choſe qui doit en avoir trente? nous aurons au contraire l'idée d'une autre choſe qui ne demandera que ces dix attributs; ainſi l'idée que l'aveugle a du ſoleil, comme d'une choſe qui échauffe, peut convenir plutôt à un fer chaud, ou à une pierre brûlante, qu'au

ſoleil, puiſque ces deux premiers corps n'ont ordinairement ni clarté, ni lumiere, & ne la répandent point.

Gaſſendi a donc raiſon de dire, qu'il ſeroit ridicule de prétendre qu'un aveugle a l'idée du ſoleil, parce qu'il a l'idée d'une choſe qui échauffe : de même, quoiqu'un philoſophe ait l'idée d'une choſe qui penſe, il eſt abſurde qu'il veuille conclure qu'il connoît la nature de cette choſe ; parce qu'il ignore ſi cette choſe qui penſe eſt étendue, ou ſans extenſion, comme l'aveugle ne connoît point ſi cette choſe qui échauffe, eſt ronde ou quarrée, lumineuſe ou obſcure, molle ou dure, petite ou grande, &c.

Quant au reſte du raiſonnement de Deſcartes, il eſt plus digne d'un pédant orgueilleux, ou d'un théologien Gaſcon, que d'un philoſophe auſſi illuſtre que lui. Vous croyez appercevoir plus que moi dans la nature de l'eſprit, auroit pû lui dire Gaſſendi, & vous ne vous regardez que comme louche par rapport à moi, parce que vous penſez découvrir que l'ame n'a point d'exten-

quelqu'un qui puisse parler plus affirmativement de l'essence de la matiere, que Descartes parle de la nature de l'esprit ? Cependant il avoue qu'il ne songe pas à vouloir expliquer *quel il est, & à faire connoître sa nature*. Ce qu'il ajoute sur la comparaison qu'il fait entre ceux qui disent *que l'esprit doit être étendu, parce qu'il donne des impressions au corps, qu'il en reçoit de lui*, & ceux qui prétendroient que *Bucéphale est une musique, parce que Bucéphale, en hannissant, pousse des sons qui peuvent être rapportés à la musique*; ce qu'il ajoute, dis-je, à ce sujet est pitoyable. Car ceux qui soutiendroient que Bucéphale est une musique, n'auroient aucune bonne raison pour appuyer leur sentiment; au lieu que les autres en ont de très-fortes, qu'ils fondent sur l'évidence & la lumiere naturelle, qui nous font voir qu'un corps ne peut être mû que par un autre corps; & qu'il est impossible de se figurer qu'une substance, qui n'a point de parties, puisse agir sur une qui en a; & qu'à son tour, celle qui est étendue, puisse faire impression sur

celle qui n'en a point. La nécessité du mobile & du moteur, pour exciter un mouvement du contact, est une chose assez évidente pour ne pas être comparée avec la ressemblance de la musique & des hannissemens de Bucéphale. Il faut donc, pour anéantir l'extension de l'esprit, montrer clairement comment les corps peuvent être touchés & mis en mouvement par une substance immatérielle, sans parties, & par conséquent incapable de toucher & d'être touchée. Car de raisonner simplement comme Descartes fait, & de dire qu'encore que l'esprit soit uni à tout le corps, il ne s'ensuit pas de-là qu'il soit étendu par tout le corps, parce que l'essence ou le propre de l'esprit ne consiste point dans l'extension, mais dans la pensée ; c'est raisonner aussi vaguement, que si l'on disoit *qu'une chose est, parce qu'elle est.* Il n'est rien qu'on ne prouve de cette maniere. Je pourrai établir, si je veux, que les filles de l'opéra font des miracles ; je n'aurai qu'à supposer que le propre des danseuses & des chanteuses est de guérir ceux qui les voyent

danser & qui les entendent chanter ; je serai en droit de conclure ensuite, que toutes les nymphes du palais-royal ont en elles une vertu aussi miraculeuse que le tombeau de saint Pâris.

Personne, à mon gré, n'a mieux tourné en ridicule cette façon de raisonner de Descartes, que le sage Locke. » C'est décider, dit-il (1), gratuitement & sans raison, une question de » fait, que d'alléguer en preuve une » supposition, qui est la même chose » que l'on dispute ; il n'y a rien qu'on » ne puisse prouver par cette méthode. » Je n'ai qu'à supposer que toutes les » pendules pensent, tandis que le balancier est en mouvement ; & dès-là » j'ai prouvé suffisamment, & d'une » maniere incontestable, que ma pendule a pensé durant toute la nuit précédente : mais quiconque veut éviter » de se tromper soi-même, doit établir » son hypothese sur un point de fait, » & en démontrer la vérité par des » expériences sensibles, & non pas se

(1) Locke, essai philosophique sur l'entendement humain, liv. 2. chap. 1. pag. 72.

» prévenir sur un point de fait en fa-
» veur de son hypothese, c'est-à-dire,
» juger qu'un fait est vrai, parce qu'il
» le suppose tel. «

Cette maniere de prouver, que blâme si justement M. Locke, se réduit précisément à ceci : *l'essence de l'ame ne peut consister dans l'étendue, parce que je la fais consister dans la personne.*

Au reste, quoique Gassendi ait soutenu si vivement l'impossibilité de prouver démonstrativement & évidemment l'immatérialité & l'inextension de l'âme, ce seroit une injustice criante, que de prétendre qu'il l'a cru matérielle : il soumettoit tous ses doutes à la révélation ; & il ne disputoit que de la validité des preuves de Descartes ; & non pas de la vérité du fait qu'elles vouloient établir. » Je ne propose, disoit-il
» à son adversaire (1), mes difficultés,

(1) Proferro ergo (*dubitandi rationes*) sed eâ mente, ut prolatas duntaxat velim ; prolatas, inquam, non de rebus ipsis, quas demonstrandas suscipis, sed de methodo, ac vi demonstrandi. Profecto enim & ter maximi Dei existentiam & animorum nostrorum immortalitatem profiteor ; ac hæreo duntaxat circa energiam illius ratioci-

» que dans le dessein d'une simple pro- » position ; je ne les fais point contre » les matieres que vous agitez, ni con- » tre les choses que vous voulez dé- » montrer ; mais contre votre méthode » & contre les raisons que vous em- » ployez. Je crois fermement l'exis- » tence de Dieu, & l'immortalité de » l'ame ; & je ne suis en doute que de » la justesse des preuves que vous ap- » portez ; pour établir ces deux gran- » des vérités.

Dans bien d'autres endroits, Gassendi donne des marques évidentes de la persuasion dans laquelle il étoit : il réfute, avec beaucoup de feu & de solidité, les argumens que Lucrece a faits contre l'immortalité de l'ame. Je ne crois pas qu'on puisse rien objecter de plus fort & de plus mortifiant contre les prétendus esprits-forts, que ce que dit Gassendi en condamnant le principe sur lequel Lucrece établit l'utilité de démontrer la mortalité de l'ame. » D'a-

nii, quo tu tam ista quam alia metaphysica cohærentia, probas. *Objectiones quintæ Renat. Cartes. Gassend. p. 1.*

» bord, dit ce poëte (1), que j'aurai
» éclairci & démontré la nature de
» l'esprit & de l'ame, je procurerai
» aux hommes l'heureux moyen de
» mépriser l'Acheron, & de se moquer
» des enfers, dont la crainte les in-
» quiéte toute leur vie ; l'appréhension
» qu'ils ont des approches de la mort
» empoisonne tous les plaisirs qu'ils
» prennent, & ne permet pas qu'ils
» en goûtent purement la douceur. «

» Si les peines de l'enfer, répond
» Gassendi (2), quelque rigoureuses

(1) Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo
Omnia suffundens nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam, puramque relinquit.
T. Lucret. de rer. nat. lib. 3. vers. 37. & seq.

(2) Deinde, cum inferorum pœnæ, qualescumque eæ sint, non nisi malos, improbos, injustos, scelestos attineant, quid necesse est illos eximi pœnarum hujusmodi metu : cum hic sit quasi justitiæ pars, ut hocce immani quasi vulture sub pectore alto habitante tundantur ; ac nulla sit tam fera erinnys, nulla tam feralis enyo, quæ adversus illos evocanda non sit, quamdiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt ? Quod si liberari hoc metu exoptant, pravitatem igitur exuant, & à flagitiis desinant ; sic enim conscientiam sedabunt, & reparando quas fecerint, quantum licebit, injurias ; non desinent modo male sibi metuere, sed ipsorummet etiam causâ, quoniam hac ratione æqui-

» qu'on les fasse, ne sont destinées » qu'aux méchans & aux scélérats, » d'où vient est-il nécessaire de détruire » la croyance de ces peines qui sont » une partie de la justice, & qui ser- » vent à punir, dès ce monde, les » mal-honnêtes gens? Cette crainte de » l'enfer, dont ils sont effrayés, est une

tas inter homines perinde non violabitur, & ipsismet tranquillitas, voluptasque animi sincera potietur. Tertio proinde cùm viris bonis, sibique bene consciis tale nihil metuendum sit, frustra labor suscipitur, ut foras ab iis metus ille Acherontis præceps agatur: ac interim, quatenus simul liquidiores, sincerioresque voluptates. Nam primum quidem, si adversâ utantur fortunâ, conflictentur morbis, crucientur doloribus, quantæ consolationi est providere non modo esse mortem iis allaturam exitum, sed suffecturam quoque maximorum bonorum jucundissimam fruitionem. Hoc profecto modo habere se possunt ut peregrinantes, dum facile ferunt labores, molestiasque itinerum, spe perveniendi in patriam, in quâ cum suis suaviter degant. Nam talem quidem iis proponere mortem, qua extinguantur penitus, sicque miseriarium sit finis, perinde est ac si jactato tempestatum sævitiâ proponatur naufragium, quo submersus, suffocatusque procellam deinceps sensurus non sit. Nisi vero non longe præstat, ostendere ut isti portum, in quem se incolumem recipiat, ita illis felicem statum, in quem animo sospite emergant. *Syntagma philosophiæ Epicuri, &c. per Petrum Gassendum, pag.* 32.

» furie qui les suit par-tout, & un vau-
» tour qui les dévore sans cesse au fond
» du cœur : ainsi ils portent la punition
» des crimes qu'ils commettent. S'ils
» veulent s'affranchir de ce tourment,
» qu'ils deviennent vertueux : dès-lors
» leur appréhension se dissipera ; &
» tranquilles & exemts de remords,
» ils souhaiteront aussi ardemment l'im-
» mortalité de l'ame, qu'ils desiroient
» autrefois sa mortalité & son anéan-
» tissement après la mort du corps. La
» croyance de l'immortalité de l'ame
» est donc nécessaire, non-seulement
» pour contenir les hommes, pour les
» exciter à pratiquer la vertu, pour
» épouvanter les méchans, pour les
» punir ; mais encore pour procurer,
» dans ce monde, du plaisir, de la joie
» & du contentement aux gens ver-
» tueux. Car est-il rien de si consolant,
» que cette croyance, pour un galant
» homme que la fortune maltraite ici-
» bas, qui se trouve accablé par des
» maladies, tourmenté par des dou-
» leurs aiguës, & qui, dans tous ses
» malheurs, pense qu'il jouira un jour

» d'une félicité parfaite & éternelle ?
» Les voyageurs supportent aisément
» toutes les fatigues de la route, lors-
» qu'ils espérent arriver à un gîte, où
» ils pourront se délasser de ces fati-
» gues. Proposer la mortalité de l'ame
» à un honnête homme malheureux,
» comme un remede à ses maux, c'est
» agir aussi ridiculement que si l'on di-
» soit à des matelots, qui sont dans une
» grande tempête, de se jetter dans la
» mer, & de se dépêcher de s'y noyer,
» pour être bientôt tirés d'embarras.
» Combien plus sensé, plus judicieux
» & plus agréable seroit l'avis de celui
» qui leur montreroit un port assuré,
» où après la tempête, ils iroient heu-
» reusement mouiller, & dans lequel
» ils seroient parfaitement bien reçus. «
Les esprits-forts & les athées s'effor-
cent envain de prouver que la mortalité
de l'ame assure la tranquillité des hom-
mes : laissons les dire, monsieur ; &
convenons, de bonne foi, qu'il n'y a
rien de si triste, rien de si mortifiant,
que de songer qu'on doive un jour ren-
trer éternellement dans le néant. Il n'y

a point de véritable philosophe, qui ne doive penser comme Ciceron, & dire avec lui (1) : » Si je me trompe » en croyant l'immortalité de l'ame, » je suis enchanté de mon erreur ; je » ne veux point en être desabusé : je » souhaite de la conserver toujours ; » & si, après la mort, je rentre dans » le néant, ainsi que le soutiennent » quelques philosophes, je ne crains » point qu'ils se moquent de ma cré- » dulité. «

J'avoue, monsieur, que le desir de l'immortalité de l'ame n'est pas une preuve évidente de cette vérité établie par la révélation ; mais enfin c'est une très-forte conjecture. Saint-Evremont, disciple moderne d'Epicure, en convient (2), & semble puiser, dans les

(1) Si in hoc erro, inquit, quod animos hominum immortales esse credam, libenter erro ; nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus, ut quidam minuti philosophi censent, nihil sentiam, non vereor ne hunc errorem meum mortui philosophi derideant. *Cic. in cat. maj.*

(2) Dans quel classe mettrez-vous le bel esprit qui est mort, à Londres, depuis quelques mois ? Je ne sçais pas ce que l'on dira dans la préface de

derniers sentimens de son maître, de quoi réfuter ses opinions. » Tout est » corps pour Epicure, dit-il (1); ame, » esprit, intelligence; tout est matiere, » tout se corrompt, tout finit : mais » ne dément-il pas, à sa mort, les » maximes qu'il a enseignées durant sa » vie? La postérité le touche; sa mé- » moire lui devient chere; il se flatte » de la réputation de ses écrits, qu'il » recommande à son disciple Herma- » chus. Son esprit qui s'étoit si fort en- » gagé dans l'opinion de l'anéantisse- » ment,

ses ouvrages; mais je sçais que plusieurs gens de lettres ont assuré unanimement qu'il avoit fini sa longue course en esprit-fort, tout tel qu'il avoit vécu. Il est non-seulement vrai que ses écrits font depuis long-tems l'admiration de toute l'Europe, mais qu'il a toujours passé pour un très-galant homme, & qu'il a suivi exactement les principes de l'honneur humain. Il aimoit la bonne chere; mais combien y a-t-il d'orthodoxes, même dans la cléricature, qui ne sont pas moins sensibles à ce plaisir? Quoi qu'il en soit, vous passeriez pour un grand menteur, si vous le mettiez dans votre classe. Un pareil exemple, si Platon l'avoit vu, l'auroit obligé à limiter la proposition universelle qu'il avance. *Bayle, continuation des pensées diverses sur les comètes, tom. 2. pag. 786.*

(1) Saint-Evremont, œuvres mêlées, tom. 3. pag. 209.

» ment, touché de quelque tendreſſe
» pour lui-même, ſe réſerve des plaiſirs
» pour un autre état que pour celui
» qu'il va quitter.

Voilà des réflexions bien belles, & un aveu bien avantageux en faveur des défenſeurs de l'immortalité de l'ame. Car enfin, s'il eſt vrai, comme Gaſſendi (1) en convient de bonne foi,
» que les raiſons qu'on apporte, pour
» prouver la durée éternelle de l'ame,
» ne ſont pas d'une évidence mathé-
» matique; il faut cependant avouer
» qu'elles ſont aſſez fortes, pour faire

(1) Profectò utcumque rationes immortalitati adſtruendæ allatæ, mathematicæ evidentiæ, ut ſumus initio teſtati, non ſint; eæ tamen ſunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; & quæ congeſtis aliis immortalitati impugnandæ præponderent; quæ denique ſuperveniente authoritate fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant. Non repero quanto ſe bono, qui ſibi ipſis vim faciunt ut immortalitatem diſſuadeant, privent addo ſolum objici illis appoſite poſſe, quod habet Manilius:

Quid juvat in ſemet ſua per convitia ferri,
Et fraudare bonis, quæ nec Deus invidet ipſe,
Quoſque dedit naturâ oculos deponere mentis?

Syntagma philoſophiæ Epicuri, pag. 77.

» une grande impression sur les gens » sensés ; & qu'elles sont d'un poids » plus considérable que celles de ceux » qui soutiennent le sentiment opposé. » La révélation décidant en leur fa- » veur, ne doivent-elles pas l'empor- » ter, sans difficulté, chez tous les » gens qui veulent faire un bon usage » de leur raison ?

Gassendi, ayant connu les erreurs, les inutilités & les abus de la philosophie péripatéticienne scholastique, s'attacha à celle d'Epicure ; il en adopta & épura en même tems le systême, & le rendit, pour le moins, aussi beau & aussi probable que celui qu'inventa Descartes. Un fameux philosophe, bon cartésien, génie sublime & universel, en convient. » Les modernes, dit-il (1), » rejettent l'éternité des atomes & leur » mouvement fortuit ; mais en rete- » nant, à cela près, l'hypothèse de » Leucippe, ils en font un très-beau » systême. C'est ce qu'a fait Gassendi, » qui ne différe de Descartes, quant

(1) Bayle, diction. histor. & critique, tom. 3e. article *Leucippe*.

e 3

» aux principes des corps, qu'en ce » qu'il a retenu le vuide. «

Gassendi soutint donc, ainsi qu'Epicure, que tout l'univers (1) est composé de corps & de vuide. Par le corps, il entend (2), ainsi que ces anciens, tout ce qui a de la solidité, qui peut toucher & être touché. Par le vuide (3), il admet un pur espace, dénué de tous les corps, & capable de recevoir tous ceux que le mouvement fait changer de lieu, & pousse dans un autre, le vuide n'étant fait que pour faciliter le mouvement des corps. Les sens dé-

(1) Principio ergo universum ex corpore & inani constat; neque enim tertia natura concipi mente prætereà potest. *Syntagm. philos. Epicur. per P. Gassendum; cap.* 1. *p.* 26.

(2) Intelligitur autem corpus ex congerie veluti quadam magnitudinis, sive molis, itemque figuræ, resistentiæ, (seu soliditatis ac impenetrabilitatis) & gravitatis; tale prætereà, ut ipsum solum tangi possit, & tangere. *Idem, ibid.*

(3) Inane verò, seu vacuum, quod opponitur corpori; ac solum seu proprie, & per se incorporeum est ex horum negatione intelligitur; maximeque ex eo quòd naturæ intactilis sit, expersque omnis soliditatis, & nihil neque pati possit, neque agere; sed motum dumtaxat quam liberrimum transeuntibus per se corporibus. *Idem, ibid. p.* 27. Scilicet hæc natura est, quæ destituta corpore

montrent (1) évidemment l'existence des corps; & la réflexion & la raison font connoître qu'il y a du vuide (2). Car, s'il n'y en avoit point, il seroit impossible que les corps pussent se mouvoir (3), puisque ne pouvant céder les

appellatur inane; occupata à corpore, locus; trajecta à corpore, regio; spectata ut diffusa, intervallum seu spatium. *Idem, ibid. p.* 27.

(1) Et quod sint quidem in universo corpora, attestatur sensus; ex quo aliunde ducere conjecturam necessum est, ad id, quod est inmanifestum, ut superius jàm attigi. Certe non aliud sunt hæc omnia, quæ aspectamus, quæ tangimus, quæ versamus, quæ ipsi sumus, quam corpora. *Idem, ibid. p.* 27.

(2) Esse vero etiam inane, ex eo manifestum fit, quod nisi in rerum naturâ esset, non haberent corpora neque ubi essent, neque quà motus suos obirent, cum moveri ea quidem res evidens sit. *Idem, ibid. p.* 27.

(3) Sane si plena forent omnia, & materia rerum veluti stipata, non possent non esse omnia immobilia; quia nec moveri quicquam posset, nisi omnia protruderes, neque locus porrò, in quem quicquam protruderetur, esset. Quod enim aliqui respondent, posse pisces adeo moveri, quod relinquant locum post se, in quem pulsæ prorsum, & cedentes locum undæ recipiantur; non advertunt primam, quæ prorsum fit, impulsionem inchoari non posse; quia nondum locus ullus est, neque retrò, neque ad latus, in quem recipi aqua possit. Adeo proinde, ut sit necesse intercipi rebus, ac fluidis præsertim, spatiola inania, in quæ pulsæ particulæ ita recipiantur, ut compressione

uns aux autres ; & trouver de nouveaux lieux à occuper, ils seroient nécessairement dans un éternel repos. Quant à ce que disent, ajoute Gassendi, ceux qui prétendent que le mouvement des corps dans l'univers se fait comme celui des poissons dans l'eau, qui nagent librement, laissant, à mesure qu'ils avancent, de la place par derriere, où l'eau s'écoule dans l'instant, on ne doit y avoir aucun égard. Car ils ne prennent pas garde que, s'il n'y avoit point de vuide, il n'y a aucune partie de l'eau qui pût commencer à céder la premiere, & à quitter sa place, puisque tout étant également plein, le poisson ne pourroit bouger au milieu d'une masse résistante de tous côtés. Il faut donc que les parties de l'eau, qui sont mises en mouvement, trouvent des petits vuides qui les reçoivent, & leur donnent le moyen de faire place à d'autres ; ainsi elles se succédent les unes

[illegible] locus fiat, versus quem impellens corpus promoveatur, ac interim ponè locum deferat, in quem compressum fluidum sese explicet, ac velut [illegible] [illegible]. *Idem, ibid.* p. 37.

aux autres ; & l'on conçoit aisément comment se fait le mouvement.

Il faut avouer, monsieur, que, malgré toutes les fortes objections qu'on fait contre le vuide, il est impossible de concevoir que le mouvement puisse se faire dans le plein. Je ne prétends point ici agiter une question si souvent débattue, & si peu éclaircie ; je me contente de vous dire que je la crois au-dessus de toutes les connoissances humaines, ainsi que celle de la divisibilité de la matiere à l'infini, soutenue par les cartésiens. Je conviens qu'ils ont raison de dire que, quelque petit qu'on suppose que soit un corps, il est impossible que le côté, qui regarde l'orient, soit le même que celui qui est à l'occident ; par conséquent, ce qui a deux différens côtés a plusieurs parties, & peut être divisé, puisque la partie, qui se trouve dans le côté de l'occident, n'est point la même que celle qui est dans celui de l'orient. A ces difficultés, les gassendistes en opposent d'aussi embarrassantes & d'aussi fortes. Si la matiere, disent-ils, est

divisible à l'infini, il faut que, dans le plus petit corps, il y ait autant de parties que dans l'univers entier. Or n'est-il pas visible que cela ne se peut, soit parce qu'il se trouvera dans un *tout* fini une infinité de *touts* composés de parties infinies; soit parce qu'il faut enfin qu'il y ait nécessairement une infinité de corpuscules qui ne sont jamais divisées?

Tous les philosophes, monsieur, malgré les argumens les plus subtils, ne peuvent parvenir tout au plus qu'à la division possible de toute sorte d'étendue; mais, pour la division actuelle, ils sont forcés, malgré eux, de la fixer à quelque point. En leur accordant donc leur opinion, il s'ensuivroit que la définition que Gassendi (1) donne de l'atome n'a rien de contraire à la véritable essence des corps: car il ne prétend point qu'il est indivisible, parce qu'il n'a point de parties; mais parce qu'il est le dernier période, le point final où la division actuelle puisse avoir lieu.

(1) Nulla est atomus quæ non partes habeat licet indissociabiles, quæ non item in longitudinem cum latitudine, & latitudinem cum profunditate. *Gassend. tom.* I. *oper. pag.* 31.

Toutes les longues disputes sur la divisibilité de la matiere sont donc très-inutiles, & ne font rien ni à la bonté, ni à la foiblesse des systêmes cartésiens & gassendistes. Rohault a parlé très-sensément, lorsqu'il a dit (1) : A quoi » bon ces longues & subtiles disputes » touchant la divisibilité de la matiere ? » Car, quand bien même on ne pour» roit pas décider nettement, si elle » peut, ou ne peut pas se diviser à » l'infini, ne suffit-il pas de connoître » qu'elle se peut diviser en des parties » assez petites pour servir à tous les » besoins qu'on peut avoir ?

Avant que de quitter entierement Gassendi, arrêtons-nous un moment, monsieur, sur les excellentes qualités, dont il étoit doué. A la probité, à l'affabilité & à la modestie, il joignoit beaucoup de bon-sens, une vaste érudition, une pénétration vive, un mépris infini pour tout ce qui pouvoit tendre à la superstition : il étoit le fleau des astrologues ; il se moquoit de leurs prédictions ; il en démontroit, avec

(1) Rohault, traité de physique, préface.

plaisir,

plaisir, le ridicule toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Il remarque dans la vie de M. de Peiresk (1), personnage illustre, protecteur des sçavans indigens, ami des plus renommés, homme véritablement digne de l'estime de l'univers, & qui fait autant d'honneur à la Provence, que Socrate à Athènes : il remarque, dis-je, dans la vie qu'il a écrite de ce magistrat Provençal, que les astrologues avoient prédit qu'il seroit marié, qu'il auroit des enfans ; ce qui n'arriva point, ainsi que bien d'autres choses qu'on lui avoit annoncées, comme des prédictions indubitables.

Parmi les amis qu'eut Gassendi, il y en eut plusieurs d'un rang très distingué (2) ; & son mérite le rendit cher

(1) Etenim mirum dictu est, quam multa mentiti astrologi fuerint, seu annos spectes, quibus non vixit ; seu uxorem, & liberos aliaque, quibus caruerit ; seu cætera multa quæ non est consecutus. *Gassend. in vitâ Peireskii, lib. 1. p. 1.*

(2) Hinc charissimus vixit viris quoque nobilissimis & principibus nonnullis, animo scilicet celsioribus quam solet esse illud genus hominum. Peireskium quid memorem, vel Campinios, Hullerum, aut Christianam serenissimam Sueciæ reginam, cujus epistolæ fidem faciunt quanti fece-

à tous ceux qui estimoient la vertu & la science. Il mourut (le 24 octobre 1655, âgé de 64 ans, regretté de tous les honnêtes gens) d'une maladie qui l'avoit affoibli peu à peu (1), & qui enfin termina sa vie. Il finit sa course en philosophe ; & reçut la mort avec cette tranquillité qui est le partage des véritables sages.

Je ne remplirois pas le caractère que j'ai pris, & je manquerois, monsieur, à la promesse que je vous ai faite, si, content de louer Gassendi, je passois sous silence les fautes, dont je crois qu'on peut l'accuser. Quoiqu'elles soient

rit Gassendum, quum musis aliàs princeps illa operaretur, tantam sui doctis venerationem, & bonis artibus tantam incrementi & futuræ laudis spem ingenerans; vel illustrissimum cancellarium Petrum Seguierum, qui in illo honorum fastigio cum doctis congredi, & Gassendum dum imprimis audire gaudebat. *Sorberii præfatio, &c. pag. 22.*

(1) Les langueurs néanmoins où je l'ai vu, autant que la suite de la cour me l'a pu permettre, & les infirmités de son arriere saison, vous doivent faire croire, comme à moi, que le ciel ne lui a pas tant ôté la vie, pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort, pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus nécessaire. *La Mothe-le-Vayer, Tom. II. pag. 519. édit. in-folio.*

légeres, je ne les tairai pourtant pas. Il me paroît donc que ce sçavant, se confiant quelquefois un peu trop à sa mémoire, citoit de tems en tems certains auteurs pour d'autres, ou se trompoit d'ouvrages en citant les véritables auteurs. Je me contenterai d'en donner ici trois exemples. Dans le livre du *syntagma philosophiæ Epicuri, &c.* il cite Lactance, au lieu de Tertullien; & dans le même ouvrage, il attribue à Maxime de Tyr un passage de Séneque. Dans le premier volume de ses œuvres, page quinzieme, il cite l'Andrienne de Térence vis-à-vis un passage de Perse. Il y a plusieurs fautes, dans ses écrits, de cette nature, bien pardonnables à un homme, qui d'ailleurs, en général, étoit aussi exact & aussi correct que Gassendi; &, quoique je releve ses légeres inadvertances, je souscris, avec tout le plaisir possible, à l'éloge que M. Bayle a fait de lui. On peut assurer, dit-il, qu'il étoit le plus excellent philosophe qui fût parmi les humanistes, & le plus sçavant humaniste qui fût parmi les philosophes, : *philosophorum*

litteratissimus, litteratorum maxime philosophus.

Descartes nâquit à la Haye, en Touraine, le 31 mars 1596. Il étoit fort bon gentilhomme, & sa famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang distingué en Bretagne. Il porta les armes pendant sa jeunesse, & se trouva au siége de la Rochelle & dans les guerres de Hongrie. Dans tous les voyages qu'il fit, il s'occupa toujours à perfectionner ses connoissances, ayant fort bien étudié. Il ne perdoit jamais l'occasion de faire des expériences de physique; & il réfléchissoit en homme sage sur les mœurs des différens peuples qu'il voyoit. *Pendant neuf ans*, dit-il (1), *j'ai couru le monde, pour être spectateur, plutôt qu'acteur des différentes comédies qu'on y joue.*

Après que Descartes eut assez voyagé, il se retira dans une maison de campagne auprès d'Egmont, village

(1) Nec per insequentes novem annos aliud egi, quam ut huc illuc orbem terrarum perambulando, spectatorem potius quam actorem comœdiarum, quæ in eo quotidie exhibentur, me præberem. *Renat. Cartes. de method. pag. 6.*

des Provinces-Unies. Il s'appliqua pendant vingt-cinq ans, dans cette solitude, à la géométrie & à la philosophie : il ne laissa pas, malgré sa passion pour les sciences, que de trouver le loisir de donner quelques momens à la tendresse. *Etant devenu tout-à-fait philosophe* (1), *il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour : il eut de sa maîtresse une fille, nommée* Francine, *qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte.*

La gloire, le génie & le mérite de Descartes lui acquirent une foule d'ennemis. Les péripatéticiens François & Hollandois s'unirent ensemble, pour décrier ses sentimens ; & ne pouvant l'attaquer par des raisons assez bonnes, pour renverser ses opinions, ils eurent recours au reproche d'athéisme. Ne falloit-il pas être bien impudent, pour oser accuser de nier l'existence de Dieu, celui qui avoit employé toute la sagacité de son esprit à la prouver, ainsi que la spiritualité de l'ame ? Lorsqu'on a lu les méditations de ce grand homme,

(1) Voltaire, lettres sur les Anglois, lettre quatorzième, pag. 107.

on a peine à se figurer qu'il se soit trouvé des gens assez effrontés, pour avancer des calomnies aussi fausses.

Je vous ai parlé, monsieur, assez amplement des sentimens de Descartes sur la nature de Dieu & de l'ame, en faisant mention de sa dispute avec Gassendi; ainsi je ne m'y arrêterai pas davantage. Je me contenterai de vous faire remarquer que, malgré le zèle ardent avec lequel Descartes soutenoit l'immatérialité de l'ame, il avouoit de bonne foi, aux personnes avec lesquelles il parloit à cœur ouvert, qu'il ne voyoit aucune preuve évidente de son immortalité. Voici comme il écrit à la fameuse Elisabeth, princesse Palatine.
» Pour ce qui est de l'état de l'ame, » après cette vie, j'en ai bien moins » de connoissance que M. Digby. Car, » laissant à part ce que la foi nous en » enseigne, je confesse que, par la » seule raison naturelle, nous pouvons » bien faire beaucoup de conjectures » à notre avantage, & avoir de flat- » teuses espérances; mais non point » aucune assurance. «

Loin que ce sincere aveu de Descartes doive lui nuire chez les gens de bon-sens, je suis persuadé qu'il y en a plusieurs qui lui auroient sçu beaucoup de gré, s'il avoit parlé aussi modestement sur la nature de l'ame, que sur sa durée; qu'il eût soumis ses doutes à la révélation; mais qu'il eût moins affecté de n'en avoir aucun philosophique sur l'immatérialité & l'inextension de l'ame. Peut-être, s'il eût moins eu de vanité qu'il n'en avoit, il auroit parlé plus sincérement.

L'orgueil a été un des plus considérables défauts de ce philosophe. Voici quelques preuves convaincantes de la vérité du reproche que je lui fais. Vous avez vu, monsieur, un échantillon des objections que Gassendi fit à Descartes. Ce dernier y répondit avec une hauteur insupportable. Dans les endroits où il vouloit même affecter d'être humble & poli, on découvre une vanité extrême. » Vous n'avancez, dit-il (1).

(1) Hic nullâ in re mihi contradicis, & satis multa nihilominus dicis, ut nempe lector inde cognoscat ex prolixitate verborum, rationum tuarum multitudinem non esse estimandam.

» à son illustre adversaire, aucune chose » qui me soit contraire; & cependant » vous parlez beaucoup : ainsi le lec» teur s'appercevra aisément qu'il ne » doit pas juger de la bonté de vos » raisons, par leur longueur. Au reste, » jusqu'à présent l'esprit a disputé avec » la chair : mais en finissant ma ré» ponse, je reconnois que je parle à » Gassendi, philosophe célebre, aussi » estimable par ses mœurs & par son » génie, que par sa science & sa pro» fonde érudition; & je suis charmé » qu'un homme aussi pénétrant & aussi

: Hactenus vero mens cùm carne differuit, atque ut par erat in multis, ab ipsa discessit : sed jam in conclusione verum Gassendum agnosco, illumque ut præstantissimum philosophum suspicio, ut virum candore animi, atque integritate vitæ celebrem amplector, & ejus semper amicitiam quibuscunque potero obsequiis demereri conabor. Itaque rogo ne illi grave sit quod libertate philosophica usus fuerim in ejus objectionibus refutandis. Ut mihi profecto pergratum fuit quidquid in ipsis continetur, & inter cætera gavisus sum quòd à viro tanti nominis, in dissertatione tam longâ, & tam accurate conscriptâ, nulla ratio allata sit, quæ meas rationes oppugnaret, nullaque etiam in meas conclusiones ad quam mihi non perfacile fuerit respondere. *Respons. Renat. Cartes. ad quint. object. pag. 70.*

» éclairé, dans un discours si long &
» si travaillé, n'ait apporté aucune rai-
» son, pour combattre les miennes, à
» laquelle il ne m'ait été très-aisé de
» répondre. «

Il regne dans tout ce compliment un air de vanité (je serois tenté de dire de fatuité) : la comparaison de l'*esprit, qui s'entretient avec la chair*, est impertinente ; & l'assurance qu'*aucune objection de Gassendi n'a pas donné la moindre peine à résoudre*, est une fanfaronnade digne du plus hardi Gascon ; mais ce n'est pas-là la plus forte preuve de l'orgueil de Descartes. Gassendi ayant repliqué une seconde fois aux réponses qu'il avoit faites ; voici ce qu'il écrivit à un de ses amis, à ce sujet. » Je vous » suis fort obligé, lui dit-il (1), de ce

(1) Magnopere me tibi devinctum agnosco, clarissime vir, quod videns me nullo dignatum esse responso ingentem instantiarum librum, quem *objectionum quintarum auctor* adversus responsiones meas addidit, aliquot ex amicis rogaveris, ut præcipuas istius libri rationes colligerent, & epitomen ab iis factam ad me miseris. Majorem ea in re meæ famæ quam egomet ipse curam gessisti. Non enim dubitabo apud te profiteri; susque deque mihi esse, sive magni, sive

» que vous étant apperçu que je n'a-
» vois pas daigné répondre au gros
» *livre d'instances* que l'auteur des cin-
» quiemes objections a écrit contre mes
» réponses, vous m'avez envoyé un
» extrait des plus fortes raisons de son
» ouvrage, qui ont été recueillies &
» rassemblées par quelques-uns de vos
» amis, que vous aviez chargé de ce

parvi fiam ab illis quos ejusmodi rationes movere potuerint. Præsertim cùm aliquot ex iis quos novi perspicacissimi ingenii homines, qui ipsius librum evolverunt, significarint mihi se nihil in eo reperisse quod scrupulum sibi injecisset. Illis vero solis satisfacere animus est. Scio mortalium plerosque speciem veritatis facilius quàm veritatem ipsam observare, & sæpius prava quàm recta de rebus judicia ferre. Idcirco operæ pretium esse non putavi de illorum approbatione obtinendâ multum laborare. Acceptissima tamen mihi est, quam misisti, epitome, & ei me teneri respondere agnosco; sed in gratiam potius suscepti ab amicis tuis laboris, quàm quod illud defensionis meæ necessitas exigat. Persuasus enim sum eós qui illam concinnarunt nunc mecum sentire, omnes istiùs libri objectiones vocibus tantum quibusdam male intellectis, aut falsis hypothesibus inniti; quippe non alias nisi istiusmodi generis annotarunt, licet tantâ eâ in re diligentiâ sint usi, ut quasdam etiam quas me ibi legisse non memini adjecerint. *Renat. Cartes. ad C. L. V. epistola in quâ ad epitomen præcipuarum Gassendi instantiarum respondetur, pag.* 143.

» soin. Vous avez fait, pour moi, ce
» que je n'aurois pas voulu prendre la
» peine de faire. Car je vous avouerai
» naturellement, qu'il m'importe peu
» d'être méprisé par ceux qui pour-
» roient s'être laissés persuader aux
» raisons de mon adversaire ; tous les
» habiles gens que je connois m'ont
» assuré qu'ils n'avoient rien trouvé,
» dans son livre, qui eût pu leur faire
» naître le moindre doute. Or c'est à
» eux seuls, à qui je desire de plaire,
» & non pas aux hommes en général,
» qui prennent ordinairement le faux
» pour le vrai, & qui se tiennent plutôt
» aux apparences, qu'à la réalité : leur
» approbation ne me flatte point assez,
» pour que je daigne employer tous
» mes soins pour l'acquérir. Je vous
» remercie cependant du recueil que
» vous m'avez envoyé ; & je veux bien
» y répondre, non pas à cause de la
» nécessité où je suis de me défendre
» contre de mauvaises critiques, mais
» en faveur de la peine que se sont
» donnée vos amis. Ils ont dû s'apper-
» cevoir que toutes les objections de

TAYLOR ... OXFORD

» ce livre ne sont établies que sur quel-
» ques mots mal-entendus, & sur quel-
» ques fausses hypothèses. Il n'en est
» aucune qui ne soit aussi mal fondée ;
» & bien loin que vos amis en ayent
» omis quelques-unes, je crois même
» qu'ils en ont ajouté certaines, que je
» ne me rappelle point d'avoir lues
» dans le corps de l'ouvrage. «

Je ne pense pas, monsieur, qu'on puisse écrire avec plus de hauteur & de fierté. Ce n'est pas-là, à coup sûr, ce stile modeste qui convient si bien aux philosophes, & même à tous les sçavans, sur-tout lorsqu'ils écrivent contre des adversaires, dont le mérite est généralement reconnu de tout l'univers. Je passerois à Despreaux d'avoir écrit de cette maniere contre Cotin ; & je ne serois pas scandalisé, si le fameux & célebre Boehrave parloit dans ces termes du médecin *de Lille* : mais que Descartes ait affecté un pareil mépris pour un homme tel que Gassendi, pour un personnage si illustre, cela révoke tous les honnêtes gens, & ternit sa mémoire. Qui ne seroit indigné de l'air

cavalier & suffisant avec lequel il conclut la même lettre, d'où je viens d'extraire les deux passages rapportés ci-dessus? » Voilà, dit-il (1), tout ce que » j'ai cru devoir répondre à l'énorme » livre des instances. Et quoique peut-» être les amis de l'auteur eussent sou-» haité que j'eusse réfuté toutes ses » objections en détail, je n'ai pu m'y » résoudre : j'ai crains que les miens » ne desapprouvassent ma complaisan-» ce ; & qu'ils ne me blâmassent d'em-» ployer mal-à-propos le tems à une » chose si peu nécessaire. Je ne veux » point d'ailleurs rendre maîtres de » mon loisir des gens qui veulent em-» ployer le leur à me proposer des » questions frivoles & inutiles. «

(1) Hæc fuere, clarissime vir, quæ magno instantiarum libro reponenda esse putavi. Quamvis enim fortasse autoris amicis rem magis gratam facturus essem, si omnes ejus instantias sigillatim refellerem, vererer tamen ne id perinde placeret meis, & ne mihi succenserent quod tempus in re tam parum necessariâ tererem, atque ita otii mei dominos constituerem eos omnes, quibus suum in quæstionibus inutilibus mihi proponendis prodigere luberet. Sed interim pro tuâ de me sollicitudine gratias quam possum maximas ago. Vale. *Idem, ibid. pag.* 148.

Pour mieux ſentir, monſieur, l'impertinence & la fade préſomption qu'il y a dans ce raiſonnement, ſouffrez que je mette ici les expreſſions modeſtes, polies, ſenſées & édifiantes, dont Gaſſendi ſe ſert en finiſſant ſes objections qu'il adreſſe à Deſcartes. » Ce ſont-là, » dit-il (1), les remarques que j'ai cru » pouvoir faire ſur vos méditations ;

(1) Hæc ſunt, vir eximie, quæ mihi circa meditationes tuas adnotanda occurrerunt. Repeto non eſſe cur ipſe ea cures, quod meum judicium tanti non ſit, ut haberi debeat apud te tantilli momenti. Ut enim cum aliquis cibus palato meo ſuavis eſt, quem diſplicere aliis video, non defendo guſtatum meum eſſe alieno perfectionem, ita cùm menti placet opinio, quæ non arridet ceteris, longè abſum ut tuear me in veriorem incidiſſe. Id potiùs puto vere dictum, *ſuo quemque ſenſu abundare :* ac tam prope iniquum habeo, velle ut omnes eâdem ſint ſententiâ, quàm ut omnes eodem ſint guſtu. Quod dico, ut exiſtimes tibi per me, liberum eſſe, hæc, quæ cenſui, omnia floccifacere, nulloque planè loco habere. Abunde erit, ſi pronum meum erga te affectum agnoſcas, & non ducas pro nihilo venerationem tuæ virtutis. Poteſt fortè aliquid eſſe inconſideratius prolatum, ut inter diſſentiendum proclivius nihil eſt, id ſi occurrat planè devoveo. Tu duc lituram, & ſic habeto nihil mihi fuiſſe antiquius, quàm ut demererer, & ſartam tectamque tuerer amicitiam tuam. Vale. Scribebam Pariſiis, poſtridie idus maias, an. ſal. *Object. quint. Renat. Carteſ. P. Gaſſend. pag. 55. ſub fin.*

» mais souffrez que je vous répete ici » ce que j'ai eu l'honneur de vous dire » au commencement de ma lettre : » elles sont si légeres, que vous devez » peu vous en embarrasser ; & mon » jugement est si peu de chose, que » vous devez n'y avoir aucun égard. » Je crois qu'il en est des différentes » opinions, comme des différentes » viandes. Or de même que, lorsque » quelqu'un condamne un mets que » je trouve délicat, je ne pense pas » avoir pour cela le goût plus fin que » lui : tout de même aussi, quand un » sentiment me plaît, & qu'une autre » personne le condamne, je suis bien » éloigné de me figurer que je ne sçau- » rois être dans l'erreur : je crois, au » contraire, que c'est avec raison qu'on » prétend que chacun est prévenu en » faveur de son opinion, *& abonde en* » *son sens* ; il seroit aussi injuste de vou- » loir que tous les hommes pensassent » de même, que de prétendre qu'ils » eussent le même goût. Je vous prie » donc de porter tel jugement que » vous voudrez sur mes observations ;

» vous pouvez même les mépriser en-
» tierement : je serai trop heureux, si
» vous voulez bien agréer l'affection
» que j'ai pour vous, & si vous faites
» quelque cas de l'estime & de la vé-
» nération que j'ai pour vos rares qua-
» lités. Au reste, il pourroit peut être
» m'être échappé quelque chose qui ne
» seroit point assez respectueux, ceux
» qui disputent se laissant aisément em-
» porter au feu de leur imagination;
» si cela est, je désavoue tout ce qui
» pourroit vous déplaire, & vous sup-
» plie de le faire supprimer de mes
» écrits. Car j'ose vous protester que
» mon seul & unique but a été d'ac-
» quérir votre estime & votre ami-
» tié, dont la conservation m'est pré-
» cieuse. «

Comparez, monsieur, la maniere d'écrire de Gassendi à celle de Descartes, & décidez ensuite du caractere différent de ces deux philosophes : vous voilà juge ; je ne suis que le rapporteur ; prononcez définitivement sur les pieces originales que je vous produits ; le procès me paroît si bon pour Gassendi, que

que je ne crains pas que vous rendiez un arrêt qui soit contraire à mon sentiment.

Quelque zélé cartésien trouveroit sans doute extraordinaire, monsieur, si vous lui montriez ma lettre, que, content de relever les foiblesses de son maître, j'oubliasse de faire sentir toutes ses excellentes qualités : je vai bientôt me mettre en état de me garantir de ce reproche ; mais souffrez auparavant que je fasse encore mention de quelques-uns de ses démêlés philosophiques. Il en eut un considérable avec le célebre Voëtius, à qui il rendit amplement, dans une lettre qu'il lui écrivit, les injures qu'il en avoit reçues : il le traita avec encore plus de hauteur qu'il n'avoit traité Gassendi ; & ne jetta (1)

(1) Dudum mihi nunciatum fuerat te librum aliquem in me parare ; jamque ecce sex prima ejus folia tandem accepi, & multò plura dicuntur sub prælo esse. Verum quia ex paucis paginis, quas mox evolvi, facilè cognosco non operæ esse, ut multum temporis in eo examinando impendam, nec fortè etiam ut totum expectem, antequam de eo judicium feram, idque ad te prescribam : legam hæc sex folia iis horis quas animi relaxationi dare consuevi ; & quidquid in

les yeux sur ses écrits, que dans ses momens perdus. Il est vrai que Descartes n'eut pas beaucoup de tort de ne point ménager cet adversaire : car il étoit fondé à se plaindre des expressions injurieuses, dont il s'étoit servi ; aussi le ciel se déclara en faveur de la bonne cause ; & Descartes remporta la victoire, soit dans le fond de la chose dont il s'agissoit, soit dans la maniere d'en disputer. Il y a, dans sa lettre, des traits d'une finesse (1) & d'un en-

lis effatu dignum advertam, eodem ordine quæ inter legendum occurret, hic notabo. *Epist. Renat. Cartes. ad Gisbertum Voetium, pag. 7.*

(1) Nundum habeo folium illud quod integrum titulum continebit, ut pote quod nondum impressum est, & forte, ut fieri solet omnium ultimum imprimetur. Sed quia in superscriptione paginarum video te librum tuum philosophiam cartesianam nominare, vereor ne qui existiment te id fecisse in fraudem lectorum, ut cum librum non absimilis tituli, sed dissimillimi argumenti à me expectent, tuum illis in mei locum vendatur, atque ideo ægrè ferre non debebis, si maturè hanc epistolam ad illos instituendos certiores faciendos, evulgem.

In primis septem paginis habes tantum exordium commune in novatores, & de laudibus Aristotelis, in quo nihil notatu dignum invenio, nisi fortè quod *pag.* 2. quæraris quosdam theologiæ doctores immoderato concordiæ zelo ip-

sonnement infini. Il eût encore une querelle aussi vive avec un jésuite, professeur de philosophie, auteur des septiemes objections contre ses méditations. Ces objections sont écrites dans le véritable stile jésuitique : le fiel y est répandu par-tout, & les injures y fourmillent ; il y a aussi un grand nombre de puérilités & de façons de parler basses & rampantes, que Descartes a relevées avec beaucoup de raison. » Ces expressions de parler, dit-il (1), » si polies, si subtiles & si enjouées, » que vous répétez très-souvent, au » nombre desquelles celles-ci tiennent » un rang distingué : *je pense, dites-* » *vous ; je le nie, moi, vous rêvez :* cela

[illegible] ac pietatem consumere, tanquam si concordiam optare esset aliquod crimen præcipuum, & vulgare theologis ; quod ego virtutem maximam & vere christianam semper putavi. Beati pacifici, Domine Voeti ; sed, quamdiu rixas quæres, non eris felix. *Idem, ibid.*

(1) Elegantiæ jam sæpius dictæ, quæ hic repetuntur, cogito, ais ; nego, somnias. Et, certum addis, & evidens. Nego : somnias ; videtur duntaxat, apparet, non est, &c. Hoc nomine saltem risum movent, quòd in eo qui seriò ageret essent ineptiæ. *Object. sept. cum notis antiquis, pag.* [illegible]

» *est certain & évident, ajoutez-vous : si*
» *je le nie, vous rêvez : il vous le semble ;*
» *il le paroît, mais il ne l'est pas, &c.*
» si elles ne servent à rien, pour auto-
» riser votre sentiment, elles sont du
» moins bonnes pour faire rire, parois-
» sant folles, ridicules & insensées dans
» la bouche d'une personne qui n'a pas
» perdu le jugement.

Les raisonnemens du professeur jésuite ne valoient, en général, guères mieux que ces fades plaisanteries. Il y a cependant dans son ouvrage un ou deux endroits assez passables ; celui, où il compare Descartes à un paysan, me paroît assez singulier. Un homme rustique & fort simple, dit-il (1), ap-

(1) Si omisisti aliquid olim, si censuisti male (homo es, & humani à te nihil alienum putas) supervacaneus erit omnis ille labor tuus, atque omnino vereri debes, tibi ut ne contingat quod rustico nuper. Is ubi primum vidit lupum à longe, hæsit & egit ita cum hero suo, adolescente ingenuo, quem comitabatur. Quid video ? Animal haud dubie. Movetur, ingreditur. Quodnam vero animal ? Nempe unum aliquod eorum, quæ novi. Quæ porro illa sunt ? Bos, equus, capra, asinus. An est bos ? Non, cornua non habet. An equus ? Vix caudatum est ; non equus est. An capra ? Barbata illa, hoc imberbe ; capræ

perçut un loup » très-éloigné de lui, » il demanda à son maître, jeune » homme fort doux & fort poli : di-

. . . .

non est. Asinus ergo est, cum nec bos, nec equus, nec capra sit. Quid rides ? Exitum fabulæ expecta. At enim, ait adolescens herus : quidni esse equum perinde conficis, atque asinum ? Age. An est bos ? Non, cornua non habet. An asinus ? Minime, auriculas non video. An capra ? Nihil barbæ habet : capra non est ; est ergo equus. Turbatus nonnihil rusticus analysi illa nova, at at, exclamavit, non est animal ; nempe animalia, quæ novi, sunt bos, equus, capra, asinus ; non est bos, non equus, non capra, non asinus. Ergo assiliens & triumphans, non est animal ; ergo aliquid non animal. Strenuum sane philosophum, non ex Lyceo, sed ex Armento ! Vis peccatum illius ?

Sat, ais, video. Male posuit apud se in animo, etsi reticuit : novi animalia omnia, aut nullum est animal præter ea quæ novi. At quid illud nostrum ad institutum ?

Nempe lacti lacte non videtur similius. Ne dissimules. Taces non nihil, quod habes in animo. An non illud, novi omnia, quæ spectant & spectare possunt ad corpus ; aut illud, nihil ad corpus pertinet, præter illud, quo olim pertinere intellexi ? Et verò si omnia non nosti : si omisisti vel unum ; si aliquid quod reverà sit corporis, aut rei corporeæ, ut animæ, menti tribuisti : si cogitationem, si sensum, si imaginationem, malè removisti à corpore, aut animâ corporeâ : adde si vel suspicaris aliquid illorum à te commissum ; an vereri non debes eundem exitum, ut quidquid concludas, sit conclusum male ? *Idem ibidi, pag. 30.*

» tes-moi, je vous prie, qu'est-ce que
» je vois? Sans doute c'est un animal,
» puisqu'il remue & qu'il marche;
» par conséquent c'est un de ceux que
» je connois, qui sont le boeuf, le
» cheval, la chévre & l'âne. Est-ce
» un bœuf? Non, il n'a pas de cornes.
» Est ce une chévre? Non, il n'a pas
» de barbe. Est-ce un cheval? Non,
» il a la queue trop petite. C'est donc
» un âne, puisque ce n'est ni une ché-
» vre, ni un bœuf, ni un cheval.
» Vous riez! Attendez, je vous prie,
» la fin de la fable. Le maître, voyant
» l'imbécillité de son valet, lui dit: tu
» aurois pu également soutenir que
» c'étoit un cheval. Comment aurois-
» je pu faire, repartit le rustre? Ecou-
» te, répondit le maître; ce n'est point
» un bœuf, il n'a point de cornes; ce
» n'est pas une chévre, elle n'a point
» de barbe; ce n'est point un âne, il
» a les oreilles trop courtes; c'est donc
» un cheval. Le paysan, frappé &
» surpris de cette nouvelle analyse,
» s'écrie d'abord; ce n'est point un
» animal, car tous les animaux que

» je connois se réduisent au bœuf, au » cheval, à la chévre & à l'âne : or » ce n'est ni un bœuf, ni un cheval, » ni une chévre, ni un âne; donc ce » n'est point un animal. Cet homme » rustique étoit bon philosophe pour » des paysans, mais non pas pour des » personnes sorties du lycée. Prenez » garde que vous lui ressemblez par- » faitement, & qu'une goute de lait » n'est pas plus semblable à une autre » goute. Ne raisonnez-vous pas comme » lui, lorsque vous dites : *je connois* » *ce qui appartient au corps*, ou, *rien* » *n'appartient au corps, que ce que j'ai* » *connu autrefois lui appartenir* ? Car » si vous n'avez pas tout connu, s'il » y a la moindre chose que vous igno- » riez, si vous avez attribué à l'esprit » quelques qualités du Corps, & si » vous avez retranchez quelques-unes » de ce dernier, soit en privant la » matiere de la force motrice & de » la sensation, soit en la croyant inca- » pable de pouvoir jamais recevoir » la pensée, ne devez-vous pas crain- » dre, d'avoir tiré de vos princi-

» une conclusion aussi fausse, que celle
» que ce paysan tiroit des siens?

J'ai cru, monsieur, devoir vous rapporter le passage de ce jésuite, pour deux raisons : la premiere, parce qu'il sert à justifier Gassendi des reproches qu'on a voulu lui faire, d'avoir prêté des armes à ceux qui admettoit la matérialité de l'ame. D'où vient condamne-t-on ce Philosophe, d'avoir fait les mêmes objections qu'un théologien, dont les écrits ont été approuvés par la société ? La seconde, c'est que je m'en sers pour montrer le foible de l'opinion, qui réduit les bêtes au rang de simples machines ; sentiment trop hazardé, pour croire que Descartes en ait été véritablement persuadé. C'est la nécessité de soutenir la distinction réelle de l'esprit & du corps, qui le conduisit à refuser une ame aux animaux ; il crut rendre sa cause meilleure, en niant absolument, que la matiere pût jamais recevoir aucune sensation. Gassendi avoit prédit cette suppression d'ames : il avoit compris que tôt ou tard Descartes feroit cette réforme.

réforme. Je suis assuré, lui dit-il (1), que vous n'accorderez point aux animaux un esprit semblable au vôtre ; ils seront fort heureux, si vous les laissez en possession de leur ame.

La connoissance de la nature de l'âme des bêtes est remplies de difficultés ; & quelque hypothèse qu'on embrasse, on est embarrassé à résoudre bien des doutes qui se présentent à l'esprit. Si on la considere comme une modification de la matiere, il est à craindre qu'on n'admette, que celle des hommes est de la même nature. Dès qu'on convient, que la matiere peut recevoir des perceptions & des sensations, en la subtilisant davantage, en la faisant monter à un degré de perfection plus haut, que celui de l'ame des bêtes, elle s'élevera jusqu'à l'ame des hommes. On voit dans les animaux un exemple de cette gradation ; les uns sont beaucoup plus ingénieux &

(1) Ut prætercam idem de aliis animalibus dictum iri, quibus tu mentem tibi ipsi parem non concesseris ; beate illis sane, & vel animam te auctore habeant ! *Pet. Gassend. object. quint. pag.* 83.

beaucoup moins lourds que les autres ; on découvre la même chose chez les hommes ; il y a autant de différence entre un paysan champenois & un académicien, qu'entre un cochon qui se veautre dans son auge, & un chien bien élevé, uniquement occupé du soin de plaire & de flatter son maître. Dès que la matiere est capable de recevoir quelque perception & quelque sensation dans le plus bas de ces quatre dégrés ; il est aisé de comprendre, qu'en la subtilisant, en la purifiant, en l'organisant, on peut l'élever jusqu'au plus haut.

Le faux-fuyant des péripatéticiens, pour éviter cette objection, est pitoyable. Ils prétendent, *que l'âme des bêtes n'est qu'une forme matérielle, parce qu'elle différe infiniment, dans la connoissance du bien & de l'honnête, de celle des hommes.* A cela on leur répond que, si la différence de la nature des ames venoit du plus ou du moins de perception qu'elles ont, il faudroit que celle des enfans & des imbécilles ne fussent pas de la même espéce, que celle des hommes

sages & sensés. C'est en vain que les péripatéticiens disent que, si les âmes des enfans & des imbécilles n'ont point encore la perception des choses, qui distinguent l'homme de la bête, c'est parce que les organes ne sont point encore formés dans les premiers, & sont très-mal disposés dans les derniers; on montre aisément à ces philosophes tout le faible de ce raisonnement. » Puisqu'il n'y a, leur dit-on (1), que les » organes qui déterminent le dégré de » l'intelligence, & de la conception » des ames; qui peut assurer que, si » celle d'un cheval se fût trouvée pla» cée dans le corps d'Aristote ou de » Scot, elle n'eût pas acquis les qua» lités qu'ont eu celles de ces philoso» phes? De même, si les leur eussent » animé le corps d'un baudet, toutes » les marques de raisonnement, qu'el» les eûssent données, se fussent bor» nées à choisir, dans un pré, les meil» leurs chardons. Les organes étant, » selon vous, la seule chose à laquelle

(a) Lettres juives, tom. VI. lettre cent cinquante-troisiéme. édit. de la Haye.

» on doive attribuer la différence éton-
» nante qu'on apperçoit, entre les opé-
» rations de l'âme des enfans, & les
» conceptions de celle des hommes;
» vous ne devez point trouver éton-
» nant, que le même être intellectuel,
» placé dans un corps humain bien or-
» ganisé, tel que celui d'Aristote,
» fasse un philosophe, & ne produise
» que des actions lourdes, simples &
» uniformes, dans le corps d'un âne,
» cent fois, peut-être, moins bien or-
» ganisé que celui d'un enfant.

Il faut donc convenir, monsieur, qu'il n'y a que par révélation, qu'on peut prouver que l'ame des bêtes est d'une nature différente de celle des hommes. Car en raisonnant par le secours de la simple lumiere naturelle, dès qu'on avouera, comme les péripatéticiens, les gassendistes, les lockistes, que la matiere est capable de recevoir la perception & la sensation, de former enfin l'ame des bêtes, on sera en droit de dire, qu'en subtilisant cette matiere, & en la faisant agir sur des organes plus parfaits, elle pourra

former l'ame des hommes, & des hommes les plus sçavans & les plus judicieux.

Descartes avoit parfaitement senti toutes ces difficultés; & comme elles s'opposoient à la distinction précise qu'il avoit établie entre l'esprit & le corps, soutenant que la matiere ne pouvoit avoir que de l'étendue, de la profondeur, de la largeur, de la dureté; n'osant, d'un autre côté, admettre que l'ame des bêtes étoit spirituelle. Pour se délivrer de cet embarras, il en fit des machines, & changea en pendules bien réglées tous les animaux de l'univers; mais la raison & l'expérience montrent évidemment la fausseté de cette hypothèse; & pour peu qu'on ait d'attention aux actions des bêtes, on découvre qu'elles ont, dans leur conduite, souvent plus de sagesse que bien des hommes. D'ailleurs, n'est-ce pas vouloir s'avengler, que de ne pas reconnoître qu'elles sont sensibles à la pitié, à la reconnaissance, à la tendresse, &c. Ce sont-là des passions dont les principales opérations sont produites

par l'ame, & se passent dans elle.

Je vous avouerai, monsieur, que je crois que ceux, qui ont soutenu que les animaux n'étoient que de simples machines, se moquoient dix fois par jour de leur opinion; du moins devoient-ils en plaisanter, lorsqu'ils voyoient un animal, qui, par quelque action, détruisoit leur systême de fond en comble. Je pense comme l'illustre Voltaire, qu'il est démontré que les bêtes ne peuvent être de simples machines, & je dis avec lui; » Dieu (1) » leur a fait précisément les mêmes » organes de sentiment que les nôtres: » or Dieu n'a fait rien d'inutile; donc » si elles ne sentent point, Dieu a fait » un ouvrage inutile; donc il n'a point » fabriqué tant d'organes de sentiment, » pour qu'il n'y eût point de sentiment; » donc les bêtes ne sont pas de pures » machines «.

Joignons à ces raisons un passage de Montagne. » Le renard, dit-il, (2)

(1) M. de Voltaire, lettres sur les Anglois, lettre XIII. pag. 100. édit. d'Amsterdam.

(2) Essais de Michel de Montagne. liv. II. chap. XII. pag. 248. édit. in-4°. de Londres.

» de quoi se servent les habitans de
» la Thrace, quand ils veulent entre-
» prendre de passer au-dessus la glace
» de quelque riviére gelée & le lâ-
» chent devant eux pour cet effet :
» quand nous le verrions au bord de
» l'eau approcher son oreille bien près
» de la glace pour sentir s'il oira, d'u-
» ne longue ou d'une voisine distance,
» bruire l'eau courant au-dessous, &
» selon qu'il trouve par-là qu'il y a plus
» ou moins d'épaisseur en la glace se
» reculer ou s'avancer, n'aurions-nous
» pas raison de juger qu'il lui passe
» par la tête ce même discours qui se-
» roit en la nôtre : & que c'est une
» ratiocination & conséquence tirée
» du sens naturel ? Ce qui fait bruit
» se remue : ce qui se remue n'est pas
» gelé : ce qui n'est pas gelé est liqui-
» de ; & ce qui est liquide plie sous
» le faix. Car d'attribuer cela seule-
» ment à une vivacité du sens de l'ouïe,
» sans discours, sans conséquence,
» c'est une chimére, & ne peut en-
» trer en notre imagination ; de même
» faut-il estimer de tant de sortes de

» ruses & d'inventions de quoi les bê-
» tes se couvrent des entreprises que
» nous faisons sur elles. . . . . . Je ne
» veux obmettre d'alléguer cet autre
» exemple d'un chien que Plutarque
» dit avoir vu . . . . lui étant dans un
» navire. Ce chien étant en peine d'a-
» voir l'huile qui étoit dans le fond
» d'une cruche, où il ne pouvoit arri-
» ver de la langue pour l'étroite em-
» bouchure du vaisseau, alla querir
» des cailloux & en mit dans cette
» cruche jusque à ce qu'ils eût fait haus-
» ser l'huile près du bord où il pût
» atteindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est
» l'effet d'un esprit bien subtil ?

Quelque partisan qu'Arnaud ait été de la philosophie de Descartes, ayant écrit ses objections plutôt pour fortifier les sentimens de ce dernier, que pour les détruire, il avoue cependant qu'il y a apparence que l'opinion qui prive les bêtes de l'ame ne sera jamais reçue par les hommes. » Il me paroît » impossible, dit-il (2), qu'il se puisse

(1) Incredibile enim . . . . apparet quomodò fieri possit sine ullius animæ ministerio, ut lumen

» faire que, sans le ministere & le se-
» cours d'aucune ame, la lumiére qui
» réfléchit du corps d'un loup dans les
» yeux d'une brébis, remue tellement
» les petits filets de ses nerfs optiques,
» qu'en vertu de ce mouvement qui
» va jusqu'au cerveau, les esprits ani-
» maux soient répandus dans les nerfs
» en la maniere qui est requise pour
» faire que cette brebis prenne la
» fuite.

Finissons, monsieur, ces réflexions par quelques-unes de l'excellent traducteur de mr. Locke. Ce philosophe anglois ayant soutenu que (1) » si l'on » ne pouvoit douter que les bêtes ne » composent & n'étendent leurs idées » à un certain degré, l'on étoit cepen- » dant en droit de supposer que la » puissance de former des abstractions » ne leur avoit pas été donnée ; &

à lupi corpore reflexum in ovis oculos tenuissima nervorum opticorum fila moveat, & ex illâ motione ad cerebrum usque pertingente spiritus animales in nervos diffundantur eo pacto, quo necesse est ad hoc ut ovis fugam arripiat; *objectiones quartæ in meditat. Renat. Cartes. pag.* 112.

(1) Essai philosoph. sur l'entendement humain, liv. II. chap. XI. pag. 112.

» que cette faculté de former des idées » générales est ce qui met une par» faite distinction entre l'homme & » les brutes, excellente qualité qu'el» les ne sçauroient acquérir en aucu» ne maniére par le secours des facul» tés de leur ames ». Mr. Coste remarque sur cela que tant qu'on ignorera jusqu'à quel dégré les bêtes raisonnent, & sont à cet égard plus parfaites les unes que les autres, on ne pourra jamais définir précisément leur maniére de raisonner ni en déterminer les bornes. » Ne pourroit-il pas » être, dit-il (1) qu'un chien qui, » après avoir couru un cerf, tombe » sur la piste d'un autre cerf & refuse » de le suivre, connoît par une espéce » d'abstraction que ce dernier cerf est » un animal de la même espéce que » celui qu'il a déja couru d'abord, » quoique ce ne soit pas le même cerf? » Il me semble qu'on devroit être fort » retenu à se déterminer sur un point » aussi obscur. On sçait d'ailleurs, que

(1) Remarq. de M. Coste à la page citée ci-dessus.

» non-seulement les bêtes d'une certaine espéce paroissent fort supérieures par le raisonnement à des bêtes d'une autre espéce ; mais qu'il s'en trouve aussi constamment qui raisonnent avec plus de subtilité que quantité d'autres de leur espéce. J'ai vû un chien, qui en hyver ne manquoit jamais de donner le change à plusieurs autres chiens, qui le soir se rangeoient autour du foyer. Car toutes les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer aussi avantageusement que les autres, il alloit hors de la chambre leur donner l'allarme d'un ton qui les attiroit tous après lui ; après quoi rentrant promptement dans la chambre, il se plaçoit auprès du foyer fort à son aise, sans se mettre en peine de l'abboyement des autres chiens, qui quelques jours ou quelques semaines après donnoient encore dans le même panneau.

Il faut avouer, monsieur, que si le systême de Descartes est véritable, voilà une pendule qui se conduisoit aussi finement que l'homme le plus ru-

sé. En vérité, soutenir sérieusement que les bêtes ne sont que de simples machines, c'est vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

C'est avoir assez critiqué les opinions de Descartes, venons actuellement, Monsieur, à l'énumération de ses excellentes qualités & de ses grands talens. Tout le monde convient que sa géométrie est son chef-d'œuvre ; je sçai bon gré à mr. de Volaire d'avoir pris la défense de cet illustre philosophe contre ces gens qui, aveuglés par leur passion & par leurs préjugés, ont prétendu que Descartes n'étoit pas un excellent géometre. » Dans une critique, dit-il (1), qu'on a faite à Londres du discours de mr. de Fontenelle, on a osé avancer que Descartes n'étoit pas grand géometre. » Ceux qui parlent ainsi peuvent se reprocher de battre leur nourrice. » Descartes a fait un aussi grand chemin du point où il a trouvé la géo-

(1) M. de Voltaire, lettres sur les Anglois, lettre XIV. pag. 130. & suiv.

» métrie jusqu'au point où il l'a pous-
» sée, que Newton en a fait après lui.
» Il est le premier qui ait enseigné la
» maniere de donner les équations al-
» gébraïques des courbes. Sa géo-
» métrie, graces à lui, devenue com-
» mune, étoit de son tems si profon-
» de, qu'aucun professeur n'osât entre-
» prendre de l'expliquer, & qu'il n'y
» avoit en hollande que Schotten, &
» en france que Fermat, qui l'enten-
» dissent.

» Il porta cet esprit de géométrie &
» d'invention dans la dioptrique, qui
» devint, entre ses mains, un art
» tout nouveau ; & s'il s'y trompa en
» quelque chose, c'est qu'un homme,
» qui découvre de nouvelles terres,
» ne peut pas tout d'un coup en con-
» noître toutes les propriétés ».

La méthode, ou la logique de Descartes, est aussi excellente, que celle de l'école est ridicule & pitoyable. Elle consiste dans quatre points principaux, & qui tous tendent également à apprendre aux hommes à raisonner conséquemment, & sur des notions claires

& distinctes. » J'ai suivi, dit-il (1), » avec soin les préceptes suivans. Pre- » mierement, je n'ai jamais admis pour » certain, que ce que je voyois évi- » dent & certain. Secondement, j'ai » toujours divisé & séparé les difficul- » tés en autant de parties différentes, » que je croyois qu'il étoit expédient » de le faire, pour les résoudre com- » modément. Troisiémement, j'ai tou- » jours donné un ordre à mes discours » & à mes pensées, & j'ai été des cho- » ses simples aux mixtes par dégrés & » peu à peu. Quatriémement, j'ai em- » ployé tant de précautions dans la re- » cherche de la vérité, & j'ai exami- » né les choses avec tant de soin, &

(1) Sequentia (præcepta) quatuor mihi suffectura esse arbitratus sum ——— Primum erat, ut nihil unquam veluti verum admitterem, nisi quod certò & evidenter verum esse cognoscerem . . . Alterum, ut difficultates . . . in tot partes dividerem, quod expediret ad illas commodius resolvendas . . . Tertium, ut cogitationes omnes . . . certo semper ordine promoverem . . . Postremum, ut tum in quærendis mediis, tum in difficultatum partibus percurrendis, tam perfectè singula enumerarem, & ad omnia circumspicerem, ut nihil à me omitti essem certus. *Renat. Cartes. de Méthod. pag.* 11. & 12.

» tant d'exactitude, que je crois pouvoir être assuré d'avoir employé tous » les moyens, pour discerner le vrai » du faux «.

Quiconque voudra mettre en pratique ces quatre maximes de Descartes, sera certain de découvrir plus de vérité dans un jour, que tous les philosophes scholastiques n'en ont connu pendant cinquante ans. Si ce philosophe s'y fût toujours tenu fortement attaché, il auroit encore poussé ses découvertes plus loin; mais enfin, il abandonna lui-même les principes qu'il avoit établis. Il laissa la géométrie qu'il avoit choisie pour guide pendant un tems, & se livra si fort à l'esprit de systême, que sa philosophie ne fut plus dans des endroits qu'un roman ingénieux. Le jésuite Regnault a assez bien mis dans un seul point de vûe (1)

(1) La raison même, dit Descartes, nous convainc, que le monde a été créé au commencement dans sa perfection, comme la foi nous l'apprend. Mais pour comprendre mieux de quelle maniere Dieu l'a créé, & le conserve, remontons plus haut, & voyons dans la construction d'un monde imaginaire, non pas comment il a créé le monde réel; mais comment il a pu le

toute l'hypothèse de ce philosophe. Il

créer, & le conserver, en suivant certaines loix de mouvement, quoiqu'il ne l'ait pas créé réellement selon cette hypothèse.

Dans cette hypothèse, Dieu crée la matiere indéfinie & homogêne. Dieu établit certaines loix de mouvement. Selon ces loix, tout corps mu doit tendre à se mouvoir en ligne droite. Dieu produit une quantité de mouvement qui subsistera la même, sans diminuer, sans augmenter; il divise la matiere en parties égales & cubiques, auxquelles il donne un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Dans ce mouvement, l'intérieur de chaque partie cubique devient un petit globe, une petite boule; & les angles brisées fournissent une poussiére infiniment déliée des parties irrégulieres & branchues. La poussiére infiniment déliée, c'est la matiere subtile, ou le premier élément. Les petits globes, ou les petites boules, sont la matiere globeuse, ou le second élément. De l'assemblage de ces trois élémens naissent les tourbillons, le soleil, les étoiles & les planetes, enfin l'univers matériel.

Tandis que les globules du second élément se meuvent sur leur centre propre, différentes masses de ces trois matieres diverses, tournent chacune sur un centre commun, de-là les tourbillons. Et la matiere subtile, ou la matiere du premier élément, ayant moins de force, que les petits globes du second élément, pour s'éloigner du centre commun de son mouvement circulaire, est repoussée, & se trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du tourbillon; & c'est le soleil, ou quelque étoile fixe.

En diverses tourbillons, les parties les plus grossieres de la matiere subtile, & les parties branchues du troisiéme élément s'accrochent, s'en-

a raison au reste de dire que Descartes croyoit dans le fond du cœur la matiére infinie (1). Car que signifie ce terme d'indéfini, dont il se sert (2), & qui n'exprime rien ? Ou il faut que la matiere soit finie, ou infinie ; il n'y a aucun milieu entre ces deux choses.

chassent les unes dans les autres, font une sorte de croûte qui environné l'astre intérieur : & ce sont les planetes & les cometes. Les astres incrustés errent-ils de tourbillons en tourbillons ? se sont des cometes. Demeurent-ils absorbés dans un tourbillon, qui les force de suivre la direction de son mouvement ? ce sont des planetes : la terre en est un, qui tourne autour du Soleil, emportée par le tourbillon du soleil même.

Enfin, le mouvement & la tissure des parties insensibles font les différentes propriétés des corps ; de-là, l'Univers. *Regnault, originé ancienne de la phys. nouv. tom. I. pag.* 190.

(1) Regnault, origine ancienne de la physique nouvelle, *ibid.*

(2) Nous sçaurons aussi que ce monde, ou la matiere étendue qui compose l'univers, n'a point de bornes, pour ce que, quelque part où nous veuillions feindre, nous pouvons encore imaginer au-delà des espaces indéfiniment étendus, que nous n'imaginons pas seulement ; mais que nous concevons tels en effet, que nous les imaginons. De sorte qu'ils contiennent un corps indéfiniment étendu ; car l'idée de l'étendue que nous concevons, en quelque espace que ce soit, est la vraie idée que nous devons avoir du corps. *Princip. de la philos. par René Descartes, seconde partie, nombre* 21. *p.* 92.

L'auteur de la philoſophie du bon-ſens me paroît être fondé de ſe récrier ſur cette définition, & de dire (1) : » n'eſt-il pas abſurde de prétendre » qu'une choſe n'eſt point finie, & » qu'elle n'eſt point infinie ; mais qu'elle » eſt *indéfinie*. J'aimerois autant qu'un » homme, à qui l'on demanderoit ſi » les bouteilles de vin qui ſont dans ſa » cave ſont en nombre pair ou impair, » aſſura qu'elles ſont en nombre *indé-* » *pair*. S'il en avoit bû quelques-unes, » je lui paſſerois cette réponſe ; car il » faut réellement avoir le cerveau » troublé, pour aſſurer qu'une choſe » eſt & n'eſt d'aucune maniere ».

Deſcartes ne voulant point admettre de vuide, & faiſant conſiſter l'eſſence de la matiére dans l'extenſion, fut obligé d'admettre cette prétendue indéfinité, pour ne point être forcé d'avouer que la matiere étoit indéfinie. Cette opinion eſt très-dangereuſe, contraire à la religion, & Spinoſa s'en eſt ſervi comme d'un échafaud pour bâtir ſon ſyſtême ». Partout où il y a de l'é-

(1) La philoſophie du bon-ſens, &c. pag. 299.

» tendue, dit-il, il y a de la matiére,
» puisque l'étendue est l'essence de la
» matiére; car quelque part que nous
» veuillions feindre, il nous est facile
» d'imaginer aude-là des espaces étendus,
» & qui sont tels réellement que
» nous les imaginons; l'étendue est
» donc immense & infinie, par conséquent
» la matiere. Or il ne sçauroit
» y avoir deux infinis distincts & séparés,
» Dieu & la matiére: cela répugne,
» l'idée de l'infinie emportant
» tout ce qui est; par conséquent la
» matiére est donc Dieu elle-même,
» puisqu'elle est infinie, & il n'est aucune
» autre substance. Tout ce qui
» existe, existe en elle & par elle, &
» n'en est que des modifications ».

Descartes sentoit qu'on pouvoit lui prêter des sentimens aussi impies, & qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Il eut donc recours au terme vague d'indéfini, dont il n'eut point eu besoin s'il avoit voulu admettre le vuide; mais il le combattit vivement, & il faut convenir que les raisons qu'il a employées contre son existence sont d'une grande

force. Nous en ferons mention dans la lettre suivante en examinant le systême de m. Newton ; & nous parlerons des tourbillons du philosophe françois, lorsque nous serons parvenus à m. de Fontenelle.

Bien des personnes accusent Descartes de n'avoir pas été bon anatomiste. Il est vrai qu'il a fait quelques fautes dans les traités qu'il a donnés sur l'anatomie ; mais c'est être injuste que de ne pas le regarder comme un des plus sçavans philosophes dans cette science. Un habile chirurgien, connu de toute l'europe & qui fait admirer aujourd'hui ses vastes connoissances l'a justifié contre ses accusateurs. » Sçavez-vous, » dit-il (1), quel étoit Descartes qui » a renouvellé la face de toutes les » sciences ? Anatomiste des plus zélés » & des plus subtils, il s'en faisoit » gloire contre ces demi-sçavans qui » lui reprochoient d'être disciple des » bouchers. Comme un autre Démo-

(1) Discours prononcé par M. le Cat, à l'ouverture de ses cours d'anatomie & d'opérations, inséré dans le tome XXV. de la bibliothéque françoise. II. part. pag. 149.

» crite, il n'étoit pas chez lui sans quel-
» que morceau d'anatomie, & c'étoit-
» là tout le cabinet qu'il avoit à mon-
» trer aux véritables sçavans; aussi son
» exactitude alla-t-elle si loin dans l'exa-
» men des moindres parties de l'animal,
» que pas un médecin de profession,
» dit mr. Baillet, ne pouvoit se vanter
» d'y avoir pris garde de plus près que
» lui. Il assuroit dans une lettre au
» pere Mersene qu'après onze ans de
» recherches dans l'anatomie, il n'y
» avoit point de partie dans le corps
» humain, si petite qu'elle parût, dont
» il ne crût pouvoir expliquer la for-
» mation par les causes naturelles. On
» le voit persuadé dans son livre de la
» méthode, que ces connoissances le
» conduiront infailliblement non-seule-
» ment à guérir les corps & à prolon-
» ger la vie; mais même, ce qui vous
» surprendra peut-être, à guérir celles
» de l'esprit, à rendre les hommes plus
» sages, plus habiles. L'esprit, dit-il,
» est si dépendant du corps, que s'il
» est possible de trouver quelque moyen
» qui rende les hommes plus sages &

» plus habiles qu'ils ne sont, je crois
» que c'est dans la médecine qu'on le
» doit chercher.

Je crois devoir défendre Descartes contre une décision un peu trop angloise de mr. de Voltaire. » *Très-peu » de personnes à Londres, dit-il* (1), *li- » sent les écrits de Descartes, dont effec- » tivement les ouvrages sont devenus » inutiles* ». Tant pis pour ceux qui sont assez prévenus, & assez livrés à leurs préjugés, pour ne point goûter les belles choses qui sont répandues dans les ouvrages de ce philosophe. Ceux qui les regardent comme inutiles, meritent d'être considérés, ou comme des ignorans, ou comme ces personnes, dont M. de Voltaire se moque lui-même, qui ont été choquées de la comparaison que M. de Fontenelle a faites de Descartes à Newton, uniquement parce que Descartes étoit françois. Car enfin, si les opinions, qu'il a soutenues, ne sont point d'une évidence mathématique, celles de ses

(1) Lettres sur les Anglois, lettre quinziéme, pag. 109.

adverſaires ſont dans le même cas. Je laiſſe à part tous les ſyſtêmes phyſiques, & je ne conſidere actuellement Deſcartes, que comme logicien & métaphyſicien. Tout ce qu'on a pu dire de plus fort pour autoriſer la diſtinction du corps & de l'eſprit, a été avancé par lui. Ses plus grands adverſaires en conviennent. Hé quoi! eſt-il donc inutile, de lire des ouvrages, qui contiennent les preuves les plus fortes de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame? Je conviens, qu'il ne faut pas les regarder comme évidentes & mathématiques; dès qu'elles ne le ſont point; mais on doit les étudier, les approfondir & les adopter aveuglement, puiſqu'étant auſſi probables & auſſi vraiſemblables que celles qu'on leur oppoſe, elles ſont encore autoriſées par la révélation. En vérité, M. de Voltaire s'eſt un peu trop laiſſé emporter à l'entouſiaſme newtonique. J'aime peut-être, & je reſpecte autant les Anglois que lui: je ne ſuis guère françois ſur cet article; mais je tâche de n'être point la dupe de ma prévention.

Je justifierai encore Descartes contre un trait malin & jésuitique du pere Regnault » *On fait même dire à la reine* » *Christine, que Descartes contribua* » *beaucoup à la faire entrer dans le sein* » *de l'église romaine.* « Il cite Rohault, » entretiens sur la philosophie p. 217. Qui ne croiroit, en lisant ce passage, qu'il n'est rien de si incertain que ce fait, & qu'il n'est constaté que par un bruit sans fondement, rapporté par Rohault ? Cependant ce jésuite n'a pu ignorer, que *l'on ne faisoit rien dire à la reine de Suéde*; mais que c'étoit elle-même qui avoit parlé, & parlé très-expressément, dans un certificat (1)

TE'MOIGNAGE.

(1) De la reine Christine de Suede, en faveur de M. Descartes, imprimé sur l'original qui est dans la bibliothéque des religieux de ste Geneviéve.

Christine-Alexandra, reine : nous faisons sçavoir par ces presentes, qu'ayant été suppliée d'honorer d'une marque d'estime la mémoire du feu sieur Descartes, qui s'est acquis, avec justice, le titre d'un grand philosophe de notre siécle ; nous n'avons pas voulu refuser à la mémoire d'un si grand homme, l'honneur de notre approbation, & le témoignage de notre estime, dont il a reçu pendant sa vie des marques assez éclatantes, pour accorder à ses amis, après sa mort, ce témoignage

qu'elle

qu'elle donna peu de temps après la

qu'ils nous demandent. Nous confessons donc, que sa réputation & ses écrits nous donnerent autrefois envie de le connoître : que ce désir nous fit employer le crédit du sieur Chanut, ambassadeur ordinaire de France, alors en notre cour, pour le disposer à nous donner cette satisfaction : que l'amitié intime qui étoit entre ces deux excellens hommes, & celle que le sieur Chanut avoit pour nous, le fit travailler heureusement à notre dessein, & à le disposer à quitter son hermitage pour nous venir trouver ; ce qu'il fit, & fut reçu de nous avec tous les honneurs & témoignages d'estime que nous avons cru convenir à sa personne, & à son mérite. L'ayant disposé à quelque séjour en notre cour, nous voulûmes recevoir d'un si bon maître, quelque teinture de la philosophie & des Mathématiques, & nous avons employé les heures de notre loisir à cette agréable occupation, autant que nos grandes & importantes affaires le pouvoient permettre. Cependant nous eûmes la douleur de nous voir privée, par la mort, d'un si illustre maître, à qui nous avons voulu donner cette marque de notre estime & bienveillance. Et nous certifions même, par ces presentes, qu'il a beaucoup contribué à notre glorieuse conversion ; & que la providence de Dieu s'est servie de lui, & de notre illustre ami, le sieur Chanut, pour nous en donner les premieres lumiéres ; en sorte que sa grace & sa miséricorde acheverent après, à nous faire embrasser les vérités de la religion catholique, apostolique & romaine ; que ledit sieur Descartes a toujours constamment professée, & dans laquelle il est mort, avec toutes les marques de la vraie piété, que notre religion exige de tous ceux qui la professent. En foi de quoi nous avons signé ces présentes, & y avons fait

mort de Descartes. L'original est à Paris, dans la bibliothéque des religieux de sainte Geneviéve. On en a imprimé des extraits à la tête de presque tous les ouvrages de ce philosophe ; jugez, monsieur, si le jésuite Regnault ne l'avoit jamais vu, & s'il étoit en droit de paroître douter de ce fait & de se servir de ces termes : *On fait même dire à la reine Christine.*

Les jésuites auroient dû plus ménager Descartes, qu'ils n'ont fait & qu'ils ne font encore. Car ce grand homme eut la foiblesse de vouloir leur plaire & de les flatter, soit pour les engager à protéger sa philosophie, soit pour les empêcher de le décrier dans l'esprit du peuple : ruse ordinaire à la société ; stratagême sur lequel elle fonde la perte de tous les gens qu'elle n'aime point. » Je déclare, dit-il (1), *en écri-*

apposer notre sceau royal. Fait à Hambourg le 30 d'Août 1667. Signé, Christine-Alexandra ; & plus bas M. *Santini.*

(1) Et omnino profiteor me nihil scienter contra prudentiorum consilia vel potentiorum voluntatem esse facturum. Cumque non dubitem quin ea pars, in quam societas tua non flectet, alteri debeat praeponderare, summo me beneficio affi-

» *vant au pere Dinet, provincial des jé-*
» *suites*, que je n'entreprendrai rien
» qui puiſſe bleſſer le reſpect que je
» dois aux puiſſances, & que j'aurai
» toujours ſoin de ſuivre les avis des
» gens ſages ; or, comme je ſuis aſ-
» ſuré que le parti, que choiſit votre
» ſociété, eſt toujours le plus ſenſé,
» je vous prie de m'apprendre vos ſen-
» timens & ceux de vos confreres,
» afin que je puiſſe en profiter, &
» qu'ayant toujours eu pour tout votre
» corps un reſpect infini, je n'entre-
» prenne rien à l'avenir, dans une af-
» faire qui me paroît conſidérable,
» ſans être certain, au préalable, de
» vos conſeils & de votre protection.

Tant d'humilité conviendroit bien à un philoſophe, ſi ſon but avoit été différent, & s'il eût eu pour des véritables ſages les égards qu'il affectoit pour les boute-feux de la France.

cies, ſi tuæ tuorumque ſententiæ monere velis; ut quemadmodum in reliquâ vitâ ſemper præcipue colui & obſervavi, ſic etiam hac in re, quam alicujus momenti eſſe puto, nihil niſi vobis faventibus ſuſcipiam. *Epiſt. Renat. Carteſ. P. Dinet, Soc. jeſ.*

Descartes mourut le 11 février 1650, à Stockholm, où la reine de Suède l'avoit appellé, pour être son maître & son guide dans l'étude de la philosophie. Le sort de ce grand homme fut plus beau après sa mort que pendant sa vie. Son génie & ses vastes connoissances lui avoient fait des ennemis qui ne le laisserent gueres tranquille. » Tant de » persécutions, dit M. de Voltaire (1), » supposoient un très-grand mérite & » une réputation éclatante ; aussi avoit- » il l'un & l'autre. La raison perça » même, peu à peu, dans le monde, » à travers les ténebres de l'école & » les préjugés de la superstition popu- » laire. Son nom fit enfin tant de bruit, » qu'on voulut l'attirer en France. On » lui proposa une pension de mille écus : » il vint sur cette espérance, paya les » frais de la patente, qui se vendoit » alors, n'eut point la pension, & s'en » retourna philosopher dans sa solitude » de Nord-Hollande, dans le tems que » le grand Galilée, à l'âge de quatre- » vingt ans, gémissoit dans les prisons

(1) Lettres sur les Anglois, lettre 14. pag. 108.

» de l'inquisition, pour avoir démontré
» le mouvement de la terre. «

Gassendi & Descartes eurent plusieurs illustres disciples. Bernier, fameux voyageur, a donné un abrégé, en françois, de la philosophie de Gassendi : il a ajouté des doutes, à la fin de cet ouvrage, qui marquent autant de science & de pénétration, que de candeur & de probité.

Rohault a fait un traité de physique conforme aux principes de Descartes. Quoiqu'il ne soit pas fort étendu, il est très-bon, & écrit d'une maniere nette, précise & fort claire.

Regis & Pourchaut ont suivi ce même philosophe dans leurs cours de philosophie.

Le plus célebre des disciples de Descartes, & celui qui a fait & fait encore le plus de bruit, est le pere Mallebranche, oratorien, & un des plus illustres membres qu'il y ait eu dans l'académie des sciences. Il avoit le génie grand, vaste & profond; mais il se laissoit trop emporter au feu de son imagination. Il donnoit quelquefois dans des illusions,

ſublimes à la vérité, mais qui n'en étoient pas moins fauſſes & moins chimériques. Les deux ſentimens qu'il a ſoutenus, dans ſon livre de la recherche de la vérité, & qui ont fait beaucoup de bruit, dont le premier établit que nous voyons tout en Dieu ; & le ſecond, qu'il n'y a aucune preuve philoſophique de l'exiſtence des corps, ont été vivement attaqués, &, j'oſe dire, détruits & renverſés. Examinons-les, monſieur, l'un après l'autre. Voici ſur quoi il fonde le premier.

» On doit, dit-il, remarquer que » comme il n'y a que Dieu qui con» noiſſe par lui-même ſes volontés, leſ» quelles produiſent tous les êtres, il » nous eſt impoſſible de ſçavoir, d'au» tre que de lui, s'il y a effectivement » un monde matériel, ſemblable à ce» lui que nous voyons ; parce que le » monde matériel n'eſt ni viſible, ni » intelligible par lui-même. Ainſi, pour » être pleinement convaincu qu'il y a » des corps, il faut qu'on nous démon» tre non-ſeulement qu'il y a un Dieu, » & que Dieu n'eſt pas trompeur ; mais

» encore que Dieu nous a assuré qu'il
» en a effectivement créé ; ce que je
» ne trouve point prouvé dans les ou-
» vrages de M. Descartes.

» Dieu ne parle à l'esprit & ne l'o-
» blige à croire qu'en deux manieres ;
» par l'évidence & par la foi. Je de-
» meure d'accord que la foi oblige à
» croire qu'il y a des corps ; mais pour
» l'évidence, il me semble qu'elle n'est
» point entiere, & que nous ne sommes
» point invinciblement portés à croire
» qu'il y ait quelque autre chose que
» Dieu & notre esprit. Il est vrai que
» nous avons un penchant extrême à
» croire qu'il y a des corps qui nous
» environnent ; je l'accorde à M. Des-
» cartes : mais ce penchant, tout na-
» turel qu'il est, ne nous y force point
» par évidence, il nous incline seule-
» ment par impression. Or nous ne de-
» vons suivre, dans nos jugemens li-
» bres, que la lumiere & l'évidence ;
» & si nous nous laissons conduire à
» l'impression sensible, nous nous trom-
» perons presque toujours. Pourquoi
» nous trompons-nous dans les juge-

» mens que nous faisons sur les qualités
» sensibles, sur la grandeur, la figure
» & le mouvement du corps, si ce n'est
» que nous suivons une impression sem-
» blable à celle qui nous porte à croire
» qu'il y a des corps ? Ne voyons-nous
» pas que le feu est chaud, que la neige
» est blanche, que le soleil est tout écla-
» tant de lumiere ? Ne voyons-nous pas
» que les qualités sensibles, aussi-bien
» que les corps, sont hors de nous ? Ce-
» pendant il est certain que ces qualités
» sensibles, que nous voyons hors de
» nous, ne sont point effectivement
» hors de nous ; ou, si l'on veut, il n'y
» a rien de certain sur cela. Quelle rai-
» son avons-nous donc de juger qu'ou-
» tre les corps intelligibles que nous
» voyons, il y en a encore d'autres que
» ceux que nous regardons ? Quelle
» évidence a-t-on qu'une impression qui
» est trompeuse, non-seulement à l'é-
» gard des qualités sensibles ; mais mê-
» me encore à l'égard de la figure &
» du mouvement des corps, ne le soit
» pas à l'égard de l'existence actuelle
» des mêmes corps ? Je demande quelle

» évidence on en a ? car pour des vrai-
» semblances, je demeure d'accord
» qu'on n'en manque pas. « *Recherche de la vérité, éclaircissement sur le premier livre, pag. 499. édit. in-4.*

Il est certain, monsieur, quoi qu'en dise le pere Mallebranche, que nous connoissons, sans le secours de la foi, l'existence des corps : il est même absurde, lorsqu'on admet la révélation, de douter physiquement de la réalité du monde matériel ; car, ou nous n'en avons aucune preuve par la foi, ou le rapport des sens doit être cru. Puisque cette foi ne nous est connue & n'est fondée que sur l'existence des sens, comment serons-nous sûrs de la vérité de l'incarnation, s'il n'y en a d'autre preuve que la croyance de cette incarnation ; & si les sens ne nous assurent point authentiquement qu'il y a des corps, & que par conséquent le fils de Dieu a pu en prendre un ? Si le pere Mallebranche eût fait attention à cette difficulté, ou il eût soutenu purement & simplement qu'il n'y avoit aucune preuve évidente des corps d'aucune

maniere, ou il eût abandonné ſon opinion. Il auroit agi ſagement, à mon avis ; car, en vérité, il faut aimer à ſoutenir d'étranges paradoxes, pour vouloir prouver qu'on ne peut être certain de la choſe la plus ſûre & la plus évidente.

Le jéſuite Regnault a réfuté aſſez bien & avec beaucoup de préciſion le ſentiment de Mallebranche. » Nous » connoiſſons, dit-il (1), l'exiſtence des » corps ſans le ſecours de la foi, ſi le » rapport conſtant des ſens, un pen» chant naturel gravé dans notre ame » par l'auteur de la nature, l'idée de » Dieu, la raiſon nous l'apprennent de » concert. Dans une matiere impor» tante, où il s'agit de ſçavoir ſi l'on » doit ou non à Dieu un culte exté» rieur, on doit s'en fier à de pareilles » regles de jugement réunies : or tout » cela conſpire à la fois à nous faire » connoître l'exiſtence des corps. Car, » 1°. à toute heure, conſtamment & » dès ma naiſſance, j'apperçois, par les

(1) Entretiens phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe, tome 1. entret. 2. pag. 21.

» ſens, mille & mille corps différens;
» & dans cette variété, j'apperçois les
» mêmes corps. 2°. Je trouve en moi-
» même un penchant néceſſaire à croire
» ce que me dit, ſur l'exiſtence des
» corps, le rapport conſtant de mes
» ſens divers: ce penchant n'a rien que
» de légitime, je l'ai reçu avec la vie;
» je l'ai donc reçu de l'auteur de la na-
» ture. 3°. L'auteur de la nature eſt
» également bon & ſage: l'idée de
» Dieu m'en convainc. Cet être égale-
» ment bon & ſage permettroit-il que
» je me trompaſſe en jugeant, & ſur le
» rapport conſtant de mes ſens, & ſur
» un penchant néceſſaire & légitime
» qu'il a mis dans mon ame, & ſur
» l'idée que j'ai de ſa ſageſſe & de ſa
» bonté, dans une choſe de conſéquen-
» ce, où je ne fais rien de contraire à
» ma raiſon, où je ſuis avoué par la rai-
» ſon? Ma raiſon me dit que Dieu ne
» le permet pas, au moins ſans déro-
» ger, par un miracle, aux loix de ſa
» providence ordinaire, dont une me
» porte invinciblement à juger qu'il y
» a des corps; je connois donc, ſans le

» secours de la révélation, l'existence
» des corps. «

Venons actuellement, monsieur, au sentiment du pere Mallebranche, par lequel il prétend que nous voyons tout en Dieu. » Il est absolument nécessaire,
» dit-il, que Dieu ait en lui-même les
» idées de tous les êtres qu'il a créés,
» autrement il n'auroit pu les produire;
» ainsi il voit les êtres en considérant
» les perfections qu'il renferme aux-
» quelles ils ont rapport. Il faut de plus
» sçavoir que Dieu est très-étroitement
» uni à nos ames par sa présence; de
» sorte qu'on peut dire qu'il est le lieu
» des esprits, de même que les espaces
» sont les lieux des corps. Ces deux
» choses étant supposées, il est certain
» que l'esprit peut voir ce qu'il y a en
» Dieu, qui représente les êtres créés,
» puisque cela est très-spirituel, très-
» intelligible & très-présent à l'esprit;
» ainsi l'esprit peut voir en Dieu les ou-
» vrages de Dieu, supposé que Dieu
» veuille bien lui découvrir ce qu'il y
» a dans lui qui les représente. Or voici
» les raisons qui semblent prouver qu'il

» le veut, plutôt que de créer un nom-
» bre infini d'idées dans chaque esprit.
» Premierement, c'est qu'encore qu'on
» ne nie pas absolument que Dieu ne
» puisse faire une infinité de nombres
» infinis d'êtres représentatifs des objets
» avec chaque esprit qu'il crée, cepen-
» dant on ne doit pas croire qu'il le
» fasse ainsi : car non-seulement il est
» très-conforme à la raison, mais en-
» core il paroît, par l'économie de toute
» la nature, que Dieu ne fait jamais
» par des voyes très-difficiles, ce qui se
» peut faire par des voyes très-simples
» & très-faciles. Dieu ne fait rien inu-
» tilement & sans raison. Ce qui mar-
» que sa sagesse, sa puissance, n'est pas
» de faire de petites choses par de
» grands moyens ; cela est contre la
» raison, & marque une intelligence
» bornée : mais, au contraire, c'est
» de faire de grandes choses par des
» moyens très-simples & très-faciles.
» C'est ainsi qu'avec l'étendue toute
» seule, il produit tout ce que nous
» voyons d'admirable dans la nature,
» & même ce qui donne la vie & le

» mouvement aux animaux. Car ceux » qui veulent absolument des formes » substantielles, des facultés & des » ames, dans les animaux, différentes » de leur sang & des organes de leur » corps, pour faire toutes leurs fonc» tions, veulent en même tems que Dieu » manque d'intelligence, & qu'il ne » puisse pas faire ces choses admirables » avec l'étendue toute seule. Ils mesu» rent la puissance de Dieu & sa sou» veraine sagesse par la petitesse de » leurs esprits. Puis donc que Dieu peut » faire voir aux esprits toute chose, en » voulant simplement qu'ils voyent ce » qui est au milieu d'eux-mêmes, c'est» à-dire, ce qu'il y a dans lui-même, » qui a rapport à ces choses & qui les » représente; il n'y a pas d'apparence » qu'il le fasse autrement, & qu'il pro» duise pour cela autant d'infinités de » nombre infini d'idées qu'il y a d'es» prits créés. « *Recherche de la vérité, liv. 3. chap. 6. pag. 199.*

J'ai eu l'honneur, monsieur, de vous dire, dans la septiéme lettre que je vous ai écrite, qu'il y avoit deux sortes de

spinosisme, ou plutôt de *parménidisme* : le premier matériel, qui prétend que tous les corps ne sont que les modifications d'une substance unique & matérielle, qui est Dieu ; le second spirituel, qui rend toutes les idées des modes d'une seule & unique substance immatérielle, qui est Dieu également. Je pense que le systême du pere Mallebranche a beaucoup de ressemblance & d'uniformité avec ce dernier sentiment ; car supposer que nous voyons tout en Dieu, n'est-ce pas, pour ainsi dire, prétendre que Dieu soit l'ame commune de tous les êtres. Si nos idées sont hors de nous, si nous n'avons pas le pouvoir de les créer, si elles sont inaltérables, éternelles, si elles sont enfin une partie de l'essence divine ; cette essence de Dieu, diversement modifiée, est sujette à tous les inconvéniens de la substance spinosiste : les deux systêmes sont également dangereux. » Je ne con- » nois, par le moyen de cette essence, » dit un critique (1), que deux choses

(1) M. Deslandes, histoire critique de la philosophie, tom. 2. pag. 512.

» dans l'univers, mon entendement; » & les natures univerſelles, immua» bles, en quoi conſiſte l'eſſence de » Dieu. Mon entendement eſt quelque » choſe de réel, puiſque c'eſt moi» même : ma raiſon, ou la vérité de » mes idées, eſt auſſi quelque choſe » de réel. Hors de-là, que puis-je con» cevoir, ſi toutes ces natures univer» ſelles ſont l'eſſence de Dieu ? Il n'y » a rien qui détruiſe plutôt ce qu'on » appelle la religion, rien qui mette » plus à l'aiſe l'eſprit de l'homme. Cha» que idée a je ne ſçai quoi d'abſolu, » de diſtinct, d'indépendant de mon » entendement : chacune de ces idées » eſt l'eſſence même de Dieu ainſi mo» difiée ; donc toutes les idées compo» ſent toute la divinité ; donc elle eſt » répandue par-tout, & ſubſiſte dans » tous les entendemens. «

Ce ſyſtême n'eſt pas nouveau : il avoit été ſoutenu par pluſieurs anciens philoſophes. Porphyre avoit propoſé, par écrit (1), à Plotin pluſieurs objections,

(1) *Διὸ καὶ ἀντιγράψας προσήγαγον δεικ-*

pour

pour montrer que nos idées étoient hors de notre entendement. Bayle a prétendu que le germe du sentiment du pere Mallebranche se trouvoit dans la doctrine de Démocrite touchant la nature divine. Si cela est, le systême des idées hors de l'entendement sera encore plus ancien. Jugez, monsieur, si Bayle est fondé dans son opinion : voici sur quoi il l'établit. » Démocrite enseignoit (1) » que les images des objets, ces images, dis-je, qui se répandent à la » ronde, ou qui se tournent de tous » côtés pour se présenter à nos sens, » sont des émanations de Dieu, & sont » elles-mêmes un Dieu, & que l'idée » actuelle de notre ame est Dieu. Y a-t-il bien loin de cette pensée à dire » que nos idées sont en Dieu, comme » le pere Mallebranche le dit ; & qu'elles ne peuvent être une modification » d'un esprit créé ? Ne s'ensuit-il pas

γῦναι πειρώμενος, ὅτι ἔξω τοῦ νοῦ ὑφέστηκε τὸ νόημα. Quapropter cum contra scribendo provocare tentati, conatus ostendere ea quæ intelliguntur extra intellectum esse. *Porphyr. in vitâ Plotini.*

(1) Bayle, dictionnaire hist. & critique, tom. 2. art. *Démocrite.*

» de-là que nos idées sont Dieu lui-
» même ? «

Voilà, monsieur, le pere Mallebranche encore taxé de spinosisme spirituel. Un des plus ingénieux écrivains (1) de ce siécle l'a accusé de *quakerisme.* » Les » idées que tu reçois, fait-il dire à un » enthousiaste de cette secte est ce toi » qui les formes ? Non, car elles vien- » nent malgré toi : c'est donc le créa- » teur de ton ame qui te donne ces » idées ; mais comme il a laissé à ton » cœur la liberté, il donne à ton esprit » les idées que ton cœur mérite ; tu vis » dans Dieu, tu agis, tu penses dans » Dieu. Tu n'as donc qu'à ouvrir les » yeux à cette lumiere qui éclaire tous » les hommes, alors tu verras la véri- » té, & la feras voir. Eh ! voilà le pere » Mallebranche tout pur, m'écriai-je. » Je connois ton Mallebranche, dit-il, » il étoit un peu quaker. «

Le célebre M. Arnaud a réfuté, fort au long, l'opinion du pere Mallebranche, sur les idées par lesquelles nous

(1) M. de Voltaire, lettres sur les Anglois, lettre 2. pag. 14.

voyons toutes choses en Dieu. Son livre est intitulé : *des vraies & des fausses idées.* Il contient d'excellentes choses, quoiqu'il s'en faille bien que ce soit le meilleur ouvrage qu'ait fait ce célebre théologien ; il a cependant montré parfaitement les difficultés insurmontables qui naissent du système qu'il combattoit.

Au reste, il faut avouer, monsieur, de bonne foi, que si l'opinion du pere Mallebranche est fausse, il falloit pourtant avoir autant de génie que lui pour l'embrasser. S'il en eût eu moins, jamais il n'auroit osé y penser. C'est le sentiment d'un sçavant critique (1), qui dit, en parlant de Démocrite : » Ciceron » fera dire (2), tant qu'il lui plaira, par » l'un de ses personnages, que ces pen-

(1) Bayle, dictionnaire hist. & critique, tom. 2. art. *Démocrite.*

(2) Democritus . . tum censet imagines divinitate præditas inesse universitati rerum : tum principia mentesque quæ sunt in eodem universo Deos esse dicit : tum animantes imagines, quæ vel prodesse nobis solent vel nocere : tum ingentes quasdam imagines tantasque ut universum mundum complectentur extrinsecus. Quæ quidem omnia sunt patria magis Democriti, quam Democrito digna. *Cic. de nat. deor. lib. 1. cap.* 38.

» sées de Démocrite sont dignes d'un
» abdéritain, c'est-à-dire, d'un sot &
» d'un fou; je suis sûr qu'un petit esprit
» ne les formera jamais. Pour les for-
» mer, il faut comprendre toute l'éten-
» due de pouvoir qui convient à une
» nature capable de peindre dans notre
» esprit les images des objets. Les es-
» peces intentionnelles des scholasti-
» ques sont la honte des péripatéti-
» ciens : il faut être je ne sçai quoi,
» pour se pouvoir persuader qu'un ar-
» bre produit son image dans toutes les
» parties de l'air à la ronde, jusqu'au
» cerveau d'une infinité de spectateurs.
» La cause qui produit toutes ces ima-
» ges est bien autre chose qu'un arbre.
» Cherchez-la tant qu'il vous plaira; si
» vous la cherchez au-deçà de l'être
» infini, c'est signe que vous n'entendez
» pas bien cette matiere. Je ne discon-
» viens pas qu'au fond ces dogmes de
» Démocrite ne soient très-absurdes. «

L'on peut placer Spinosa au nombre des disciples & des sectateurs de Descartes : le premier ouvrage de ce philosophe juif contient les principes

de la philosophie cartésienne (1).

Je vous ai parlé, dans différens endroits, des principaux sentimens qui furent particuliers à Spinosa; vous connoissez sa maniere de penser sur la nature de la liberté, sur l'essence de Dieu, & sur celle de l'ame : je ne ferai pas mention davantage de ses ouvrages. Quant à sa personne, tous ceux qui l'ont connu ont assuré que ses mœurs étoient très-pures, qu'il étoit fort honnête homme, qu'il vivoit très-frugalement, & en véritable philosophe. Il abandonna la communion des juifs, parce que leur étant devenu suspect, à cause de quelques-uns de ses sentimens, un d'eux lui donna un coup de couteau en sortant un soir de la synagogue. Depuis ce jour-là, il quitta entierement le judaïsme, ne s'attacha à aucun sentiment, & forma le systême que vous connoissez. Il mourut comme il avoit vécu, c'est-à-dire, avec beaucoup de constance & de fermeté. On prétend que, soit par vanité, soit par entête-

(1) Il est intitulé : *Renat. Cartes. princip. philosoph. pars 1. more geometrico demonstrata per Ben. Spinos.*

ment, soit peut-être par une véritable persuasion de ses sentimens, il ne voulut jamais voir, pendant qu'il fut malade, aucun ecclésiastique, soit catholique, soit protestant. Son hôtesse lui ayant demandé, deux heures avant que de mourir, s'il vouloit qu'elle fit appeller un ministre? Je vous suis bien obligé, lui dit-il; mais je veux mourir tranquillement & sans dispute.

Quittons, monsieur, les cartésiens & les gassendistes, & venons à deux célebres philosophes Anglois Hobbes & Locke.

Thomas Hobbes nâquit à Masmelbury, en Angleterre, le 5 d'avril 1588. Il étudia dans sa jeunesse la philosophie péripatéticienne, & voyagea ensuite en France & en Italie, avec un jeune seigneur Anglois, en qualité de son gouverneur. Il prit du goût, dans ces différens pays, pour la nouvelle philosophie; il fit connoissance, étant à Paris, avec le fameux pere Mersene & avec Gassendi, dont il fut toujours l'admirateur zélé (1). Le philosophe Anglois

(1) Quæ quidem nulla fuit, ut conjicere licet,

avoit un grand génie, mais il faut avouer qu'il y a plusieurs sentimens, dans les ouvrages philosophiques, qui l'ont pu faire soupçonner justement d'avoir donné dans l'athéïsme. Les principaux livres de Hobbes sont ceux-ci:

Elementorum philosophiæ sectio prima, de corpore.

Prælectiones sex ad professores Savilianos de homine, sive elementorum philosophiæ sectio secunda.

Quæstiones de libertate, necessitate & casu contra doctorem Bramallum, episcopum Doriensem.

Tous ces différens écrits, quoique remplis de sentimens très-hardis, lui causerent beaucoup moins de chagrin, qu'un traité qu'il composa à Paris, in-

vel acutissimâ disquisitione metaphysicâ, quam intra paucos dies tam miro ordinavit artificio, ut adversario subtilissimo omnem respondendi ansam omninò præripuerit. Opus sanè tereti filo & eximiâ sagacitate ad umbilicum perductum satis mirari non poterat Thomas Hobbius, qui heroem nostrum nusquam majorem apparere pronunciabat, quam in refundendis larvis, tenues in auras tam facilè diffugientibus, gladio imperviis, nec ictum clavæ excipientibus. *Samuel. Sorberii, dissert. de vitâ & moribus Petri Gassendi.*

titulé *de cive*, dans lequel il vouloit prouver que l'autorité des rois *étoit* au-dessus de toutes les loix ; & que l'extérieur de la religion, étant la cause la plus ordinaire des guerres civiles & des troubles, devoit dépendre de leur volonté. Ces sentimens révolterent tous les parlementaires & lui firent un grand nombre d'ennemis ; en sorte que, lorsqu'il fut retourné en Angleterre, quoiqu'il y eût de très-puissans amis, tout ce qu'ils purent faire, fut de l'empêcher d'être opprimé. Il passa le reste de sa vie chez le comte de Devonshire, où il mourut le 4 de décembre 1679, âgé de plus de quatre-vingt-onze ans, estimé même des gens qui le haïssoient. Il avoit toujours aimé sa patrie ; & s'il alla trop loin dans les ouvrages de politique qu'il publia, il faut l'excuser en faveur de l'indignation qu'il avoit conçue contre les principes des parlementaires, qui le forçoient de vivre loin de sa patrie, & qui, par leur rebellion, triomphoient de l'autorité royale. Hobbes aimoit véritablement son roi ; il étoit naturel qu'il ne pût conserver toute la modération

que

que demande le caractere d'un écrivain impartial.

Au reste, ce sçavant Anglois étoit un parfait honnête homme, à qui l'on n'auroit eu rien à reprocher, si ses opinions philosophiques avoient moins senti l'athéisme. « De toutes les vertus mo- » rales, *dit Bayle en parlant de lui* (1), » il n'y avoit gueres que la Religion qui » fût une matiere problématique dans » la personne de Hobbes. Il étoit franc, » civil, communicatif de ce qu'il sça- » voit, bon ami, bon parent, charita- » ble envers les pauvres, grand obser- » vateur de l'équité ; & il ne se soucioit » nullement d'amasser du bien. Cette » derniere qualité est un préjugé favo- » rable pour sa bonne vie ; car il n'y a » point de source d'où sortent plus de » mauvaises actions que de l'avarice. » Ainsi, quand on connoissoit Hobbes, » on n'avoit que faire de demander s'il » estimoit, & s'il aimoit la vertu ; mais » on pouvoit être tenté de lui faire cette » question :

(1) Diction. hist. & crit. tom. 2, pag. 777.

Heus age, responde, minimum est quod scire laboro :
De Jove quid sentis ? . . . .

» La réponse qu'il auroit pû faire » sincerement, si l'on en croit ceux qui » ont composé sa vie, auroit été qu'il y » a un Dieu qui est l'origine de toutes » choses, & qu'il ne faut pas enfermer » dans la sphere de notre petite raison. » Il eût ajouté qu'il embrassoit le Chris- » tianisme, tel qu'on le trouve établi en » Angleterre, selon les loix ; mais qu'il » avoit de l'aversion pour les disputes » des Théologiens ; qu'il estimoit princi- » palement ce qui sert à la pratique de » la piété, & aux bonnes mœurs ; & » qu'il avoit accoutumé de blâmer les » prêtres qui gâtoient la simplicité de » la Religion, par le mélange ou d'un » culte superstitieux, ou de plusieurs » vaines & profanes spéculations. »

Hobbes (1) est l'auteur des troisiémes

(1) Et ne quâ in re illorum votis desim, eâdem operâ hîc significabo, primarum objectionum auctorem esse doctum quemdam Foederati Belgii theologum ; secundas Lutetiæ à Marino Mersenno ex diversorum Philosophorum & Theologorum ore exceptas fuisse ; tertias esse Thomæ Hobbii celebris Philosophi Angli ; quartas Antonii Arnaldi

objections contre les méditations métaphysiques de Descartes : elles ont moins de force que celles de Gassendi ; mais elles ne laissent pas de contenir plusieurs objections très subtiles, & quoique Descartes ne les estimât gueres, ainsi que tout ce qu'on écrivoit contre lui, elles n'en sont pas moins dignes de l'approbation des connoisseurs.

Je m'apperçois, Monsieur, qu'il est tems que je finisse ma lettre, & que je dois me reserver de vous parler de M. Locke dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire au premier jour. Elle contiendra quelques réflexions sur les principales opinions de cet Anglois, sur celles du fameux Leibnitz, & sur les différens ouvrages de Bayle. Et dans la suivante, qui sera la derniere que je vous écrirai sur des matieres philosophiques, je vous parlerai de Newton, de Fontenelle, de Regnault & de Sgravesande. J'ai été forcé, malgré moi,

Doctoris Theologiæ Sorbonici ; quintas nomen auctoris sui, Petri Gassendi, præferre ; sextas rursùs ab eodem Mersenno ex aliorum ore fuisse exceptas ; septimas denique apparere, ex epistolâ ad Patrem Dinet, esse Jesuitæ cujusdam.

de multiplier mes lettres, & la matiere, qui croissoit toujours sous ma plume, ne m'a pas permis d'être aussi précis que je l'eusse souhaité. Je suis,

Monsieur,

Votre très-humble, très-obéissant, &c.

Fin du Tome troisiéme.

Picard
27, 1, 92
[VOLT.]
6 vols.